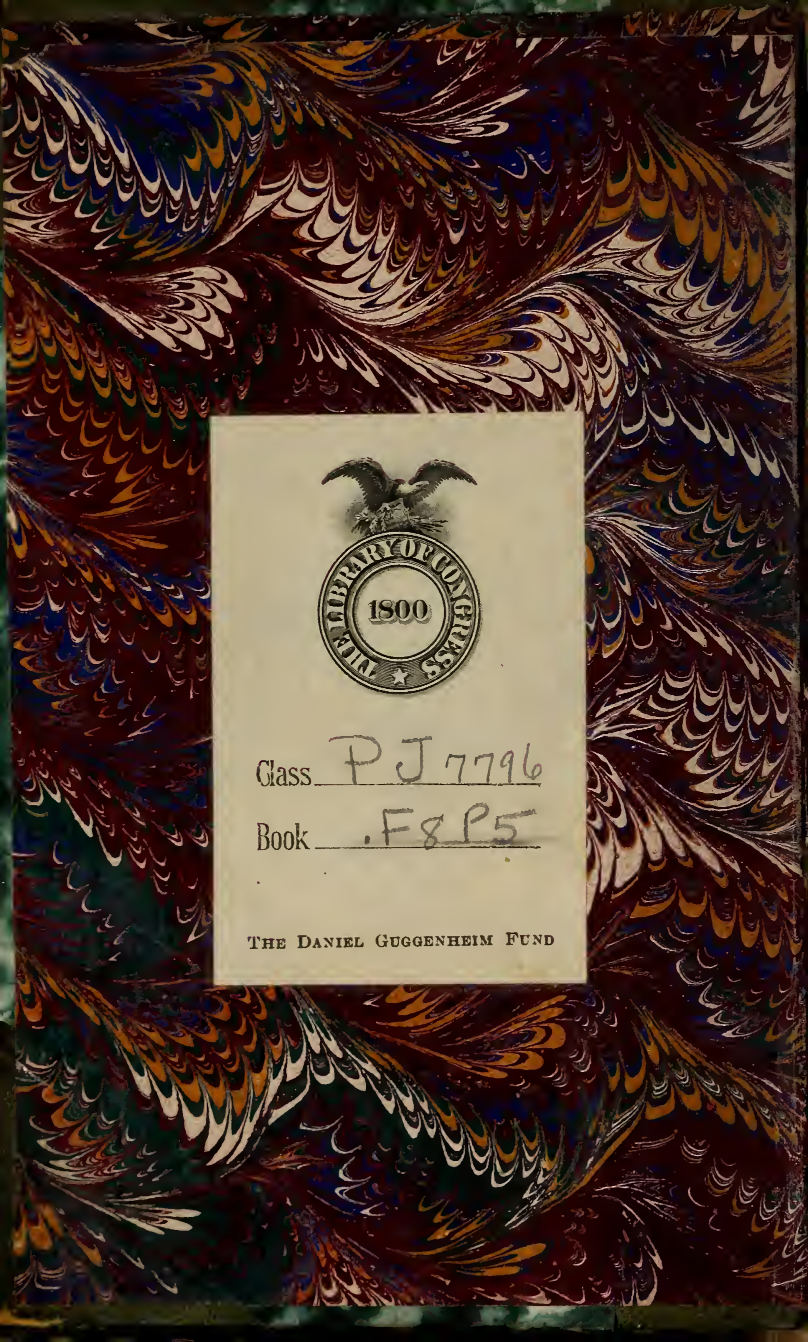



THE LIBRARY OF CONGRESS
1800
Class PJ7796
Book .F8P5
THE DANIEL GUGGENHEIM FUND



A Monsieur G. Tissandier.
Souvenir affectueux.

Pihan

CHOIX

DE

FABLES ET HISTORIETTES

TRADUITES DE L'ARABE

DU MÊME AUTEUR

Inno in onore di Jehova, tradotto dal francese in italiano ; in-8°. — Parigi, Dondey-Dupré, 1829.

Notice sur les Bédouins, en général, publiée par le *Courrier français*, nos des 21 et 22 novembre 1848.

Éléments de la langue algérienne, ou Principes de l'arabe vulgaire usité dans les diverses contrées de l'Algérie. Un volume in-8°. — Paris, Imprimerie nationale, 1851.

Aventures d'un Négociant de Baghdad, conte oriental par Michel Sabbâgh, de Saint-Jean d'Acre, traduit de l'arabe en français; in-8°. (Extrait de la *Revue de l'Orient*, cahiers de juin et juillet-août 1855.)

Notice sur les divers genres d'écriture ancienne et moderne des Arabes, des Persans et des Turcs ; in-8°. — Paris, Imprimerie impériale, 1856.

Revue zoologique du Coran, faite sur le texte arabe; in-8°. (Extrait de la *Revue de l'Orient*, février 1857.)

Étude critique et philologique sur le Voyage nocturne de Mahomet et sur la Légende des sept Dormants; in-8°. (Extrait de la *Revue de l'Orient*, juin 1857.)

Exposé des signes de numération usités chez les peuples orientaux anciens et modernes. — Un volume in-8°. — Paris, Imprimerie impériale, 1860.

Dictionnaire étymologique des mots de la langue française dérivés de l'arabe, du persan ou du turc, avec leurs analogues grecs, latins, espagnols, portugais et italiens. — Un beau volume in-8°. — Paris, Imprimerie impériale, 1866.

BAR-SUR-AUBE, TYP. MADAME JARDEAUX-RAY

BIBLIOTHÈQUE ET QUESTIONS ALGÉRIENNES ET COLONIALES

CHOIX

DE

FABLES ET HISTORIETTES

TRADUITES DE L'ARABE

ET ACCOMPAGNÉES D'UN GRAND NOMBRE DE NOTES

PAR A. P. PIHAN

ANCIEN PROTE DE LA TYPOGRAPHIE ORIENTALE A L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR



PARIS
CHALLAMEL AINÉ
LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE
30, Rue des Boulangers

ALGER
H. BASTIDE
IMPR.-LIBRAIRE-ÉDITEUR
Place du Gouvernement

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DE L'ALGÉRIE

1866

AVERTISSEMENT

Les Orientaux ont un penchant tout particulier pour les fables et les contes féeriques, et l'invention de ce genre de littérature ne pourrait aujourd'hui leur être contestée, grâce aux recherches modernes des philologues ; toutefois, la méthode suivie pour la narration varie en raison du génie propre à tel ou tel peuple de l'Orient.

Ainsi, relativement aux Indiens, les fables contenues dans les recueils intitulés *Pantchatantra* (les cinq Livres) et *Hitopadésa* (l'Instruction utile) sont entremêlées d'une foule de réflexions philosophiques ou de préceptes de morale qui ralentissent la marche du récit et

font perdre de vue quelquefois le sujet principal; très-souvent même on y rencontre plusieurs histoires enchevêtrées les unes dans les autres, ce qui nuit à l'effet d'ensemble et jette un peu de confusion parmi les rôles des personnages.

Sous ce rapport, les Arabes sont plus sobres que les Indiens, et l'on peut voir dans les *Fables de Lokman,* par exemple, la morale placée comme corollaire à la fin du récit. Dans d'autres recueils plus modernes, les acteurs sont simplement mis en scène, le tableau se déroule naturellement, et le lecteur doit tirer lui-même la conclusion philosophique des faits exposés.

En général, les Orientaux aiment à célébrer le triomphe de la force sur la faiblesse ou de la ruse sur la puissance, ce qui est, il faut l'avouer, peu consolant pour l'humanité; mais on ne peut se défendre d'admirer les éclairs de génie qui brillent dans leurs apologues, et plu-

sieurs de nos fabulistes, le grand La Fontaine entre autres, n'ont pas négligé de puiser aux sources orientales le sujet de compositions curieuses qu'ils ont su rendre plus intéressantes en les parant des charmes de la poésie.

D'un autre côté, d'habiles interprètes se sont appliqués, à différentes époques, à faire passer dans notre langue les beautés contenues dans un grand nombre de fables et de contes arabes; mais il reste encore beaucoup à glaner dans le domaine oriental de l'apologue, et l'étude assidue de la langue de Mahomet ne peut manquer de tirer de l'oubli d'autres richesses inconnues aux Européens et de nouvelles fables et historiettes capables de piquer la curiosité des lecteurs.

C'est donc en vue de contribuer à ce résultat que nous avons entrepris de traduire en français un certain nombre de contes, dont le texte original, revu avec soin par feu M. le professeur Humbert, un des disciples les plus distin-

gués de l'illustre Silvestre de Sacy, a paru en 1838 à Paris, sous ce titre : *Arabica Analecta inedita e tribus manuscriptis Genevensibus*, in-8° ; Imprimerie royale.

Encouragé par l'accueil bienveillant fait à notre traduction de quelques-uns de ces contes par la *Revue de l'Orient* et autres journaux périodiques, nous avons pensé qu'il serait bon de les réunir en un volume et d'y ajouter plusieurs autres morceaux tirés de la *Chrestomathie arabe* du même professeur, et du *Livre de Calilah et Dimnah,* publié seulement en arabe par feu Silvestre de Sacy.

Les amateurs de la littérature arabe reconnaîtront, nous osons du moins l'espérer, le zèle que nous avons mis à rendre la couleur du texte oriental avec la plus scrupuleuse fidélité ; et ce livre, offert aux jeunes indigènes de l'Algérie, pourra les initier facilement à l'étude de la langue française par une lecture attrayante et conforme à leur goût.

Puisse enfin la présente publication obtenir l'estime d'une autre classe de lecteurs, de ceux qui, sans s'occuper de littérature orientale, n'ouvriront ce livre que par un simple motif de curiosité ou pour se procurer un agréable délassement !

Les fables et historiettes sont classées d'après l'ordre suivi dans les *Arabica Analecta* de M. Humbert, et la table contient l'indication de la page où commence le texte arabe de chaque morceau dans les ouvrages que nous venons de citer : cette précaution nous a paru nécessaire afin de fournir aux étudiants tous les moyens de comparaison.

CHOIX

DE

FABLES ET HISTORIETTES

TRADUITES DE L'ARABE

I

Le Berger et le Voleur

Un berger faisait paître des brebis dans la campagne, et, plein de sollicitude pour elles, il ne prenait aucun repos, ni la nuit, ni le jour. Maintes fois un voleur avait tenté contre lui toute espèce de ruses sans obtenir le moindre succès. Fatigué de cela, notre coquin alla prendre une peau de lion qu'il avait chez lui, la remplit de paille et la plaça pendant la nuit sur le haut d'une colline, afin que le berger pût l'apercevoir; puis, s'avançant vers ce dernier : « Le lion, dit-il, veut que tu lui donnes à souper. »

— « Où est-il donc? » s'écria le berger.

— « Sur cette colline, en face de toi, » répondit l'autre.

Le berger leva les yeux et, voyant le fantôme, s'imagina que c'était un lion. Saisi d'un grand effroi, il dit au voleur : « Prends ce qui te plaira de mon troupeau ; il est à ta disposition. »

Le voleur enleva ce qui lui convenait, se proposant bien d'exploiter de nouveau le berger, en mettant à profit la cause de sa frayeur. « J'ai donc trouvé le moyen ! » se dit-il en lui-même. Et, à tout moment, il allait placer son épouvantail sur la colline et se rendait auprès du berger, en lui disant : « Ce lion te demande à souper. »

C'est ainsi qu'il obtint du berger tout ce qu'il voulut, et ne mit fin à sa ruse qu'après avoir anéanti le troupeau.

II

L'Homme et le Poisson

Un homme avait à passer un pont jeté sur un fleuve large et rapide. Arrivé au milieu du pont, il aperçut dans l'eau un gros poisson et dit en lui-même : « La chair de ce poisson doit être excellente! Si je ne craignais pour ma vie... ; mais, bah! je suis bon nageur, et si je cours quelque danger, je nagerai jusqu'à ce que je me tire d'embarras. »

Il s'élança donc tout habillé à la poursuite du poisson; mais la force du courant l'entraîna bien loin. Toutefois, il n'abandonna pas le poisson pour songer à sa propre sûreté; il le prit même avec la main et se laissa aller au fil de l'eau jusqu'à ce qu'il vînt se jeter dans un tourbillon auquel personne n'arrivait sans s'y engloutir.

Sur le point de se noyer, le malheureux fit entendre un cri de détresse qui attira vers lui un batelier.

« Qu'as-tu fait là? » dit celui-ci.

— Je suis, répondit-il, un homme qui a quitté le vrai chemin où l'on est en sûreté pour se jeter dans le malheur et la mort. »

— « Pourquoi, dit le batelier, as-tu quitté la voie du salut que tu avais devant les yeux, pour te plonger dans ce tourbillon? Tu sais pourtant quel sort est réservé à quiconque vient y tomber. Qu'est-ce donc qui t'a empêché de jeter ce que tu tenais dans ta main et de sauver ta vie? Tu n'aurais pas trouvé une mort inévitable, et maintenant nul ne mérite plus que toi ce trépas. »

Et l'imprudent disparut sous les flots.

III

Les Voleurs et le Jeune Homme

Sept voleurs formèrent un jour le projet d'aller dérober des noix vertes sur un arbre. Chemin faisant, ils rencontrèrent un jeune orphelin déjà vigoureux. « Jeune homme, lui dirent-ils, veux-tu venir avec nous à cet arbre; tu mangeras des noix et tu en feras provision ? »

Il consentit à les suivre.

Un des voleurs dit alors à ses camarades : « Examinez quel est le plus leste et le plus adroit d'entre nous, et faites-le grimper. »

Ils répondirent : « Nous ne voyons parmi nous personne de plus leste ni de plus adroit que ce jeune homme. » Puis ils l'aidèrent à monter à l'arbre et lui firent cette recommandation : « Garde-toi bien de porter la main sur aucun de ces fruits et d'en manger, car ce serait une grande honte pour toi. »

— « Que faut-il faire? » demanda le jeune homme.

— « Monte, répondirent-ils, et assieds-toi au milieu de l'arbre, tu secoueras fortement les branches afin d'en faire tomber les noix; nous autres, nous les ramasserons, et, quand tu seras descendu, tu prendras ta part. »

Le jeune homme, monté dans l'arbre, se mit à secouer chaque branche; les noix tombèrent, et les voleurs s'empressèrent de les recueillir et d'aller les cacher.

Sur ces entrefaites arriva le propriétaire, et déjà toute la bande s'était rassasiée de noix vertes. « De quel droit, s'écria-t-il, touchez-vous à cet arbre? Pourquoi l'avez-vous dépouillé de toutes ses noix? »

— « Nous n'avons rien à nous reprocher, repartirent les voleurs. En passant de ce côté, nous avons trouvé ce jeune homme qui s'est dit le propriétaire de l'arbre; c'est lui qui nous a régalés et qui a fait tomber les noix; nous ne sommes point coupables. »

Le propriétaire dit au jeune homme : « Et toi, quelle raison as-tu à me donner? »

— « Ce sont des menteurs, nous sommes

venus ici ensemble; ils m'ont ordonné de monter pour faire tomber les noix, et ils en ont rempli leurs sacs. »

— « Tu t'es jeté dans le mal, lui dit le propriétaire ; as-tu gagné quelque chose à cela ? »
— « Mon Dieu ! non, je n'ai rien mangé du tout, je vous assure; je n'y ai pas même goûté. »

— « Oh ! si je ne reconnaissais pas là ta bêtise, s'écria le propriétaire..... Mais assurément tu t'es perdu au profit d'autrui. Quant à vous, dit-il aux autres, il est heureux pour vous que je ne puisse vous accuser, faute de preuves. »

IV

Les Renards trompés par le Loup

Une bande de renards s'en allait un jour chercher de quoi manger. Tout en faisant leur ronde, ils trouvèrent un chameau mort. « Voilà, s'écrièrent-ils, de quoi vivre pour longtemps ; mais il est à craindre que quelqu'un de nous ne partage pas également avec les autres, que le plus fort ne prenne au delà de ce qui doit lui revenir, et que le plus faible ne meure de faim. Il nous faut donc chercher un arbitre relativement à notre trouvaille, pour qu'il la répartisse entre le fort et le faible. »

Or, pendant qu'ils s'entretenaient de cette affaire, un loup s'avança de leur côté, et l'un d'eux dit aux autres : « Si vous voulez, nous choisirons ce loup pour arbitre; il est puissant et vigoureux comme vous le désirez; jadis son père fut notre roi, et il y a lieu d'espérer qu'il sera équitable envers nous. »

La proposition fut acceptée, puis ils allèrent

trouver le loup, et l'informèrent de leur délibération, le priant d'être leur régisseur et leur juge au sujet de la nourriture qu'ils avaient trouvée, et de donner journellement à chacun une portion suffisante.

Le loup se rendit à leur demande et leur fit, le premier jour, une répartition convenable ; mais, le lendemain, il se dit à lui-même : « En vérité, c'est une faiblesse de ma part que de leur distribuer ce chameau ; car ils ne peuvent me causer ni dommage ni profit, ils ne sont pas forts, et jamais ils ne cesseront d'être mes serviteurs et ceux de ma famille. Qu'ai-je donc à craindre? Ce chameau, c'est la Providence qui me l'a envoyé, je ne leur en dois pas d'actions de grâces; pourquoi les redouter et négliger mes intérêts? Désormais je ne leur donnerai plus rien. »

Les renards, pressés par la faim, vinrent lui dire : « O loup! donne-nous aujourd'hui de la nourriture. »

— « Non certes, répondit celui-ci; je n'ai ni distribution ni largesse à vous faire : vous n'aurez rien, retirez-vous; et si j'aperçois quelqu'un de vous rôder autour de moi, je le tuerai. »

Un des renards dit aux autres : « Nous voilà plongés dans le malheur à cause de ce traître qui n'a pour Dieu ni respect ni crainte. Nous ne sommes pas assez forts contre lui : quelle ruse donc employer ? »

— « Ce n'est que la faim, reprit un autre renard, qui a pu le porter à cette injustice ; laissez-le pour aujourd'hui manger à satiété, qu'il se remplisse le ventre et les yeux ; demain nous reviendrons le trouver. »

Le lendemain ils vinrent lui dire : « O loup ! notre unique intention était de te mettre à notre tête, afin que tu donnasses à chacun de nous son lot, et que personne ne fît du tort aux autres ; voilà ce que nous attendions de toi, et, cependant, nous nous sommes fait du tort et nous avons gâté notre affaire. Hier nous sommes venus, et, quoique affamés, nous avons supporté patiemment ce que tu nous as fait ; mais aujourd'hui une grande faim nous assiége encore : donne-nous donc de ce qui te reste de nourriture, car il nous suffira de peu, et tout ce que tu feras sera bien fait. »

Le loup refusa et, de plus, les accabla d'injures.

Un des renards dit alors aux autres : « Il n'y a pas moyen de réussir auprès de ce fripon; c'est notre perte qu'il désire. Allons trouver le lion, et implorons son secours contre lui; nous lui proposerons le chameau pour qu'il donne la mort à ce loup perfide. »

Ils se rendirent donc auprès du lion et l'informèrent de la conduite du loup à leur égard, puis ils ajoutèrent : « Grâce à Dieu, tu es fort et puissant; eh bien, va trouver ce loup, tue-le et empare-toi de ce dont il s'est rendu maître; nous t'en serons reconnaissants. »

Le lion s'en alla chercher le loup et le livra aux renards, qui le mirent en pièces.

V

Le Marchand et les Voleurs

Un négociant, possesseur d'une grande quantité de marchandises, se rendait à une ville pour les vendre. A son arrivée, il loua un logement et s'y installa.

Des brigands, qui demeuraient dans cette ville et qui ne reculaient devant aucun vol, l'aperçurent, et, se dirigeant vers la demeure du marchand, tentèrent de s'introduire auprès de lui ; mais leurs efforts furent inutiles, et ils finirent par se lasser.

Alors leur chef, qui était le plus fin d'entre eux, leur dit : « Je me charge pour vous d'expédier son affaire. » Puis il alla s'affubler du costume des médecins, et, plaçant dans sa manche une fiole et une boîte remplie de médicaments, il se mit à crier : « Qui est-ce qui désire un médecin ? » S'avançant jusqu'à la demeure du marchand, il entra chez lui et le vit à table. « Désirez-vous un médecin ? » lui dit-il.

— « Je n'ai que faire de médecin, repartit celui-ci; mais asseyez-vous et mangez un morceau, si vous voulez. »

Le voleur ne se fit pas prier davantage.

Or le marchand était grand mangeur.

« Voilà une belle occasion! » pensa en lui-même le voleur; puis il dit au marchand : « Je suis nécessairement votre obligé, puisque nous avons goûté le sel ensemble, et je ne dois pas différer plus longtemps de vous faire connaître une recette qui m'est particulière. Je vois en vous un homme de grand appétit, cela ne peut que nuire à votre estomac, et, si vous ne vous ménagez pas, vous périrez bientôt. »

— « Comment se peut-il qu'une forte nourriture nuise à mon estomac? répondit le marchand. Je digère bien mes aliments, je ne vois pas que mon ventre en soit plus gros, et, Dieu merci! cela me profite. »

Le voleur lui dit : « Avant que le mal ne se déclare, il faut vous purger. »

— « Et qui me purgera? »

— « Moi-même, je vous l'assure. »

— « Eh bien, soit, » dit le marchand.

Aussitôt le faux docteur lui remit une mé-

decine contenant beaucoup d'aloès et lui dit : « Prenez ceci et buvez-le cette nuit. »

Le marchand reçut le breuvage, et, quand vint la nuit, il l'avala. Bien qu'il sentît l'amertume de l'aloès et l'odeur désagréable de la médecine, il n'en perdit pas une seule goutte ; cela le fit aller à la selle et il se trouva soulagé.

La nuit suivante, le voleur lui apporta une nouvelle médecine plus amère et plus détestable que la première ; le marchand continua d'en éprouver les effets, mais il ne montra ni moins de patience ni plus de dégoût. Le voleur, voyant que le marchand avait confiance en lui, qu'il acceptait et buvait ce qui lui était offert, s'en alla chercher un breuvage mortel qu'il lui présenta. Le marchand le prit et l'avala aussitôt sans répugnance ; il ne cessa toute la nuit d'aller à la selle, à tel point qu'il rendit complétement ses intestins. Le lendemain matin c'en était fait de lui.

Alors le voleur et ses complices survinrent, et ils s'emparèrent des bagages du marchand ainsi que de tout ce qu'il possédait.

VI

Le Renard puni de sa gourmandise

Un renard sortait chaque jour de son terrier pour courir sur les montagnes à la recherche de sa nourriture, et, quand la nuit venait, il rentrait au gîte. Dans une de ses excursions, il rencontra d'autres renards, et chacun faisait le récit de ce qu'il avait dévoré.

« Hier, dit l'un d'eux, j'ai trouvé un onagre bien gras; et j'étais excessivement affamé, car je n'avais rien mangé depuis trois jours. Tout joyeux de ma découverte, je remerciai le Dieu très-haut de m'avoir livré cette pâture; puis je me mis à manger le cœur de l'onagre, et, quand je fus rassasié, je regagnai mon terrier sans manquer de témoigner ma reconnaissance à mon créateur. Depuis trois jours, il est vrai, je n'ai rien trouvé; mais au moins (Dieu soit béni!) je me suis régalé. »

A ce récit, notre renard, jaloux de la bonne fortune de son camarade, se dit en lui-même :

« Il faut aussi que je mange le cœur d'un onagre, afin de me régaler comme celui-là. » Cette idée ne cessa de le préoccuper pendant plusieurs jours, à tel point que la fatigue et la faiblesse le forcèrent de renoncer à ses courses et de rester couché dans son terrier.

Sur ces entrefaites, des chasseurs, qui étaient partis dans le but de poursuivre la première bête fauve qu'ils rencontreraient, trouvèrent un onagre après avoir passé le jour entier sans rien prendre, et ils se dirent les uns aux autres : « Si nous percions d'une flèche cet onagre, peut-être nous servirait-il à faire quelque capture ? » Aussitôt un des chasseurs décocha une flèche acérée, qui, perforant le ventre de l'onagre, atteignit le milieu du cœur et tua l'animal.

Or cela se passait près du terrier du susdit renard. Les chasseurs, s'approchant de l'onagre, reconnurent qu'il était mort, et, sans toucher à la flèche dont le bois seul sortait de la blessure, ils le laissèrent en cet état, pensant bien que quelque bête fauve arriverait sur lui et deviendrait pour eux une proie facile ; mais jusqu'au soir rien ne parut, et ils s'en retournèrent chez eux.

Le renard, qui avait entendu parler d'une pareille chasse aux alentours de son terrier, sortit vers le soir, bien qu'il ne pût se remuer qu'avec peine, et, trouvant l'onagre presque à l'entrée du terrier, il fut ravi de joie et s'écria dans son transport : « Louange à Dieu qui m'a envoyé de quoi satisfaire mon appétit sans fatigue et sans effort ! Certes, je n'espérais pas rencontrer cet onagre, et c'est Dieu qui l'a nourri à mon intention tout près de mon terrier. » S'acharnant alors sur l'animal, il lui déchira le ventre et y inséra sa tête en fouillant çà et là, jusqu'à ce qu'il eût atteint le cœur qu'il saisit, d'un œil avide, avec sa gueule. Mais le fer de la flèche lui demeura dans le gosier sans pouvoir en sortir; et le renard, auteur de sa perte et de son malheur, dit en expirant : « En vérité, la créature ne doit jamais porter ses désirs au delà de ce que Dieu lui a départi; car, si je m'étais contenté de mon lot, je n'aurais point couru à ma perte, et c'est à bon droit que je meurs. »

VII

Le Tyran et le Pèlerin

Dans les contrées du Maghreb (1) vivait jadis un souverain injuste dans ses ordres, oppresseur de ses sujets et de ceux qui pénétraient dans ses États. Aucun étranger ne visitait son royaume à cause de sa tyrannie ; et si quelqu'un venait à s'y introduire, le roi s'emparait des quatre cinquièmes de son bien et ne lui laissait absolument que le dernier cinquième.

Or il arriva qu'un pèlerin, qui servait Dieu depuis son enfance, quitta le monde et ses avantages pour parcourir les déserts et les cités. Dans une de ses tournées, il vint un matin à la capitale de ce royaume, et, quand il en eut franchi la porte, les percepteurs de l'impôt l'aperçurent, le saisirent et le pressèrent de vives questions ; mais ils ne purent découvrir sur lui rien autre chose que ses vêtements et les lui

(1) Les Arabes donnent le nom de *Maghreb*, c'est-à-dire *Occident*, à la partie de l'Afrique qui comprend l'Algérie, les Régences de Tunis et de Tripoli, ainsi que l'Empire du Maroc.

arrachèrent jusqu'au dernier, en l'accablant de coups. « Malheur à vous! s'écria-t-il, votre conduite est infâme. Je suis un pauvre pèlerin; ce vêtement ne peut vous être utile; rendez-le-moi, ou je me plaindrai de vous au souverain.»

Ils lui dirent pour toute réponse : « C'est d'après son ordre que nous t'avons ainsi traité; fais ce que tu voudras. »

Le pèlerin dit en lui-même : « Je ne sais si ce qu'ils avancent est vrai ou faux; mais j'irai moi-même trouver le roi et je verrai cette affaire. » Il se dirigea donc vers le palais du roi et, à son arrivée, voulut entrer; mais les chambellans s'y opposèrent. Il se disputa avec eux; puis ceux-ci le rassasièrent d'argent, et il se calma. « Je vais, dit-il, guetter le roi jusqu'à ce qu'il sorte de son palais, et je me plaindrai à sa majesté de mon état et de mon aventure. »

Sur ces entrefaites, il entendit un des employés du palais s'écrier : « Voici le roi qui part pour la chasse! » Le pèlerin, plein de joie, courut à sa rencontre, et, l'ayant vu sortir, se présenta à lui en lui disant : « O roi! je viens me plaindre à ta personne; je suis un pauvre pèlerin, voué au service du Dieu très-

haut, et j'attends de lui ma récompense. Chaque fois que j'entre dans une ville, je reçois de ses habitants des bienfaits et des aumônes; ils me conduisent partout où je veux aller; et, cependant, quand j'ai pénétré dans la tienne et que j'espérais un accueil favorable, je me suis vu arrêté par tes gens, dépouillé de mes vêtements, roué de coups, et cela à la porte même de ton palais. Aie donc pitié de mon état, ô roi! et porte-moi secours. »

L'injuste souverain lui répondit : « Et qui t'a indiqué cette ville dont ta qualité d'étranger te défend l'accès? »

— « J'ai commis une faute, ajouta le pèlerin; mais je ne reviendrai plus ici : je désire seulement que tu me rendes mes habits, et que Dieu te garde ainsi que ta ville! »

A cette réplique toute naïve, le roi s'écria : « Nous t'avons arraché tes vêtements pour t'humilier; mais, demain matin, je t'arracherai la vie; » et il le fit emprisonner.

Une fois entré dans la prison, le pèlerin commença à se repentir de n'avoir pas sauvé sa vie en abandonnant ses vêtements; et, quand vint la nuit, il adressa au Dieu très-haut cette

prière : « Seigneur, tu connais ma position vis-à-vis de ce roi pervers; et moi, ton serviteur opprimé, je te supplie de me délivrer et de faire tomber sur lui ton châtiment; car cet homme est l'oppresseur du pauvre, l'ennemi jaloux de l'étranger, et tu n'aimes pas ceux qui se conduisent ainsi. Tu es le juge, le juste, le propice, le clairvoyant; et moi, je suis l'humble, le malheureux. Ils m'ont, sans aucun droit, dépouillé de mes vêtements; et si ce roi m'a fait du tort, que ton châtiment fonde sur lui cette nuit même : fais-lui sentir ton supplice; car ton arrêt est juste et ta gloire éternelle ! Amen. »

Le geôlier entendit cette prière et le châtiment qu'elle appelait. A peine était-il minuit, que le feu prit au palais du roi, et que lui, les gens de sa maison et la ville entière périrent à la fois dans les flammes. Le geôlier reconnut que cet incendie n'avait eu lieu qu'à cause de la prière du pèlerin; il mit donc ce dernier en liberté, et, se sauvant tous les deux, ils se rendirent dans une autre ville.

Quant au roi, il fut dévoré par le feu, à cause de sa tyrannie et de son injustice, et fut perdu pour ce monde et pour l'autre.

VIII

La Curiosité punie

Un homme, possesseur d'un panier rempli de serpents, l'emportait habituellement chaque matin, et s'en allait à la ville faire des tours pendant toute la journée pour gagner sa vie (1); le soir, en rentrant chez lui, il cachait le panier en lieu sûr, à l'abri des regards des gens de sa maison et de ses enfants.

La femme de ce bateleur, l'apercevant un soir à son retour, l'interrogea au sujet du panier et de ce qu'il renfermait; car jamais elle ne l'avait vu dans ses mains.

« Quel besoin as-tu de savoir ce qu'il y a là-dedans? lui dit le mari; tu as largement de quoi vivre; contente-toi donc de la part que Dieu t'a faite, et ne demande rien de plus. »

La femme garda le silence; mais intérieurement elle se dit : « Il faut absolument que je

(1) En Égypte, on rencontre fréquemment, sur les places publiques, des dompteurs de serpents et des jongleurs dont les tours excitent l'admiration de la foule en leur procurant beaucoup de profits.

voie l'état de ce panier et que je sache ce qu'il contient. » Puis, ayant recours aux expédients, elle chargea ses enfants d'interroger leur père à ce sujet et de redoubler leurs instances.

Les enfants s'imaginèrent fortement que le panier renfermait quelque chose de bon à manger, et chaque soir ils demandaient à leur père de leur en montrer le contenu ; mais celui-ci détournait la conversation, les caressait et les contentait au moyen de toute autre chose.

Beaucoup de jours s'écoulèrent ainsi pour eux ; toutefois la mère les excitait sans cesse à s'informer de ce qu'il y avait dans le panier. Enfin ils convinrent avec elle de ne goûter d'aucune nourriture ni d'aucune boisson offerte par leur père, avant qu'il n'eût satisfait à leur demande et qu'il ne leur eût ouvert le panier.

Or, un soir, le père, qui avait apporté beaucoup de nourriture et de boisson, s'assit et les invita à manger ; mais ils refusèrent de s'approcher de lui et lui témoignèrent de l'aversion et de la colère. Il se mit alors à les caresser doucement en leur disant : « Que voulez-vous donc encore ? je vous apporte à manger, à boire, et même des friandises ! »

— « Père, répondirent-ils, nous ne te demandons qu'une chose : c'est de nous ouvrir ce panier, afin que nous voyions ce qu'il y a dedans; autrement, nous nous tuerons. »

— « Mes enfants, reprit le père, il ne renferme rien de bon pour vous, mais beaucoup de mal. »

Cette réponse ne fit qu'augmenter leur colère.

Quand il les vit dans cet état, il voulut leur faire peur, et les menaça de les frapper, afin qu'ils ne fussent plus tentés de recommencer. Bientôt il se fâcha et saisit un bâton pour les corriger; mais ils s'enfuirent de sa présence.

Or le panier était encore à l'endroit où le bateleur l'avait caché. La femme de celui-ci, voyant son mari occupé avec ses enfants, s'approcha du panier et l'ouvrit au plus vite pour voir ce qu'il contenait. Tout à coup les serpents s'en échappèrent, et tuèrent d'abord la femme; puis, se répandant par toute la maison, ils firent périr tous ceux qui avaient désobéi au bateleur, grands et petits. Quant à lui, il abandonna sa maison désolée et s'en alla où il plut au Dieu très-haut.

IX

Le Fakir et le Pot de beurre (1)

Un fakir (2), dont la demeure était voisine de celle d'un notable habitant de certaine ville, recevait chaque jour de ce personnage trois pains et un peu de beurre et de miel. Le beurre étant fort cher dans le pays, le fakir se mit à amasser dans une jarre tout ce qu'il recevait de beurre jusqu'à ce qu'il l'eût remplie, et il la suspendit au-dessus de sa tête par peur et par précaution.

Or, un jour qu'il était assis sur son lit, un bâton à la main, il lui vint une pensée relativement à la cherté du beurre, et il se dit en lui-même : « Il faut que je vende ce beurre que

(1) Ce conte offre beaucoup d'analogie avec celui que La Fontaine a donné sous le titre de *la Laitière et le Pot au lait*.

(2) Le mot fourni par le texte arabe est *nâsik*, qui veut dire *dévôt, attaché au service de Dieu ;* mais j'ai préféré le remplacer ici par *fakir*, attendu que, chez les musulmans, *fakir* désigne un *religieux qui vit dans la pauvreté* et qui a recours aux aumônes des gens riches pour subvenir à ses besoins journaliers.

je tiens chez moi en cachette et que je me procure une brebis avec le prix que j'en tirerai. Je ferai connaissance d'un cultivateur qui ait un bélier, et la première année ma brebis mettra bas un mâle ou une femelle; l'année suivante il en sera de même, mâles et femelles ne cesseront de produire, en sorte que le troupeau deviendra considérable; alors j'en vendrai ce que je voudrai, et avec le prix j'achèterai une vache et un taureau, qui produiront beaucoup à leur tour; puis j'en réserverai une portion et me déferai de l'autre; j'achèterai telle terre à tel ou tel prix, j'y planterai un jardin et je me bâtirai un vaste château; je ferai l'acquisition de vêtements de tout genre; je me procurerai des serviteurs et de jeunes servantes; j'épouserai la fille de tel maître ou de tel émir (1), et je ferai une noce comme on n'en a jamais vu. A cette occasion, j'égorgerai des animaux, je préparerai des mets exquis, et de plus des bonbons et des pâtisseries. Je rassemblerai dans mon château des bateleurs et des faiseurs de

(1) *Émir* ou *amîr* veut dire *commandant, chef;* et ce titre est ordinairement suivi d'un complément en arabe, comme, par exemple, *amîr almoùminîn* « chef ou prince des croyants ».

tours, toute sorte d'instruments de musique, des fleurs embaumées et épanouies ; je réunirai les pauvres et les riches, les savants, les gens de bon ton, les principaux chefs, et le sultan (1) lui-même avec son armée. Tous ceux qui voudront manger ou boire n'auront qu'à se présenter ; j'enverrai même un crieur annoncer que les désirs de chacun seront satisfaits dans le palais du roi. Puis je m'unirai à ma femme lorsqu'elle aura quitté son voile (2) ; je me réjouirai de sa grâce et de ses attraits, je mangerai avec elle, me divertirai et me dirai à moi-même : « Te voilà donc au but de tes désirs ! » Alors je renoncerai à la vie ascétique. Ma femme me donnera bientôt un fils ; et moi, dans mon allégresse, je ferai des réjouissances et des festins ; j'élèverai mon fils dans la grandeur et les délices ; je lui enseignerai la sagesse et

(1) Ce mot, qui est l'équivalent *d'empereur*, s'applique particulièrement aujourd'hui au souverain des Turcs ; il n'y a plus de sultan chez les Arabes, si ce n'est l'empereur du Maroc, qui a conservé le titre de *soultan algharb*, ou sultan de l'Occident, et ne relève point de la Porte ottomane, comme les beys de Tunis et de Tripoli.

(2) Une femme arabe ne paraît jamais en public sans être voilée, et ce n'est que devant son mari, et dans l'intérieur de sa maison, qu'il lui est permis de se découvrir le visage.

les manières distinguées ; je ferai connaître son nom parmi les hommes et me glorifierai de lui dans les assemblées; je lui prescrirai de faire telle ou telle chose, et lui défendrai telle ou telle autre. Si je reconnais en sa personne un enfant soumis, je lui prodiguerai plus d'instruction et de bienfaits ; mais, s'il se montre rebelle, je l'assommerai de ce bâton que je tiens à la main.

Aussitôt, et de toute la force de son bras, le fakir leva le bâton au-dessus de sa tête; mais le bâton alla frapper le pot de beurre et le mit en pièces; les morceaux tombèrent sur sa tête, et le beurre, coulant sur son visage et sur sa barbe (1), souilla ses vêtements et son lit.

Avis donc à quiconque voudrait suivre un pareil exemple. Il ne faut jamais parler d'une chose avant qu'elle n'arrive.

(1) Dans l'Orient, le beurre se maintient presque toujours à l'état liquide, à cause de la grande chaleur.

X

Les Corbeaux en désaccord

Dans un certain pays se trouvait une vallée fort étendue, contenant des rivières, des arbres fruitiers et des oiseaux qui chantaient les louanges du créateur de la nuit et du jour. La plupart de ces oiseaux étaient des corbeaux dont la vie s'écoulait dans une paix profonde. Ils avaient pour guide un corbeau plein de bienveillance et de tendresse à leur égard, et, sous sa protection, ils jouissaient d'un doux repos. Leur affection mutuelle et la bonne administration de leur chef empêchaient les gros oiseaux de rien tenter contre eux.

Leur chef étant mort, ils en conçurent un violent chagrin, et la principale cause de leur affliction était de ne pouvoir, parmi eux, en trouver un semblable. Bientôt ils se réunirent, à l'effet de délibérer sur l'élection de son successeur, et quelques-uns d'entre eux, choisissant un gros corbeau, lui dirent : « Il est bon-

que tu sois notre roi ; » mais d'autres ne voulurent pas le reconnaître. De là des mécontentements et des disputes suivies d'une grande sédition.

Les principaux tinrent alors conseil et adoptèrent à l'unanimité la résolution suivante : « Nous ferons attention au premier oiseau qui prendra son vol et nous le reconnaîtrons pour notre roi. »

La chose une fois bien arrêtée, voici qu'un épervier se mit à planer au-dessus d'eux, et ils s'écrièrent : « Ce qui est dit est dit ; c'est une affaire réglée, et aucun de nous ne doit montrer d'opposition aux autres relativement au choix que nous avons fait; car nous avons décidé nous-mêmes que le premier oiseau qui viendrait à voler serait notre roi. » Puis ils se soumirent à l'épervier.

Celui-ci, plein de joie, leur dit : « Vous me trouverez, s'il plaît au Dieu très-haut, tel que vous me désirez. » Malgré cette promesse, dès qu'il fut devenu leur maître, il s'élançait chaque jour sur plusieurs d'entre eux et leur dévorait la cervelle et les yeux, en abandonnant le reste aux chiens.

Les derniers corbeaux, voyant la conduite de cet épervier, reconnurent qu'ils allaient périr, et se dirent les uns aux autres : « Nous savions bien qu'il n'y aurait rien de bon pour nous après la disparition de nos chefs, et nous voilà plongés dans le malheur ; il faut donc prendre garde à nous. »

Et, le lendemain matin, ils s'envolèrent de tous côtés.

XI

Le roi Djaléad et son vizir Chimas

Autrefois, dit-on, régnait dans l'Inde un souverain nommé Djaléad, doué d'une haute stature et d'une rare beauté. Dans ses États on comptait soixante et douze rois, trois cent cinquante cadis (1), soixante et dix vizirs (2); à chaque dizaine de ces dignitaires présidait un chef, et tous avaient pour supérieur un grand vizir, appelé Chimas. Ce dernier, âgé seulement de vingt-deux ans, était plus aimé du roi que tous les autres vizirs. Plein de justice à l'égard

(1) Le cadi (ou *qâdhy*, suivant l'orthographe arabe) est chargé de régler les différends qui s'élèvent entre les particuliers, de même que le moufti résoud les difficultés et les controverses en matière religieuse. C'est du mot *cadi*, précédé de l'article *al*, que les Espagnols ont tiré *alcalde* ou *alcade*, sorte de juge civil. — L'impossibilité de transcrire certains mots arabes en caractères européens, sans employer des signes de convention, nous engage à suivre la méthode française, qui permettra toutefois au lecteur de prononcer assez facilement les termes étrangers.

(2) Le mot *vizir* (ou *wazîr* en arabe) signifie proprement *porteur;* mais on ne l'emploie qu'au figuré, en parlant de celui qui supporte le poids des affaires, du ministre d'un souverain.

de ses sujets, le roi les comblait de bienfaits, allégeait leurs impôts, et, dans son égale affection pour les grands et les petits, leur témoignait une bonté et une bienveillance dont jamais avant lui aucun souverain n'avait donné la preuve. Par malheur il n'avait point de fils, ce qui lui causait, ainsi qu'aux gens de son royaume, une grande tristesse, dans la crainte qu'il ne vînt à mourir sans laisser d'héritier.

Une nuit, entre autres, le roi fut saisi de cette affligeante pensée. Bientôt, accablé par le sommeil, il s'endormit et eut un songe pendant lequel il croyait arroser la racine d'un arbre environné de beaucoup d'autres arbres. Tandis qu'il se livrait à cette occupation, voilà que de la racine de l'arbre il s'éleva du feu qui dévora tous ceux qui se trouvaient à l'entour. Le roi se réveilla frappé d'épouvante, et, appelant un des esclaves de son cabinet, il lui dit : « Va vite prier Chimas de venir en toute hâte auprès de moi. »

L'esclave alla trouver Chimas et lui dit : « Le roi vous demande à l'heure même, il vient de s'éveiller et m'a envoyé vous prier de venir en toute hâte auprès de lui. »

A cette invitation de l'esclave, Chimas se leva sur-le-champ et se rendit au palais. En entrant, il vit le roi assis sur son lit, et, se prosternant aussitôt devant sa majesté, il s'écria : « O roi, que Dieu vous préserve de toute affliction! Qu'est-ce donc qui vous a troublé cette nuit, et pourquoi m'avez-vous fait appeler si vite? »

Le roi le fit asseoir et se à mit lui raconter ce qui suit :

« Mon fils, je viens d'avoir cette nuit un songe qui m'a épouvanté; il me semblait que j'arrosais la racine d'un arbre autour duquel s'en élevait un grand nombre, et voilà que tout à coup je vis sortir de cet arbre un feu qui consuma tous les autres. Saisi d'une grande frayeur, je me suis réveillé, et je t'ai envoyé chercher, parce que tu sais expliquer les songes. »

Chimas se tint la tête baissée pendant quelque temps, puis il se mit à sourire.

« Eh bien, Chimas, demanda le roi, que penses-tu de cela? dis-moi la vérité et ne crains rien de ma part. »

— « Bannissez toute crainte, ô roi, répondit Chimas, et que vos yeux se réjouissent; car

je prévois pour vous un grand bien : Dieu vous accordera un fils qui sera l'héritier de votre royaume quand vous aurez accompli une longue vie ; mais il lui arrivera quelque chose que je ne dois point vous expliquer pour le moment ; cela ne serait pas convenable. »

Le roi ressentit alors une extrême joie, la crainte s'éloigna de lui et son âme recouvra la tranquillité ; puis il dit à Chimas : « Si la chose doit arriver comme tu me l'annonces, achève ton explication, et tu recevras de moi tout ce que tu pourras désirer. »

Le grand vizir, voyant que le roi tenait au reste de l'interprétation, s'excusa de ne pouvoir satisfaire pleinement à sa demande.

Aussitôt le roi fit convoquer les astrologues et les interprètes des songes qui se trouvaient dans ses États, et leur raconta la vision qu'il avait eue, en ajoutant : « Je désire avoir votre avis sur l'exactitude de l'explication qui m'en a été donnée. »

L'un d'eux s'avança, et, demandant au roi la parole, lui dit : « Je vous déclare, ô roi, que votre vizir Chimas n'est pas incapable de vous expliquer ce songe ; mais il a craint de vous

affliger, il a calmé votre frayeur, et ne vous a caché le reste que par égard pour vous. Cependant, ô roi, si vous le permettez, je parlerai. »

— « Parle sans crainte, répondit le roi, et dis la vérité. »

L'interprète reprit : « Je vous prédis, ô roi, que de vous naîtra un fils qui sera l'héritier de vos États ; il recevra vos recommandations ; mais, peu de temps après son élévation au trône, il violera ses serments, trompera ses sujets, et il en sera de lui comme de ce rat qui se sauva de la mort malgré la ruse du chat (1). Écoutez :

« Un chat, dit-on, rôdait pendant la nuit pour chercher une proie à dévorer dans quelque jardin ; mais, ne rencontrant rien à cause de la violence du froid et de la pluie, il se mit à songer au moyen de s'emparer de quelque chose. Tout en rôdant, il découvrit un trou dans la racine d'un arbre, et s'en approcha en flairant, dans l'espoir d'y pénétrer. Bientôt il sentit un

(1) L'intercalation d'une fable au milieu de l'entretien de l'interprète avec le souverain rappelle tout à fait le genre indien et les scènes entremêlées de morale qui constituent le fonds principal de l'*Hitopadésa*, dont nous avons parlé dans l'*Avertissement* placé en tête du volume.

rat qui s'y introduisait, et il réfléchit sur la manière de l'aborder tout doucement pour fondre sur lui à l'improviste. Quant au rat, dès qu'il aperçut le chat, il lui tourna le dos et s'empressa d'amasser de la terre avec ses quatre pattes entre lui et le chat, afin de fermer à ce dernier l'orifice du trou.

Le chat lui dit alors d'un ton doucereux : « Pourquoi fais-tu cela, mon frère? Je viens chercher un asile auprès de toi, pour que tu aies pitié de mon état et que tu me donnes un abri sur le bord de ton trou pour cette nuit; car je suis affaibli par mon grand âge; mes forces m'ont abandonné et je ne puis plus remuer. J'ai passé la moitié de la nuit dans ce jardin, et que de fois j'ai invoqué la mort pour jouir enfin du repos! Me voici maintenant à ta porte, délaissé, languissant à cause de la pluie et du froid, et je réclame de ta générosité que tu me tendes la main pour m'introduire, afin que je trouve un refuge près du bord de ton trou. Je suis étranger, malheureux; et il est dit que quiconque accueille chez lui un étranger ou un pauvre aura pour asile le paradis au jour du jugement. »

A ces mots, le rat devint tout confus et l'étonnement s'empara de lui; puis il dit au chat: « Je te recevrais bien dans mon trou; mais tu es mon ennemi par ton naturel et tes mœurs, et je crains que tu ne me dévores, car cela est dans tes habitudes. Il n'y a près de toi aucune sûreté, puisqu'il est dit qu'il ne faut pas confier à un homme dépravé une jolie femme, ni à un coquin un trésor, ni du bois au feu; et je ne vois pas la nécessité de m'abandonner à toi qui es mon ennemi naturel; si tu es faible, tant pis. »

Le chat lui répondit de la voix la plus défaillante et de l'air le plus piteux : « Ce que tu dis est juste, et je ne nie pas mes torts envers toi; mais je te demande pardon. Tu sais qu'il est dit que celui qui pardonne à la créature obtiendra pour lui-même le pardon de la part de son créateur. Auparavant, il est vrai, j'étais ton ennemi; mais aujourd'hui j'implore ta générosité, et il est encore dit : si tu veux que ton ennemi devienne ton ami, fais-lui du bien. Pour moi, ô mon frère, je jure que jamais je ne te nuirai. Aie donc confiance en Dieu, sois bon pour moi, et reçois mon serment. »

— « Comment, reprit le rat, accepterais-je un serment de celui qui me dévorerait? Si l'inimitié qui règne entre nous avait un tout autre but que mon sang, certes cela me causerait beaucoup de peine; mais tu n'en veux qu'à ma vie, et il est dit que quiconque attire un ennemi près de soi ressemble à celui qui plonge sa main dans la gueule d'un serpent. »

Le chat, plein d'astuce, lui répondit : « Je suis déjà réduit à l'extrémité; sous peu je mourrai à ta porte, et la faute en retombera tout entière sur ta tête, parce que tu peux me tirer du péril où je suis. Voici mon dernier mot : si tu me fais entrer, je serai toujours pour toi un ami sincère, et tu recevras une ample récompense. »

En écoutant ce langage, le rat fut saisi de la crainte de Dieu; touché de compassion, il se dit à lui-même : « Celui qui désire trouver en Dieu un protecteur contre son ennemi, doit faire du bien à celui-ci. Or, je mets ma confiance en Dieu dans cette affaire, je sauverai ce chat de la mort et je gagnerai une récompense. » Le rat s'avança dès lors vers le chat et le tira pour l'introduire dans son trou; mais le chat

feignait de ne pouvoir se remuer, afin de fatiguer le rat, pendant que ce dernier le traînait jusqu'au fond de sa retraite.

Lorsque le chat se vit en possession du gîte, il s'accroupit, s'installa et ferma les yeux jusqu'à ce qu'il eût recouvré de la chaleur et du repos ; puis il s'allongea petit à petit, en gémissant sur la faiblesse de ses membres et de sa vue. Le rat, de son côté, se montrait compatissant et s'appliquait à satisfaire les désirs de son hôte en courant avec empressement autour de lui. Quant au chat, il se glissa dans le trou jusqu'à ce qu'il fût maître de son issue, puis d'un seul bond il s'élança sur le rat et le saisit entre ses quatre pattes. Bientôt il se mit à le mordre et à le tirer violemment, le prenant avec sa gueule, l'enlevant de terre et l'y rejetant, ensuite à courir derrière lui, à l'agacer et à le torturer.

Alors le rat, implorant du secours et demandant à Dieu sa délivrance, adressa des reproches au chat, en lui disant : « Cruel ami, où est donc la promesse que tu m'as faite? Est-ce ainsi que tu tiens ton serment? Voilà donc ma récompense pour t'avoir introduit dans mon

trou et m'être fié à toi ! On a bien raison de dire que celui qui fait alliance avec ses ennemis ne pourra sauver sa vie, ou que celui qui se laisse dompter par son ennemi périra infailliblement. Mais j'espère avec confiance que mon créateur me délivrera de toi. »

Tandis qu'il réprimandait ainsi le chat dont il craignait d'être dévoré, voici que survint un habile chasseur, accompagné de chiens ardents et parfaitement dressés. L'un d'eux, passant au bord du trou, se pencha et entendit un grand bruit, semblable à celui d'un renard dévorant quelque proie. Aussitôt, précipitant sa course, il rencontra le chat qu'il saisit par derrière en l'attirant de son côté. Ne songeant plus qu'à lui-même, le chat abandonna le rat encore plein de vie et sans blessure ; mais le chien fit sortir le chat et l'étendit mort après l'avoir coupé en deux.

Alors furent accomplies ces paroles : « Quiconque est miséricordieux obtiendra un jour miséricorde, et quiconque fait du mal en éprouvera promptement lui-même. »

« Tel fut, ô roi, le sort de chacun d'eux ; aussi nul homme ne doit jamais violer sa pro-

messe envers celui dont il a reçu la confiance; car, s'il persiste dans sa mauvaise foi, il en sera puni; mais celui qui retourne ensuite au bien recevra sa récompense. Toutefois ne vous attristez pas, ô roi, et que cela ne vous cause aucune peine; car votre fils reviendra un jour à suivre votre exemple et vos conseils. Assurément votre vizir Chimas a voulu vous épargner la fin du récit dont il avait commencé l'esquisse, et c'est de sa part une bonne action. »

Le roi se soumit alors avec humilité et fit récompenser généreusement les interprètes des songes, puis il se leva et se retira tout pensif dans son palais. Quand la nuit fut venue, il alla trouver une de ses femmes, celle d'entre toutes qu'il honorait et affectionnait le plus. Il s'en approcha, et, au bout de quarante jours, elle sentit qu'un enfant se remuait dans son sein. Ravie de cet événement, elle vint annoncer au roi qu'elle était enceinte, et lui dit : « O roi, certes Dieu n'a pas trompé votre espoir ! » Le roi, transporté d'allégresse, s'écria : « Voici la réalisation de mon songe! et j'implore le secours de Dieu. » Aussitôt il fit préparer pour sa femme le plus vaste des appartements, lui

prodigua toute sorte de soins et l'admit dans son intimité.

Ensuite il fit appeler un esclave et l'envoya chercher Chimas. Quand celui-ci fut arrivé, le roi lui raconta l'heureuse nouvelle de la grossesse de sa femme et la grande joie qu'il en avait ressentie, en disant : « Mon songe présageait la vérité ; mon espoir est comblé ; peut-être aurai-je un fils qui sera l'héritier de mon royaume après ma mort. Qu'en dis-tu, Chimas ? »

Chimas ne fit entendre aucune réponse.

Le roi reprit alors : « Pourquoi donc ne te vois-je pas prendre part à mon allégresse, et pourquoi ne pas me répondre ? Est-ce que cette nouvelle a pour toi quelque chose de fâcheux ?

Le grand vizir, se prosternant aussitôt, s'écria : « O roi, puissiez-vous vivre longtemps ! Qui peut empêcher celui qui recherche l'ombre d'un arbre, pour se garantir de la chaleur, d'éprouver du plaisir ; et celui qui boit du vin, de désirer d'en boire ? Est-il joyeux ou non, celui qui se désaltère dans les larmes de tendresse d'une jeune amante ? Pour ma part, ô roi, je me réjouis bien plus encore de ce que le Dieu très-haut a daigné vous accorder. Je ne suis

que le serviteur de Dieu et de votre majesté, ô mon roi! mais il y a, dit-on, trois choses dont l'homme prudent ne doit parler qu'après leur accomplissement. Le négociant qui voyage doit garder le silence sur ses transactions jusqu'à son retour; le guerrier, jusqu'à ce qu'il ait vaincu son ennemi; et la femme enceinte, jusqu'à ce qu'elle ait mis son enfant au monde. »

— « Tes paroles, vizir Chimas, dit alors le roi, sont pleines de justesse; tu es un excellent vizir et un profond savant, car tu t'es exprimé avec sincérité et tu donnes de sages conseils. Je fais grand cas de ta connaissance des choses qu'il convient de faire ou d'éviter. »

Chimas se prosterna devant le roi et s'écria :

« Que Dieu prolonge vos jours, qu'il éternise votre puissance, et qu'il exalte votre gloire! Soyez sûr que je n'ai pas d'autre bonheur que celui de vous voir heureux, et que je ne pourrais demeurer tranquille, si vous étiez courroucé contre moi; car Dieu a permis que je fusse comblé de vos faveurs au delà de mon espérance; c'est pourquoi je le prie de vous confier à la garde de ses anges et de vous accorder, dans sa bonté, sa géné-

rosité et sa douceur, une ample récompense. »

Alors le roi, rempli d'allégresse, remonta dans son appartement et fit donner une gratification à son grand vizir.

Quelque temps après, la femme du roi mit au monde un prince, et ses filles de service se levèrent aussitôt pour aller annoncer au roi l'heureuse nouvelle. Saisi d'une grande joie, le roi rendit grâces à Dieu, en disant : « Louange à Dieu qui m'a accordé un fils quand j'avais désespéré d'en obtenir ; ce sera le meilleur des fils, et il se montrera plein de générosité, de politesse et de douceur ! » Le roi envoya des lettres de part dans toutes les contrées de son royaume, et convoqua les grands dignitaires, les savants et les gens du monde placés sous ses ordres. On fit, à l'occasion de la naissance du prince, des fêtes et des réjouissances dans toute l'étendue de ses États ; on vit arriver à l'envi les vizirs, les notables, les grands, les chefs d'armées, les savants, les philosophes, les gens du monde, les hommes de loi ; et tous vinrent présenter tour à tour leurs félicitations au souverain, qui répandit ses faveurs jusque sur le dernier d'entre eux.

XII

Trait de hardiesse, de présence d'esprit et de générosité

Voici ce que raconte Rébi, chambellan d'Abou Djafar almansour (1) : « Je n'ai jamais vu personne d'un esprit plus présent et d'un cœur plus généreux qu'un homme contre lequel on avait fait des rapports au calife (2) Almansour, en l'accusant d'avoir un dépôt et des trésors appartenant aux Omayyades. Ayant reçu l'ordre de l'amener devant le calife, je l'envoyai

(1) Nom du deuxième calife Abbasside. Ce prince succéda à son frère Abou'labbas, l'an 754 de l'ère chrétienne, et mourut en 775 près de la Mekke : il aimait à protéger les sciences et les lettres.

(2) Le mot *calife* (en arabe, *khalîfat*) veut dire *vicaire, successeur*, et ce titre fut porté par les quatre premiers propagateurs de l'islamisme, savoir : Abou bekr, Omar, Otsman et Ali, qui résidèrent à Médine et à la Mekke. En 661 de notre ère, à la mort d'Ali, Moawiyat, descendant d'Omayyat, s'établit à Damas et fonda la dynastie des califes Omayyades, qui fut renversée en 749 par celle des Abbassides. Le siége de cette dernière était à Baghdad. — Un membre de la famille des Omayyades, Abd errahman Ier, surnommé *le Juste*, échappé au massacre de ses parents, se réfugia en Espagne et fonda la dynastie des califes de Cordoue, qui s'éteignit en 1008 dans la personne d'Abd errahman IV.

chercher et me rendis avec lui auprès d'Almansour, qui lui dit : « Il est venu à notre connaissance que tu as chez toi des dépôts et des richesses appartenant aux Omayyades; il faut nous les rendre. »

— « Prince des croyants, répondit l'homme, est-ce que vous êtes l'héritier des Omayyades. »

— « Point du tout, » dit Almansour.

— « Êtes-vous leur fondé de pouvoir? »

— « Pas davantage. »

— « Quel est donc le motif de votre question sur ce que j'ai entre les mains? »

Almansour tint un instant sa tête baissée, puis il la releva et dit à l'homme : « Certes les Omayyades ont enlevé ces richesses aux musulmans, et moi, qui suis chargé de veiller aux intérêts de ceux-ci, je veux reprendre les richesses qui leur appartiennent et les restituer dans leur trésor. »

— « Prince des croyants, repartit l'homme, il faut alors constater clairement et par-devant la justice que ce qui est entre mes mains me vient des Omayyades, et qu'ils l'ont violemment arraché aux richesses des musulmans. Or les Omayyades avaient assurément en leur

possession des biens qui leur étaient tout personnels.

Almansour baissa de nouveau la tête vers la terre pendant un moment, puis il la releva et dit à Rébi, son chambellan : « Nous n'avons aucune preuve contre cet homme. » Se retournant alors vers l'individu, il le félicita d'un air souriant et lui adressa cette demande : « As-tu quelque affaire que je puisse terminer à ton avantage? »

— « Oui, prince des croyants, répondit l'homme. J'ai besoin que vous fassiez remettre à la poste une lettre que j'écris à mes parents de Syrie pour les tranquilliser au sujet de ma santé, car mon éloignement d'eux doit leur avoir causé de l'inquiétude. — J'ai encore une autre chose à vous demander, prince des croyants ! »

— « Qu'est-ce que c'est? »

— « Je désire de votre bonté que vous fassiez venir devant moi celui qui m'a calomnié auprès de vous ; car je prends Dieu et son Envoyé (1)

(1) Titre donné à Mahomet par les musulmans. La formule de profession de foi en usage chez les Arabes, les Persans et les Turcs est ainsi conçue : *Il n'y a d'autre Dieu qu'Allah et Mahomet est l'Envoyé de Dieu.*

à témoins que je n'ai rien qui appartienne aux Omayyades, soit comme richesses ou même comme dépôt, et que j'ignore absolument qu'ils en aient confié à quelqu'un. Lorsque l'on m'a conduit devant vous et que vous m'avez interrogé, j'ai vu dans vos paroles une très-grande disposition à m'accorder ma liberté, et à me relever de l'accusation qui pesait sur moi. »

Almansour, se tournant alors vers son chambellan, lui dit : « Il faut mettre cet homme en présence de son calomniateur. »

Je partis, dit Rébi, avec l'individu et le confrontai avec celui qui avait fait sur lui de mauvais rapports. En voyant ce dernier, l'homme s'écria : « Eh ! c'est mon esclave ; il a fait main basse sur trois mille dinars (1) qui m'appartenaient et a pris la fuite. » Almansour, informé du fait, menaça le coupable, le fit garrotter et punir. Alors celui-ci confirma la déposition de son maître, en avouant qu'il était son esclave, qu'il avait volé la somme indiquée, qu'il s'était enfui et avait calomnié son maître pour le faire mettre à mort, espérant échapper ainsi aux

(1) Nom d'une ancienne monnaie d'or qui variait suivant le titre et les divers pays de l'Orient où l'on en faisait usage.

poursuites avec ce qui lui était tombé sous la main.

« Pardon, je te prie, pour ton esclave ! » s'écria le calife, en s'adressant à l'homme.

— « Prince des croyants, répondit l'individu, non-seulement je lui pardonne son crime, mais je lui fais remise de la somme et lui donne trois mille autres dinars. »

— « On ne peut être plus généreux que toi, » reprit Almansour.

— « Vous avez bien raison, prince des croyants, » ajouta l'homme ; et demandant la permission de sortir, il se retira.

Almansour émerveillé se plaisait à citer ce trait de générosité, en disant à Rébi, son chambellan : « Je n'ai jamais vu d'homme pareil à celui-ci. »

XIII

L'Ennemi magnanime

Une grande inimitié régnait, dit-on, entre Ghassan, fils d'Ibad, et Ali, fils de Mouça el-kami. Ce dernier, chargé de la perception des revenus de l'État, tels que ceux des métairies et autres domaines, se trouva une fois en déficit de quarante mille dinars. Alors Almamoun (1) le pressa vivement de les lui remettre, et finit par dire à Ali, fils de Saleh, son chambellan : « Accorde-lui un délai de trois jours ; s'il apporte la somme, tout sera fini ; sinon, fais-le flageller jusqu'à ce qu'il paye ou qu'il meure. »

Ali, fils de Mouça, sortit du palais d'Almamoun, le désespoir dans l'âme, parce qu'il avait appris du chambellan les paroles du calife ; et,

(1) Septième calife Abbasside et fils du fameux Haroun arrachid. Il remplaça son frère aîné sur le trône de Baghdad en 813 de l'ère chrétienne et mourut en 833. Ce prince se rendit célèbre par la protection qu'il sut accorder aux sciences et aux lettres, et sa réputation s'étendit aussi bien en Occident qu'en Orient.

saisi de frayeur, il ne savait plus vers qui se diriger. Son secrétaire lui dit alors : « Si vous alliez trouver Ghassan et lui exposer votre embarras, je crois qu'il vous serait secourable. »

— « Tu sais l'inimitié qui existe entre nous deux. »

— « Sans doute, reprit le secrétaire ; mais c'est un homme bienfaisant, et cette inimitié ne l'empêchera point d'accomplir une belle action qui tient à la nature des hommes généreux. »

Ali, se levant aussitôt, se rendit avec son secrétaire chez Ghassan, qui, l'ayant aperçu, alla courtoisement à sa rencontre et lui offrit ses services, en ajoutant : « Quant à ce qui s'est passé entre nous, laisse-le de côté ; ton entrée dans ma maison te rend inviolable et t'assure l'accomplissement de ce que tu attends de moi ; dis donc si tu as quelque besoin. » Alors le secrétaire raconta l'aventure d'Ali, et Ghassan s'écria : « J'espère que le Dieu très-haut t'assistera dans cette rude affaire ; » et il n'en dit pas davantage.

Aussitôt Ali se retira, fâché d'être venu trouver Ghassan et perdant tout espoir ; puis il dit

à son secrétaire : « La démarche que tu m'as fait tenter auprès de Ghassan n'a servi qu'à rendre plus vifs à mon égard ses reproches et son mépris. »

Or, à peine Ali venait-il de regagner sa demeure, que le secrétaire de Ghassan se présenta avec des mulets chargés de la somme nécessaire. Ali vint la recevoir et passa la nuit dans une extrême joie. Le lendemain, de grand matin, étant allé au palais du prince des croyants pour payer sa dette, il y trouva Ghassan qui l'avait devancé chez Almamoun et avait dit à celui-ci : « Prince des croyants, certes Ali, fils de Mouça, est recommandable auprès de votre excellence par son mérite, ses services et sa noble origine ; il a éprouvé dans sa gestion un malheur dont tout le monde a connaissance, et votre menace de le faire flageller a égaré sa raison et navré son cœur. Si le prince des croyants, par un effet de sa générosité, daignait me gratifier d'une partie de la dette d'Ali, ce serait un nouveau bienfait qui ajouterait du prix à ceux qu'il m'a précédemment accordés. » Et Ghassan ne cessa de flatter Almamoun, au point que le calife dégagea Ali de la moitié de sa dette, et

qu'il se contenta des vingt mille dinars formant l'autre moitié. Ghassan lui dit encore : « Je suis tout à vos ordres ; mais je souhaite que vous rétablissiez Ali dans son emploi et que vous lui accordiez une robe d'honneur, afin qu'il se reconforte et reconnaisse en cela un témoignage de satisfaction du prince des croyants (dont Dieu prolonge l'existence !). » Almamoun y consentit, et Ghassan ajouta : « Si le prince des croyants le veut bien, qu'on apporte à son excellence un encrier pour qu'elle atteste par écrit ses bienveillantes paroles. » — « Qu'il en soit ainsi, » répondit le calife, et l'on apporta un encrier que Ghassan lui présenta ; puis Almamoun confirma sa promesse envers Ali, fils de Mouça, qui partit avec une robe d'honneur sur ses épaules et le brevet dans sa main.

De retour chez lui, Ali prit les vingt mille dinars qui lui restaient, et les envoya à Ghassan avec des remercîments au sujet de sa générosité. Mais Ghassan dit au secrétaire d'Ali : « Assurément je n'ai sollicité le prince des croyants que pour faire retourner à ton maître les vingt mille dinars et pour qu'il en profite ;

va donc les lui rendre; je ne les accepterai point; c'est pour lui. »

Lorsque le secrétaire, de retour vers Ali, eut rapporté ces paroles, Ali reconnut tout le mérite de la noble action de Ghassan, et il ne cessa de le servir et de l'honorer jusqu'à la fin de sa vie.

XIV

Les Sandales maudites d'Abou'lkacem Tambouri

Il y avait, dit-on, à Baghdad (1) un personnage nommé Abou'lkacem Tambouri, qui portait depuis sept ans les mêmes sandales. Toutes les fois qu'il s'en détachait quelque partie, il y mettait une pièce, de sorte qu'elles devinrent d'une lourdeur excessive, et que l'on disait proverbialement : « Tel objet est plus pesant que la chaussure d'Abou'lkacem Tambouri. »

Un jour qu'il se trouvait dans le marché aux verres, un courtier lui dit : « Il vient d'arriver aujourd'hui d'Alep (2) un marchand avec une

(1) Ancienne et célèbre ville de la Babylonie, comprise aujourd'hui dans la Turquie d'Asie. Bâtie en 762 de l'ère chrétienne par un membre de la famille d'Abbas, elle appartient aux Turcs depuis 1538 et est actuellement gouvernée par un pacha qui relève de la Porte Ottomane. Bien que déchue de son antique splendeur, elle sert encore d'entrepôt aux riches productions de l'Arabie, de la Perse, de l'Inde et de l'Europe.

(2) Ville de Syrie (l'ancienne *Helbon*, dont il est parlé dans la Bible, Ezéchiel, ch. XXVII, v. 18). La couleur grise de ses murailles lui a fait donner le surnom d'*Alep la cendrée*. — Les Arabes écrivent *Haleb*, orthographe qui se rapproche davantage du mot *Helbon*.

grande quantité de verres dorés qu'il n'a pu encore placer; achète-les-lui; quant à moi, je me charge de les revendre à ton profit et assez largement pour qu'ils te rapportent deux fois le prix de ton acquisition. »

Notre homme alla les acheter soixante dinars; et, au moment où il entrait dans le marché des parfumeurs, un autre commissionnaire vint à sa rencontre en lui disant : « Il est arrivé aujourd'hui de Nisibe (1) un négociant qui a d'excellente eau de rose; comme il est pressé de partir, tu pourrais peut-être la lui acheter à bas prix; je la revendrais pour ton compte, de sorte que tu en retirerais au plus vite deux fois autant que tu l'aurais payée. »

Abou'lkacem dépensa soixante autres dinars pour ce nouvel achat; il versa l'eau de rose dans les verres dorés et emporta le tout pour le déposer sur une planche au fond de sa chambre. De là il se rendit au bain, et l'un de ses amis lui dit : « Je voudrais bien te voir chan-

(1) Ancienne ville de la Mésopotamie, fondée par Nemrod; elle est située sur le Tigre et comprise aujourd'hui dans la Turquie d'Asie. Souvent elle est visitée par des caravanes turques, persanes et syriennes.

ger ces sandales, car elles sont extrêmement grossières; et, grâces à Dieu, tu es assez riche pour cela. »

— « Tu as raison, répondit Abou'lkacem, je suivrai ton conseil. »

Après avoir pris son bain et s'être habillé, il trouva des sandales neuves à côté des siennes, et, s'imaginant que son ami, par générosité, les avait achetées à son intention, il les chaussa et regagna son domicile. Mais lesdites sandales neuves appartenaient au cadi, qui, le même jour, en venant au bain, les avait déposées en cet endroit avant d'entrer. Le cadi, en sortant, chercha ses sandales, et, ne les voyant plus, il s'écria : « Hé quoi, mes frères! celui qui a chaussé mes sandales ne m'a donc rien laissé en échange? » On se mit à chercher et l'on trouva les sandales d'Abou'lkacem que l'on reconnut facilement.

Aussitôt le cadi envoya ses gens pour cerner la maison d'Abou'lkacem, et ceux-ci découvrirent chez lui les sandales du cadi, qui le fit amener et lui infligea la bastonnade pour lui apprendre à vivre. L'ayant ensuite mis en prison pendant plusieurs jours, il lui fit payer

une forte amende, après quoi il le relâcha.

Abou'lkacem, une fois sorti de prison, saisit avec dépit ses sandales et alla les jeter dans le Tigre. Or, un pêcheur vint par hasard tendre son filet à l'endroit même où elles étaient plongées; il les retira de l'eau et s'écria en les voyant: « Ce sont les sandales d'Abou'lkacem ! il paraît qu'il les aura laissées tomber dans le fleuve. » Puis il les rapporta chez Abou'lkacem; mais, ne le trouvant pas à son domicile, et s'apercevant qu'une fenêtre donnant sur le fond de sa chambre était ouverte, il lança les sandales à travers la fenêtre. Elles tombèrent sur la planche qui supportait les verres et l'eau de rose; les verres furent brisés et l'eau de rose se répandit.

A son retour, Abou'lkacem vit ce dégât et devina l'aventure ; il se frappa le visage, poussa des cris et versa des larmes. « Quel malheur! s'écria-t-il ; ces maudites sandales sont la cause de ma ruine! » Lorsque la nuit fut arrivée, il se mit à creuser un trou pour les y enfouir et s'en débarrasser; mais les voisins, entendant fouiller, s'imaginèrent que quelqu'un tentait de les piller, et sur-le-champ ils allèrent porter plainte au gouverneur. Celui-ci envoya cher-

cher Abou'lkacem, le fit garrotter et lui dit. « Pourquoi donc te permets-tu de ravager le mur de tes voisins? » Ensuite il le fit enfermer et ne lui rendit la liberté qu'après l'avoir condamné à une forte amende.

Abou'lkacem, à sa sortie de prison, conçut une violente colère au sujet de ses sandales et alla les jeter dans les latrines du caravansérai (1); mais elles en bouchèrent le conduit, et les matières se répandirent par-dessus les bords. Les gens du caravansérai, incommodés par l'odeur infecte qui s'échappait des latrines, recherchèrent la cause de l'inconvénient; et trouvant les sandales, ils les examinèrent, les reconnurent et les portèrent au gouverneur, en l'informant de ce qui leur était arrivé. Celui-ci fit venir le propriétaire des sandales, le réprimanda et le mit en prison. « Tu auras soin, lui dit-il, de faire remettre les latrines en bon état. » Abou'lkacem eut encore à payer pour

(1) Mot persan, composé de *kârvân* (troupe de voyageurs, caravane) et de *sérâï* (hôtel). Il désigne un grand bâtiment au milieu duquel existe une vaste cour et où les voyageurs rencontrent pour eux-mêmes et pour leurs bêtes de somme tous les approvisionnements désirables. Les plus remarquables d'entre les caravansérais sont ceux de Constantinople, d'Ispahan et d'Agra.

ces réparations une somme considérable et, de plus, une amende égale à sa dépense; puis il fut relâché.

Il sortit donc, emportant ses sandales, et s'écria tout en colère : « Grand Dieu! je ne pourrai donc jamais me délivrer de ces sandales! » Ensuite il les lava et les mit sur la terrasse de sa maison pour les faire sécher; mais un chien les aperçut, et, croyant que c'était quelque morceau de charogne, il les saisit pour les transporter sur une autre terrasse. Dans le trajet, les sandales échappèrent au chien et tombèrent sur une femme enceinte. La douleur et l'effroi que cette femme ressentit la firent avorter, et, par malheur, d'un enfant mâle. Après avoir bien examiné les sandales, on reconnut que c'étaient celles d'Abou'lkacem, et l'on fit un rapport de l'aventure au cadi, qui força le pauvre homme à payer le prix de l'enfant et à subvenir à tous les besoins de la femme pendant sa maladie, ce qui épuisa toutes ses ressources et le plongea dans le plus affreux dénûment.

Abou'lkacem, prenant enfin ses sandales, alla trouver le cadi et lui dit : « Monsieur le cadi,

je désire que vous dressiez un certificat en bonne forme, constatant qu'il n'y a plus rien de commun entre moi et ces sandales, que je n'en suis nullement le propriétaire, et que je n'aurai plus à répondre des accidents qu'elles pourraient occasionner. » Puis il lui raconta toutes ses tribulations et l'état de misère auquel il se trouvait réduit.

Le cadi se mit à rire, lui fit un présent et le congédia.

XV

Le calife Omar et la vieille femme

Le livre des Expéditions guerrières rapporte l'anecdote suivante que Abd Allah (1) ben Abbas tenait de son père. « Une nuit, dit Abbas, j'étais sorti pour me rendre au palais du prince des croyants, Omar ben elkhattab (2) : que Dieu soit satisfait de lui ! Je n'étais pas encore arrivé à la moitié du chemin, que j'aperçus un bédouin me tirant par ma robe et me disant : « Abbas ! suis-moi. » En regardant avec attention ce bédouin, je reconnus en lui Omar, le prince des croyants, qui s'était ainsi déguisé.

Je lui présentai mes salutations et lui dis : « Où faut-il aller ? prince des croyants ! »

— « Je veux, répondit-il, faire un tour

(1) Cousin germain de Mahomet et l'un des plus considérables d'entre les docteurs musulmans ; mort l'an 68 de l'égire. Son père Abbas, fils d'Abd elmottalib, particulièrement vénéré de califes Omar et Otsman, mourut l'an 32 de la même ère.

(2) Ou Omar, premier du nom, et successeur d'Abou bekr. Son règne, malgré sa courte durée (de l'an 13 à l'an 24 de l'hégire), fut signalé par de nombreuses conquêtes.

parmi les tentes des bédouins durant cette nuit sombre. »

La nuit alors était fraîche. Je le suivis donc, et il se mit à parcourir les tentes des bédouins, les examinant toutes l'une après l'autre. Nous étions sur le point de sortir du camp, lorsque nous remarquâmes dans une tente une vieille femme environnée d'enfants criant après elle et versant des larmes. Devant elle était un fourneau garni d'un chaudron avec du feu par dessous, et elle disait à ses enfants : « Un peu de patience, mes petits, jusqu'à ce que le mets soit cuit, et vous mangerez. »

Nous nous arrêtâmes à quelque distance, et Omar se plaisait à considérer tantôt la vieille et tantôt les enfants. Après avoir fait une longue pause, « Prince des croyants, lui dis-je, pourquoi vous arrêter ainsi? Partons. »

— « Non certes, répondit-il, je veux voir ce qu'elle va servir à ses enfants jusqu'à ce qu'ils aient mangé leur suffisance. »

Nous demeurâmes encore longtemps à la même place, puis nous partîmes, de peur d'attirer sur nous les regards. Cependant les enfants ne cessèrent leurs cris ni leurs larmes, et

la vieille leur répétait son refrain pour les encourager à la patience.

Omar me dit alors : « Entrons chez elle et questionnons-la. » Il s'avança le premier, et je le suivis.

« Bonjour, la mère! » s'écria-t-il; et cette femme lui rendit son salut de la manière la plus convenable.

« Quel est donc, ajouta-t-il, le motif des cris et des pleurs de ces enfants? »

— « C'est qu'ils ont faim, » répondit-elle.

— « Et pourquoi ne les rassasiez-vous pas de ce qu'il y a dans le chaudron? »

— « Ce que le chaudron contient pour les rassasier n'est qu'une supercherie jusqu'à ce qu'ils soient las de crier et que le sommeil s'empare d'eux ; car je ne puis rien leur donner à manger. »

Omar s'avança vers le chaudron et n'aperçut au fond que des cailloux couverts d'eau bouillante. Saisi d'étonnement, il s'écria : « Où voulez-vous en venir? »

— « Je veux, répondit la vieille, leur faire croire qu'il y a dans le chaudron quelque chose à manger, et les amuser jusqu'à ce qu'ils se

lassent, que le sommeil s'empare de leurs yeux, et qu'ils s'endorment. »

— « Pourquoi agir ainsi? » lui dit Omar. »

— « Je suis privée de tout, ajouta-t-elle ; je n'ai ni frère, ni père, ni mari, ni aucun parent. »

— « Eh bien, que n'exposez-vous votre situation au prince des croyants, Omar ben elkhattab, afin qu'il vous accorde quelque chose du trésor des musulmans? »

— « Que Dieu ne laisse pas vivre Omar, s'écria-t-elle, et qu'il renverse ses étendards! car c'est assurément lui qui m'a fait du tort. »

A ces mots, Omar fut saisi d'épouvante et lui dit : « Comment Omar ben elkhattab vous a-t-il fait du tort? la mère! »

— « Oui, certes, il nous a fait du tort, reprit celle-ci. Le devoir du prince est de s'enquérir de l'état de chacun de ses administrés, en sorte qu'il ne se trouve personne dans une gêne semblable à la mienne, avec une nombreuse famille, sans aide ni protecteur qui veille à ses besoins et obtienne du trésor pour lui, sa femme ou ses enfants, des moyens de subsistance. »

Omar lui dit : « Et comment Omar peut-il connaître votre position, votre degré de misère et le nombre de vos enfants? Il fallait aller en personne l'informer de votre état. »

— « Mon Dieu, non, répondit-elle. Un prince vertueux s'enquiert avec sollicitude des besoins généraux et particuliers de ses sujets ; et si tel individu, réduit à la misère et dénué de ressource, n'ose, par timidité, faire des démarches auprès de son prince pour l'informer de son état, l'enquête d'Omar sur la pauvreté de son sujet est bien plus obligatoire que le recours du pauvre à son maître pour lui révéler sa position. Quand un prince vertueux néglige ce devoir, c'est la plus grande injustice qu'il puisse commettre. »

— « Vous avez raison, la mère, dit Omar; mais amusez vos enfants, et je reviens tout de suite à vous. »

Il sortit et je le suivis. La nuit était alors à son dernier tiers. Nous marchâmes, et les chiens aboyaient après nous ; mais je les chassai loin, et nous arrivâmes à une chambre du trésor qu'Omar ouvrit seul ; puis nous y entrâmes. Après avoir regardé à droite et à gauche,

il atteignit un sac de farine contenant cent livres et plus. Aussitôt il s'écria : « Abbas! »

— « Je suis votre serviteur, prince des croyants, » répondis-je.

— « Charge ce sac sur mon épaule, » ajouta-t-il.

Je chargeai le sac et le lui fis porter.

— « Et toi, tu vas porter cette jarre de beurre, » me dit-il, en me montrant une jarre qui se trouvait là.

Je la pris aussitôt, et nous quittâmes la chambre; puis il ferma la porte et nous nous mîmes en route. Mais voilà que la farine se répandit sur sa barbe, ses yeux et son front. Nous marchâmes ainsi jusqu'à la moitié du chemin, et comme son fardeau le fatiguait en raison de la distance déjà parcourue, je me tournai vers lui en disant : « Au nom de mon père et de ma mère, prince des croyants, déposez votre sac et laissez-moi le porter! »

— « Non, non, répondit-il, tu ne porteras pas pour moi le fardeau de mes péchés et de mes injustices au jour du jugement; et sache bien, Abbas, qu'il vaut mieux supporter le poids de montagnes de fer que celui d'une ini-

quité, petite ou grande. Pense surtout à cette vieille ; elle trompe l'appétit de ses enfants avec des cailloux, et sa faute est très-grande aux yeux de Dieu. Viens vite, Abbas, avant que les enfants, fatigués de crier, ne s'endorment comme elle l'a dit. »

Nous partîmes à la hâte, et Omar était haletant comme un taureau épuisé de lassitude. Enfin nous arrivâmes à la tente de la vieille ; Omar mit à terre son fardeau, et moi je me débarrassai de la jarre de beurre ; puis il s'avança lui-même, prit le chaudron, renversa le contenu auquel il substitua du beurre, et plaça près de lui la farine. Jetant aussitôt un coup d'œil sur le feu, il vit qu'il était sur le point de s'éteindre, et s'adressant à la vieille : « Avez-vous du bois ? »

— « Oui, mon fils, » répondit-elle, et elle lui en indiqua. Omar en prit un peu ; mais c'était du bois vert. Toutefois il en mit dans le feu et plaça le chaudron sur le fourneau ; puis, baissant la tête jusqu'à terre, il se mit à souffler avec sa bouche sous le chaudron. Tout à coup j'aperçus la fumée du bois sortant à travers sa barbe avec laquelle il balayait la terre,

attendu qu'il avait baissé la tête afin de pouvoir souffler, et il ne cessa que lorsqu'il vit le feu allumé et le beurre fondu en commencement d'ébullition. Alors il se mit à remuer d'une main le beurre avec une cuiller, et à prendre avec l'autre main de la farine jusqu'à ce qu'elle fût cuite. Pendant ce temps les enfants vociféraient autour de lui. Quand le mets fut en bon état, Omar demanda un vase à la vieille; celle-ci lui en apporta un qu'il remplit, en soufflant avec sa bouche sur le mets afin de le refroidir et de pouvoir le distribuer aux petits, qu'il passa en revue l'un après l'autre jusqu'au dernier. Après avoir mangé leur suffisance, les enfants se levèrent pour jouer et rire mutuellement jusqu'à ce que le sommeil vînt s'emparer d'eux.

Omar, s'adressant ensuite à la vieille, lui dit : « Eh bien, la mère, voulez-vous me céder votre droit aux intérêts du dommage que vous a fait éprouver Omar? »

— « Volontiers, » répondit-elle.

— « Je vous l'achète cent dinars, ajouta-t-il; consentez-vous? »

— « De bon cœur. »

— « Alors donnez-moi quittance. »

— « Je ne sais pas bien écrire. »

— « N'importe ; je vais écrire moi-même et certifier pour vous. »

— « C'est très-bien, » dit la vieille.

Aussitôt, sur l'invitation d'Omar, j'allai chercher cent dinars et revins avec un scribe, porteur d'une feuille de parchemin sur laquelle Omar lui fit écrire la formule suivante :

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux. Il n'y a d'autre Dieu que le Dieu unique, et Mahomet est son apôtre et son prophète.

« Voici ce que reconnaît une telle, fille d'un tel, en présence de ses témoins, tel et tel, soussignés.

« Elle déclare avoir vendu à Omar, fils d'Elkhattab, ses droits relatifs au dommage qu'elle a subi par suite du défaut d'information à son égard et de recherches sur son état de gêne, comme il convient à tout prince équitable, dans le but de lui venir en aide. Le montant de l'indemnité étant fixé à cent dinars, elle lui a donné acquit de ladite somme, et le tient absolument dégagé de toute responsabilité du dommage éprouvé.

« En foi de quoi elle lui a remis la présente attestation, en invoquant Dieu, le meilleur des témoins. »

Quand le contrat fut revêtu de ma signature et de celle du scribe, Omar paya cent dinars à la vieille et lui dit : « Eh bien, la mère, je suis proche parent d'Omar, prince des croyants; je lui ferai mention de votre état : rendez-vous donc demain matin au palais du gouvernement et vous m'y trouverez; tout ira bien, espérez-le. »

Omar prit ensuite congé d'elle et nous partîmes, puis il me dit : « Abbas, quand j'ai vu la vieille tromper ses enfants à l'aide des cailloux, il m'a semblé que les montagnes s'ébranlaient et me tombaient sur le dos ; mais, lorsque j'eus apporté de quoi les nourrir et que je les vis rassasiés, assis à table, jouant et riant, j'ai senti mes épaules dégagées du poids de ces montagnes. »

Arrivé au palais, Omar me fit entrer avec lui, et manda son fils Abd allah et sa fille Hifsat. « Mes enfants, leur dit-il, je vous recommande à tous deux, lorsque mon Seigneur recevra mon âme, de placer cet acte dans mon linceul, » et

il leur remit le parchemin. « Vous m'en répondez sur vos têtes, » ajouta-t-il.

Nous passâmes cette nuit, et dès le matin la vieille se présenta devant Omar, qui fit inscrire au trésor, pour elle et ses enfants, une pension payable de mois en mois.

XVI

Beau trait d'Ikrimat, gouverneur de la Mésopotamie

Du temps du calife Soleïman (1), fils d'Abd elmélik (2), vivait un homme appelé Khozaïmat, fils de Bouchr, de la tribu des Béni Açad, et célèbre par sa vertu, sa générosité et sa bienfaisance. Ses largesses étaient abondantes, et il n'y mit de bornes que lorsqu'il fut dans la nécessité de recourir pour lui-même à ses frères qu'il avait souvent tirés d'embarras. Ceux-ci l'aidèrent pendant quelque temps, puis finirent par s'en dégoûter. Quand ils eurent manifesté leur disposition, Khozaïmat se rendit auprès de sa femme, qui était à la fois sa cousine, et lui dit : « Ma cousine, j'ai vu dans mes frères une conduite toute différente de celle que j'ai

(1) Septième calife Omayyade, qui régna à Damas, de 715 à 717 de l'ère chrétienne.

(2) Abd elmélik, cinquième calife de la même dynastie, étendit ses conquêtes dans l'Inde et l'Arabie, et reprit la Mekke qui s'était déclarée indépendante. Il régna de 685 à 705.

tenue à leur égard, et j'ai pris la résolution de ne plus sortir de ma maison jusqu'à ce que la mort vienne m'enlever. » Ensuite il ferma sa porte, et continua à se nourrir de ce qui se trouvait chez lui, à tel point qu'il épuisa toutes ses ressources et ne sut plus que devenir.

La Mésopotamie avait alors pour gouverneur Ikrimat elfeyyad. Un jour que celui-ci recevait dans son divan plusieurs de ses intimes parmi les gens du pays, on vint à parler de Khozaïmat ben Bouchr, et Ikrimat leur en demanda des nouvelles. Ils lui répondirent que, réduit à la plus affreuse misère, il avait fermé sa porte et ne quittait plus sa demeure.

« Eh quoi ! reprit Ikrimat elfeyyad, Khozaïmat n'a donc trouvé personne qui pût le secourir ? »

— « Non, » lui dirent-ils.

Et Ikrimat s'abstint d'autres questions à ce sujet.

Or Ikrimat était généreux à un éminent degré, et le surnom d'*elfeyyad* (le libéral) lui avait été donné à cause de son extrême munificence et de ses grandes largesses.

Ikrimat attendit que la nuit fût venue, et,

prenant quatre mille dinars, il les mit dans une bourse; puis il se fit apprêter une monture et sortit à l'insu de ses gens, accompagné d'un seul esclave, porteur de la somme. Il avait déjà passé la moitié de la nuit, et cependant il ne s'arrêta que lorsqu'il fut arrivé à la porte de Khozaïmat. Alors il descendit à quelque distance de la maison, remit sa monture à l'esclave, et, prenant la somme, s'avança tout seul et alla frapper à la porte.

Khozaïmat sortit, et Ikrimat lui dit, en contrefaisant sa voix : « Prends ceci et rétablis tes affaires. »

Le premier, en recevant la bourse, vit qu'elle était pesante, et, la déposant aussitôt, saisit le pan de la robe d'Ikrimat, en s'écriant : « O toi qui viens me sauver, dis-moi qui tu es? »

— « Je ne suis pas venu te trouver à pareille heure, répondit Ikrimat, pour que je veuille être reconnu. »

— « Eh bien, repartit Khozaïmat, je n'accepterai point ton offrande, si tu ne me dis ton nom. »

— « Je suis, lui dit Ikrimat, le réparateur des infortunes des hommes généreux. »

— « Achève ton explication, » s'écria Khozaïmat.

— « Non, non, » répliqua l'autre, et il s'en retourna.

Khozaïmat, prenant donc la bourse, alla trouver sa femme et lui dit : « Réjouis-toi, car Dieu nous envoie du soulagement. Peut-être cette bourse ne contient-elle que des sous ; mais assurément ils sont en grand nombre. Donne-moi vite de la lumière. »

— « C'est impossible, répondit-elle, car nous n'avons pas d'huile à mettre dans la lampe. »

Alors Khozaïmat, palpant la bourse au milieu de l'obscurité, sentit, à la dureté des pièces, que c'étaient des dinars.

Ikrimat, de retour à sa demeure, apprit que sa femme, qui était jalouse, l'avait fait chercher, et qu'on lui avait annoncé qu'il était parti seul à cheval ; que, concevant des soupçons, elle avait déchiré ses vêtements, frappé son visage, et s'était livrée aux pleurs et aux sanglots.

Quand il entra chez elle et qu'il la vit en cet état, il lui dit : « Quel est donc le sujet de ton affliction ? chère cousine ! »

— « C'est ta mauvaise conduite à mon égard,

répondit-elle. Quoi ! le gouverneur de la Mésopotamie, profitant du silence de la nuit, s'en va sans esclave et à l'insu de sa famille ! Cela ne peut être que pour courir après une autre femme ou quelque jeune fille ! »

— « Dieu sait, chère cousine, dit Ikrimat, que je n'en suis allé trouver aucune, comme tu te l'imagines. »

— « Eh bien, continua-t-elle, expose-moi le motif de ton départ. »

— « Je ne suis pas sorti à pareille heure, répondit-il, à l'insu de ma famille et sans esclave, pour vouloir qu'aucun autre que Dieu en sache la raison. »

— « Il faut absolument que tu me la fasses connaître ! » reprit sa femme, au milieu des cris et des lamentations.

Voyant qu'il ne pouvait échapper à ses instances, Ikrimat lui dit : « Je consens à te confier mon secret ; mais au moins garde-le bien ! »

— « Parle, répondit-elle, et n'aie point d'inquiétude. »

Alors il lui raconta toute l'aventure en ajoutant : « Veux-tu que je t'en affirme la sincérité par un serment ? »

— « Non, lui dit sa femme, à présent je suis tranquille. »

De son côté, Khozaïmat, ayant satisfait ses créanciers et rétabli ses affaires, fit ses préparatifs pour se rendre auprès du calife Soleïman ben Abd elmélik, qui était alors en Palestine. Aussitôt arrivé dans cette contrée, il alla au palais de Soleïman, et l'huissier informa le calife de la visite de Khozaïmat ben Bouchr. Or Soleïman, qui le connaissait parfaitement, à cause de sa bienfaisance et de sa générosité, l'admit en sa présence. Lorsque Khozaïmat fut entré et qu'il eut offert ses salutations, Soleïman lui dit : « Khozaïmat, qu'est-ce donc qui t'a retenu loin de nous? »

— « Prince des croyants, répondit celui-ci, c'est ma malheureuse situation. »

— « Et qu'est-ce qui t'a empêché de venir nous trouver ? »

— « Mon infirmité et le peu de ressource que j'avais entre les mains. »

— « Et comment as-tu trouvé le moyen de venir aujourd'hui ? »

— « Prince des croyants, ajouta Khozaïmat, je ne me doutais de rien, quand une fois, à

une heure avancée de la nuit, quelqu'un vint frapper à ma porte. Je sortis et vis un personnage de telle et telle façon ; » et il raconta au calife son aventure d'un bout à l'autre.

— « As-tu reconnu ce personnage ? » demanda Soleïman.

Khozaïmat poursuivit : « Lorsque je lui ai demandé son nom, il m'a dit, pour toute réponse, qu'il était le réparateur des infortunes des hommes généreux. »

A ces mots, Soleïman s'écria en soupirant : « Si nous le connaissions, certes nous le récompenserions de sa générosité. » Puis il ajouta : « Qu'on m'apporte un calame (1) ! » et, quand on le lui eut présenté, il conféra à Khozaïmat la fonction de gouverneur de la Mésopotamie et toutes les autres attributions d'Ikrimat. Ensuite il le combla de présents, lui fit servir un repas splendide, et lui enjoignit de se rendre immédiatement à son poste.

Khozaïmat baisa la terre et partit aussitôt pour la Mésopotamie. Il était sur le point d'ar-

(1) Les Orientaux se servent habituellement, pour écrire, d'une espèce de roseau à tige ligneuse et de couleur brune, qui croît en abondance dans les marais de Hillat, entre Baghdad et Koufat.

river, quand Ikrimat, qui avait eu déjà connaissance de sa destitution, vint à sa rencontre avec les principaux habitants du pays; ils le saluèrent tous et lui firent escorte jusqu'à son entrée dans la ville. Khozaïmat descendit à l'hôtel de la préfecture et ordonna qu'on saisît Ikrimat pour lui faire rendre compte de sa gestion; ce qui fut exécuté. Il manquait à ce dernier une somme considérable, et lorsque Khozaïmat la lui eut demandée, il répondit : « Je jure qu'il ne me reste plus un seul dirhem (1), et qu'il ne se trouve chez moi aucun dinar. » Khozaïmat donna l'ordre de l'emprisonner et de faire des perquisitions à son domicile.

Alors Ikrimat lui envoya dire : « Je ne suis pas de ceux qui cachent ce qu'ils ont à leur disposition; agis donc comme tu voudras. »

Khozaïmat le fit frapper et charger de lourdes chaînes.

La femme d'Ikrimat, informée de ce fait, en ressentit un profond chagrin, et appelant une servante douée d'une grande intelligence, elle

(1) Petite pièce de monnaie d'argent qui vaut environ un franc. — *Dirhem* est une altération du mot grec δραχμή (drachme).

lui dit : « Cours vite au palais de Khozaïmat et dis à l'huissier que j'ai un avis à donner au gouverneur; s'il veut savoir ce que c'est, réponds-lui que tu ne peux le confier qu'au gouverneur lui-même; quand tu auras pénétré jusqu'à lui, demande-lui une audience secrète, et, lorsqu'il te l'aura accordée, dis-lui : « Ce n'est pas ainsi qu'il convient de récompenser le réparateur des infortunes des hommes généreux, en l'enfermant, comme vous le faites, dans une étroite prison et en l'accablant de chaînes et de coups. »

La servante exécuta l'ordre de sa maîtresse, et Khozaïmat, après l'avoir entendue, s'écria : « Oh, quelle honte! Le réparateur des infortunes des hommes généreux est donc mon créancier? »

— « Oui, » répondit-elle.

Sans plus tarder, Khozaïmat fit seller une monture et alla trouver les principaux habitants de la ville, il les réunit et se dirigea avec eux vers la porte de la prison. Dès qu'on l'eut ouverte, il entra et aperçut dans un coin Ikrimat elfeyyad pâle et amaigri par la souffrance. Celui-ci, voyant le nouveau gouverneur accom-

pagné des notables de la ville, demeura stupéfait et baissa la tête; mais Khozaïmat s'avança vers lui en s'inclinant et lui donna un baiser.

Ikrimat lui dit alors, en relevant la tête : « Qu'est-ce donc qui te fait changer de résolution? »

— « C'est, répondit-il, la générosité de ta conduite et mon ingratitude à ton égard. »

— « Que Dieu nous pardonne ainsi qu'à toi ! » dit Ikrimat.

Ensuite Khozaïmat le fit débarrasser de ses chaînes, et comme il donnait l'ordre de les mettre à ses propres pieds, l'autre s'écria : « Que veux-tu donc? »

— « Je veux subir un affront pareil à celui dont tu as été victime. »

— « Tu n'en feras rien, je te le jure, » ajouta Ikrimat.

Puis ils sortirent tous deux pour aller au palais de Khozaïmat. Quelques instants après, Ikrimat demanda la permission de se retirer; mais ne pouvant l'obtenir, il dit de nouveau à Khozaïmat : « Que veux-tu donc? »

— « Je suis confus de te voir en cet état,

repartit celui-ci, et certes la honte que je ressens à cause de ta femme est encore plus grande que celle que j'éprouve à ton sujet. »

Ensuite Khozaïmat fit évacuer la salle du bain, dans laquelle ils entrèrent tous deux; puis il se chargea de servir lui-même Ikrimat et sortit pour aller chercher une robe d'honneur dont il le revêtit. Il lui apporta de plus une grande somme d'argent et le reconduisit à sa demeure, en sollicitant la permission d'adresser des excuses à sa femme, ce qui lui fut accordé. Ayant donc demandé pardon à celle-ci de la coupable conduite qu'il avait tenue, Khozaïmat pria Ikrimat de se rendre avec lui auprès du prince des croyants Soleïman, qui était alors à Ramlat (1). Il y consentit, et tous deux allèrent trouver Soleïman ben Abd elmélik. L'huissier alla annoncer l'arrivée de Khozaïmat ben Bouchr au calife, qui en fut effrayé et dit en lui-même : « Comment! le gouverneur de la Mésopotamie se présente devant nous sans notre ordre, malgré le peu de temps écoulé

(1) Ville de Palestine, située dans la plaine la plus fertile de la Terre Sainte, et renfermant un grand nombre de ruines. Elle est à dix lieues au nord-ouest de Jérusalem.

depuis son installation! cela ne peut être que pour un cas grave. »

Lorsque Khozaïmat fut introduit, le calife Soleïman lui dit : « Que t'est-il donc arrivé? »

— « Rien que du bien, prince des croyants, » répondit-il.

— « Et pourquoi es-tu venu?

— « J'ai trouvé le réparateur des infortunes des hommes généreux, ajouta Khozaïmat, et j'ai voulu vous réjouir conformément au désir que vous m'avez manifesté de le voir. »

— « Quel est-il? » demanda le calife.

— « C'est Ikrimat elfeyyad. »

Alors Soleïman lui permit d'entrer, et, quand Ikrimat eut présenté ses salutations, le calife l'accueillit avec empressement, le fit approcher de son siége et lui dit : « Ikrimat, le bien que tu as fait à Khozaïmat s'est changé en malheur contre toi. » Puis il ajouta : « Écris sur une feuille de papier ce que tu désires, à ton choix. »

Ikrimat le fit, et la chose fut décidée à l'instant même. Le calife lui fit donner dix mille dinars, sans compter les autres cadeaux, et s'étant fait apporter un calame, il lui con-

féra le gouvernement de la Mésopotamie, de l'Arménie et de l'Adzerbaïdjan (1); ensuite il lui dit : « Le sort de Khozaïmat est entre tes mains; si tu veux, conserve-lui sa place, sinon, destitue-le. »

— « Prince des croyants, répliqua Ikrimat, je désire le rétablir avec honneur dans son emploi. »

Puis ils se retirèrent tous deux et ne cessèrent de servir Soleïman, fils d'Abd elmélik, pendant toute la durée de son règne.

(1) L'Adzerbaïdjan, qui tire son nom des temples consacrés au feu que l'on rencontrait jadis en grand nombre dans cette contrée, est borné au nord par l'Arménie, au sud par l'Irak Persique, à l'est par le Guilan, et à l'ouest par le Kourdistan. Il avait autrefois Méragha pour capitale, et son chef-lieu moderne est Tauriz ou Tebriz.

XVII

Abbas, ou les bienfaits récompensés par des bienfaits

Abbas, chambellan d'Almansour, a raconté ce qui suit. Lorsqu'Abbas essaffah (1) se rendit maître des contrées soumises aux Omayyades, et que, devenu calife, il eut fait disparaître complétement leurs traces, des conjurés s'unirent peu de temps après aux Omayyades et excitèrent une grande sédition en Syrie. Le fait eut lieu après la mort du prince des croyants Abbas essaffah et l'élévation de son frère Abou Djafar almansour à la dignité de calife.

Quand la révolte éclata en Syrie où je me trouvais alors, les Omayyades, soulevés contre les Abbassides, massacrèrent tous ceux qui leur tombèrent entre les mains, et je fus informé de cette nouvelle sur la grande route où

(1) Ce calife fut surnommé *essaffah* (le sanguinaire) à cause de sa cruauté. Arrière-petit-fils d'Abbas, oncle de Mahomet, il régna quatre ans et fonda la dynastie des Abbassides, qui remplaça celle des Omayyades et dura depuis l'an 750 jusqu'en 1258 de l'ère chrétienne.

je fuyais en tâchant de gagner quelque retraite. On courut à ma recherche; mais je me sauvai, et déjà l'on était près de m'atteindre, quand j'entrai dans une maison dont je vis la porte ouverte. J'y rencontrai un vénérable vieillard assis dans la cour.

« Que veut cet homme? » s'écria-t-il.

— « C'est un homme qui craint pour sa vie, répondis-je; on le suit à la piste. »

— « Sois le bienvenu, n'aie point peur, et entre dans ce cabinet, » me dit-il, en m'indiquant une porte. J'entrai donc, et le vieillard, fermant aussitôt la porte sur moi, alla dans son harem (1) chercher des vêtements de femme qu'il m'apporta, en disant : « Déshabille-toi vite et revêts ce costume, car je viens d'apercevoir des gens qui te cherchent activement. »

Je m'affublai d'un vêtement de femme et fus introduit dans une chambre située au milieu du harem. A peine y avais-je passé quelques instants, que l'on vint frapper à la porte de la maison; des hommes se présentèrent en

(1) Le mot *harem*, qui signifie proprement *défendu*, *inviolable* ou *sacré*, désigne l'appartement réservé aux femmes et dans lequel aucun étranger ne doit pénétrer.

me demandant; mais le vieillard vint me trouver et me dit : « Ne crains rien, et demeure tranquille en ce lieu. » Descendant aussitôt, il ouvrit la porte à des gens qui le questionnèrent sur mon compte; et comme il leur répondait qu'il ne me connaissait point et qu'il ne m'avait pas vu, ceux-ci lui dirent alors : « Nous allons faire perquisition chez vous. »

« Comme il vous plaira, » repartit le vieillard.

Ils entrèrent donc et visitèrent toute la maison, à l'exception de la partie réservée au harem. Ne trouvant aucune personne, ils se retirèrent.

L'homme referma la porte de sa maison et revint à moi en s'écriant : « Louange à Dieu de ce qu'il t'a sauvé! » Pendant trois jours entiers il ne cessa de me traiter avec la plus généreuse hospitalité.

« Maître, lui dis-je enfin, j'ai fait chez vous un long séjour, et je désire rejoindre mon bienfaiteur. »

« Quand tu voudras, me répondit-il, et bonne chance! » Puis il me fit préparer d'a-

bondantes provisions, des montures, et me donna une bourse contenant cinq cents dinars. « Tout ce qui est nécessaire à ton voyage est prêt, me dit-il; mais je crains pour toi que, quittant la ville pendant le jour, tu ne viennes à être reconnu; patiente donc jusqu'au coucher du soleil, avant la fermeture des portes; tu partiras alors et je t'accompagnerai. »

— « Mon avis est conforme au vôtre, » lui dis-je, et nous attendîmes patiemment que nous eussions fait la prière du soir; puis nous nous levâmes tous deux, et, me faisant franchir une porte de Damas, il marcha longtemps avec moi jusqu'à ce qu'enfin je le conjurai de ne pas aller plus loin. Alors il me dit adieu et s'en retourna. Pour moi, plein de reconnaissance pour cet homme et tout émerveillé de l'abondance de ses bienfaits, je continuai ma route jusqu'à ce que j'eusse atteint Baghdad.

Je rejoignis Abou Djafar almansour et passai plusieurs années auprès de lui. Un jour, m'étant levé, selon ma coutume, dès la pointe de l'aurore, je fis ma prière et sortis de chez moi pour me rendre au palais du prince des croyants Almansour. Sur mon chemin, je rencontrai un

messager qui venait me chercher de sa part. Je me hâtai donc de partir, et, en entrant chez le calife, je le trouvai faisant la prière de l'aurore devant un flambeau. J'attendis qu'il eût achevé son oraison; puis Almansour, portant vers moi ses regards, s'écria : « Abbas! »

— « A vos ordres, prince des croyants, » répondis-je.

— « Empare-toi de cet homme, ajouta-t-il, et surveille-le de près. Demain tu me l'amèneras; prends bien garde à lui, car, s'il t'échappe, tu m'en répondras sur ta tête. »

— « Vous serez ponctuellement obéi, prince des croyants, » lui dis-je. J'aperçus aussitôt devant Almansour, dans un coin de la salle, un vieillard portant des chaînes au cou, aux mains et aux pieds; je saisis cet homme et sortis avec lui, puis, le faisant monter à cheval, je l'emmenai chez moi. Comme je devais, d'après l'ordre d'Almansour, exercer une extrême vigilance à son égard, j'appelai mes serviteurs et leur commandai de nous préparer un cabinet; ensuite je fis asseoir l'homme et me plaçai à côté de lui, en passant autour de mes pieds une partie de ses liens que je serrai

fortement, le tout par crainte qu'il ne s'échappât et que je ne perdisse la vie.

Vers la chute du jour, je fis apporter par mes serviteurs une table chargée de mets et de breuvages, et, m'asseyant avec l'homme, nous mangeâmes; puis, après avoir fait nos ablutions et notre prière, je m'assis de nouveau, ennuyé de garder le silence; car cet homme, plongé dans une affliction profonde, réfléchissait sur son sort, et moi je brûlais du désir de lui adresser la parole. Enfin, je lui demandai de quel endroit il était.

« De Syrie, » me répondit-il.

— « Connaissez-vous un tel en Syrie? » ajoutai-je.

— « Personne ne le connaît mieux que moi; mais pourquoi m'interrogez-vous à son sujet? »

— « Parce qu'il m'a captivé par sa générosité, et que je suis son dévoué serviteur, » répondis-je; et je lui racontai ce qu'il avait fait pour moi pendant la révolte de Syrie.

L'homme se mit alors à sourire, et, en le regardant avec attention, je le reconnus. Mon esprit fut tout à coup ravi de joie; mais, reve-

nant un peu de mon enthousiasme, je me mis à lui adresser diverses questions jusqu'à ce que je fusse bien certain de son identité. Alors je me levai et brisai ses chaînes malgré son opposition, puis je lui fis apporter des vêtements par mes serviteurs : il les refusa d'abord; mais, sur mes instances, il s'en couvrit, en disant : « Que veux-tu donc faire pour moi? »

— « Je vous ferai conduire à une distance éloignée de Baghdad, et de là vous irez où il vous plaira. »

— « Écoute, reprit-il, cette idée n'est pas raisonnable; car, demain, quand tu iras sans moi trouver le prince des croyants, tu l'entendras demander ta tête; et, quant à moi, Dieu me préserve d'acheter mon salut au prix de ta mort! c'est impossible. »

— « De quel crime êtes-vous donc coupable envers le prince des croyants? » lui demandai-je.

— « On m'a soupçonné injustement d'être l'instigateur de la révolte en Syrie, et d'avoir en ma possession des dépôts confiés par les Omayyades. »

— « Si c'est là tout votre crime, ajoutai-je, certes je vous procurerai le moyen de fuir, et je m'inquiète peu du prince des croyants, qu'il me mette à mort ou qu'il me pardonne ; car j'ai reçu de vous un très-grand bienfait. »

— « Il est impossible, reprit-il, que tu comptes sur mon assentiment ; mais voici un autre avis : fais-moi garder en quelque endroit, et va dire au prince des croyants ce que tu voudras au sujet de ma disparition. S'il arrive que le prince des croyants te pardonne par générosité, reviens alors vers moi, donne-moi la liberté, et je m'enfuirai ; mais, s'il refuse de te pardonner et qu'il veuille te faire périr, je serai alors à tes ordres, tu m'amèneras devant lui et tu rachèteras ainsi ta vie ; autrement, je ne consens à rien. »

Quand je vis, dit Abbas, la résolution bien arrêtée de cet homme, je le plaçai dans une chambre secrète de ma maison. Le lendemain matin, je fis ma prière et me rendis de bonne heure au palais du calife ; j'entrai et trouvai Almansour qui s'était assis en m'attendant, après avoir prié. Lorsqu'il me vit paraître tout seul, la sueur de la colère couvrit son front

et ses yeux s'enflammèrent de courroux contre moi. « Eh bien, Abbas, s'écria-t-il, où est donc l'homme? »

— « Modérez-vous, prince des croyants, lui dis-je, car l'indulgence est la compagne de la crainte de Dieu. Il s'est passé entre cet homme et moi telle et telle chose, et je lui suis redevable d'un grand bienfait. Par reconnaissance pour sa bonne action, je me suis permis de le mettre en liberté, plein d'espoir en votre douceur et de confiance en votre générosité. »

A ces mots, le visage d'Almansour devint plus calme, et le calife me dit : « Dieu te maudisse, Abbas! Quoi! cet homme te rend un immense service en temps de révolte, et tu le relâches sans nous l'amener et nous informer de sa belle conduite, pour que, renseigné sur sa générosité, nous le récompensions du bien qu'il t'a fait? » Et Almansour se mit à soupirer et à se frotter les mains avec tristesse, puis il ajouta : « Est-ce qu'un homme bienfaisant à notre égard fuira loin de nous, sans que nous lui accordions quelque rétribution convenable et en rapport avec la grandeur de son action? Certes ce serait une faute énorme. »

— « Prince des croyants, répliquai-je, je vous jure, par mon père et ma mère, que cet homme se trouve chez moi et qu'il a refusé de prendre la fuite dans la crainte que vous ne me fissiez périr ; il m'a dit de le faire garder à vue en quelque endroit, d'aller vous dire qu'il s'était sauvé ; que, dans le cas où vous me pardonneriez, tout irait bien ; sinon, de venir le prendre et de l'amener devant vous. »

Aussitôt le visage d'Almansour se rasséréna, et le calife, frappant du pied la terre, s'écria : « Assurément, le dernier bienfait de cet homme envers toi vaut autant que le premier ; amène-le-moi vite avec honneur et respect. »

De retour chez moi, je me rendis auprès du vieillard, qui baisa la terre en rendant grâces au Dieu très-haut. Ensuite il se leva et vint avec moi chez le prince des croyants. Dès qu'Almansour le vit, il le reçut avec bonté, le fit asseoir auprès de sa personne et le traita généreusement ; puis il le revêtit d'une robe magnifique et le combla de dons précieux, en lui disant : « Voici la récompense de tes bienfaits. » Il lui demanda s'il désirait être nommé gouverneur de la Syrie ; mais le vieillard n'accepta

point son offre et le remercia. Alors Almansour le renvoya comblé d'honneurs dans sa famille; il expédia en même temps des lettres aux intendants de la Syrie, pour leur recommander de le traiter avec respect et de pourvoir à ses besoins.

XVIII

Aventures d'un négociant de Baghdad

Je me rendais avec ma famille en Syrie, dit l'auteur de cette histoire, et j'étais encore tout petit; j'avais environ une dizaine d'années (1). Un jour que je jouais avec d'autres enfants devant la porte de notre maison, voilà qu'un marchand, la tête chargée d'un panier, vint à passer en s'écriant : « Oh! combien le maître en a planté! oh, qu'elles sont jolies! »

Ces paroles se gravèrent dans mon esprit, et la curiosité me poussa à questionner le marchand sur la cause de son exclamation. J'allai trouver ma mère et lui demandai deux dirhems.

(1) L'auteur dont il est fait ici mention se nommait Michel Sabbagh; il naquit à Saint-Jean d'Acre et mourut à Paris en 1816, à l'âge d'environ quarante-quatre ans. Ce savant, qui avait une connaissance profonde de la langue arabe, a composé plusieurs charmantes poésies et divers ouvrages en prose, dont l'un, intitulé *la Colombe messagère*, contient de curieux détails sur la manière de dresser les pigeons au transport des dépêches en Orient; il a été publié en arabe avec une traduction française et des notes par feu le baron Silvestre de Sacy.

Dès qu'elle me les eut donnés, je courus bien vite vers l'homme et l'appelai. Il vint à moi, et je lui dis : « Hé! l'ami ! je veux acheter de tes fruits; mais auparavant je désire que tu m'expliques pourquoi tu cries : « Oh ! combien le maître en a planté ! oh, qu'elles sont jolies ! » Quel est donc ce maître, et qu'a-t-il planté? »

— « Mon enfant, répondit-il, ce serait une longue histoire; mais, si tu veux que je te la raconte, permets-moi d'entrer avec vous dans le vestibule de cette maison, pour que je puisse m'asseoir; je t'en ferai le récit, à condition, toutefois, que tu me dédommageras de la perte de mon temps. »

— « Très-volontiers, » lui dis-je.

Puis nous entrâmes tous dans notre vestibule et nous nous assîmes avec lui.

L'homme, déposant à terre son panier, me dit alors : « Écoute bien, mon enfant. Ces pêches que tu vois se nomment chez nous *zahri (jolies* ou *fleuries),* à cause de leur couleur rouge et pour les distinguer de celles qu'on appelle *dourrâkin* (1). Jadis on n'en trouvait

(1) Sorte de pêches blanches, très-communes en Syrie.

point de semblables dans ce pays, et je vais te raconter comment il se fait qu'il en existe aujourd'hui.

« Il y avait chez nous, en Syrie, un négociant très-riche et jouissant d'une fortune à laquelle aucun des autres négociants, ses confrères, n'avait jamais pu parvenir. Ses biens meubles et immeubles, ses terres, ses maisons étaient innombrables. Il était syndic des négociants de la ville; tous avaient recours à lui pour leurs affaires, et personne d'entre eux ne lui refusait l'obéissance. A l'époque de la fête du sacrifice (1) et de celle qui termine le ramadan (2), il donnait habituellement un grand repas à tous les négociants de la ville; ceux-ci se rendaient chez lui dès le matin pour y passer le jour à manger, boire et se divertir; puis, le soir, ils retournaient à leurs demeures. Cet homme, honnête, généreux, sincère et ami du

(1) Fête qui se célèbre annuellement le dixième jour du dernier mois, appelé *dzou'lhidjdjat*, ou mois du pèlerinage. Elle dure quatre jours, pendant lesquels on immole à Dieu un grand nombre de brebis. Cette fête s'appelle *grand beïram* chez les Turcs.

(2) Nom du grand jeûne musulman; ce jeûne a lieu le neuvième mois de l'année, et la fête qui le suit se continue pendant trois jours : c'est ce qu'on nomme le *petit beïram*.

bien, habitait un grand hôtel et s'était acquis l'affection générale ; son fils unique, appelé *Haçan* (1), devait ce nom à la grâce de sa figure et à sa supériorité sur les autres enfants de son âge par sa beauté, son intelligence et sa politesse.

La fête du sacrifice était sur le point d'arriver, et le syndic, désirant donner un repas aux négociants, prescrivit à ses serviteurs de faire tous les préparatifs nécessaires ; il envoya des invitations aux négociants avec prière d'amener aussi leurs enfants, à cause de son fils ; car le maître avait voulu que l'on dressât pour le dîner deux tables : l'une destinée aux négociants avec lesquels il devait prendre place, et l'autre à leurs enfants et à son fils. Les serviteurs commencèrent au plus tôt à préparer les mets, les boissons et autres accessoires.

Au jour de la fête, tous les négociants se réunirent avec leurs enfants pour aller chez le syndic, qui vint à leur rencontre avec son fils Haçan, les accueillit avec empressement et bienveillance, et les introduisit dans sa maison.

(1) *Haçan* veut dire *beau*, soit au physique, soit au moral.

Deux salons contigus avaient été disposés tout exprès par les serviteurs. Le syndic entra dans le premier avec les négociants, s'assit et les fit asseoir chacun selon son rang; puis Haçan se rendit avec leurs enfants dans le deuxième salon, où chacun se rangea dans un ordre convenable.

Bientôt la conversation s'engagea sur les nouvelles et les affaires, suivant la coutume des commerçants; les boissons furent portées à la ronde, et, peu de temps après, les tables furent dressées; on étendit les nappes et l'on servit toute sorte de mets capables de réjouir le cœur et de satisfaire les yeux. On ne cessa de manger, de boire et de se divertir, qu'après que chacun eut pris suffisamment de nourriture. Ensuite on apporta le dessert, les fruits, les confitures, les sucreries; et les coupes, remplies de vin, circulèrent sans interruption jusqu'à l'approche du coucher du soleil.

Pendant ce temps, les fils des négociants se racontaient entre eux des histoires et des voyages; chacun disait : « Moi, je suis allé dans tel pays, on y fait un grand commerce et l'on y goûte beaucoup d'agréments. Il ren-

ferme tel lieu, telle habitation, qui n'ont point leurs pareils dans le monde. » Enfin, aucun enfant ne manqua de faire le récit de ses voyages et de vanter les plaisirs, le commerce et toutes les merveilles des contrées qu'il avait parcourues. Quant à Haçan, le fils du maître, il écoutait sans pouvoir rien raconter, n'ayant jamais voyagé ni quitté la Syrie. Les fils des négociants se tournèrent alors vers lui et lui dirent : « Et toi, frère Haçan, n'as-tu pas aussi visité quelque pays? »

— « Non, » leur répondit-il.

Déjà honteux intérieurement, il conçut un vif chagrin de n'avoir point fait de voyage dont il pût les entretenir, et la jalousie s'empara de lui; mais il garda le silence et cacha le mal qu'il ressentait jusqu'à la fin de la séance.

Les négociants, s'étant levés, présentèrent leurs remercîments et leurs vœux au syndic et à son fils, puis ils prirent congé d'eux et regagnèrent leurs domiciles pour y passer la nuit.

Haçan se retira dans sa chambre afin de dormir; mais il ne put goûter le sommeil et se mit à réfléchir sur les moyens qu'avait em-

ployés chacun des fils des négociants pour voyager avec des marchandises dans certaines contrées, sur les plaisirs dont ils avaient joui dans le monde, sur leurs ventes et leurs achats, tandis que lui n'était jamais de sa vie sorti de la Syrie, son pays natal. Puis il prit la résolution d'aller, dès le matin, demander à son père de lui préparer une balle de marchandises, afin d'aller la vendre dans quelque pays. Préoccupé de cette pensée durant toute la nuit, il ne ferma point l'œil, ne prit aucun repos, et, sans attendre qu'il fît jour, sortit du lit, se lava le visage, revêtit ses habits et s'en alla frapper à la porte de son père. Ayant reçu la permission d'entrer, il lui baisa la main; et le syndic dit à son fils : « Sois le bienvenu, Haçan; mais qu'est-ce donc qui t'a réveillé de si bonne heure? »

— « Mon père, répondit-il, je désire que tu veuilles bien me confier une balle de marchandises pour que j'aille la placer en pays étranger; car, hier au soir, en entendant les divers récits des fils des négociants, et n'ayant rien à leur raconter, j'ai ressenti de la jalousie et je me suis dit en moi-même : « Certes, mon père est

plus riche qu'eux tous; est-ce qu'il ne pourrait pas me faire préparer des marchandises et me permettre de les emporter en voyage, afin que j'aie le plaisir de voir le monde, d'étudier le commerce et de fréquenter la société? » Ce motif m'ayant empêché de dormir, je suis venu, de grand matin, te prier d'accueillir favorablement ma demande. »

A ces mots, le père devint triste et lui dit : « O mon fils, tu es mon unique enfant, et si tu t'éloignes de moi, je n'en ai point d'autre qui puisse me dédommager; ta mère, qui te porte encore plus d'attachement que moi, ne pourra supporter un seul instant ton absence; bien plus, te sachant parti pour un pays lointain et inconnu, elle perdra la raison à force d'inquiétudes; une telle séparation la fera mourir mille fois de douleur. En second lieu, mon cher enfant, les négociants qui font voyager leurs fils en vue de commerce sont des gens nécessiteux; ils n'ont point de richesse comparable à la nôtre, et moi, grâce à Dieu, je jouis de biens innombrables et d'une fortune qui va toujours croissant. Je n'ai pas besoin que tu voyages dans l'espoir de nouveaux profits; pour ta

mère et pour moi, chaque moment où nous te voyons devant nous vaut mieux que toute espèce de richesse ; bannis donc cette pensée de ton esprit. »

Haçan se mit à pleurer et lui dit : « Mon père, si tu m'empêches de voyager, je me tuerai, ou sinon je mourrai de peine et de tristesse ; il faut absolument que tu m'accordes la permission de partir. »

— « O mon enfant, reprit le père, renonce à ce dessein ; tu ne sais pas tout ce que les voyages renferment de périls, et nous, nous n'avons pas d'autre fils que toi ; si tu t'éloignes et qu'il t'arrive quelque accident (ce qu'à Dieu ne plaise !), notre famille sera détruite. »

Le jeune homme redoubla ses pleurs et s'écria : « Que peut-il m'arriver ? Je veux absolument voyager. »

Le père, voyant qu'il persistait dans son dessein, alla trouver sa mère pour lui en faire part. Saisie d'un profond chagrin, la mère fit appeler Haçan et chercha, par ses remontrances, à le dissuader de partir ; mais, toujours ferme dans sa résolution, il ne cessait de pleurer, en disant : « Si vous ne me permettez pas de voya-

ger, je me tuerai, ou sinon je mourrai de chagrin. »

Les parents, le voyant bien décidé, craignirent de le perdre ; et le père, cédant enfin, appela son fils et lui dit : « Je te permets de voyager ; mais à condition que tu iras à Baghdad où j'ai des associés, des connaissances et beaucoup d'amis, et qu'en second lieu ton absence ne sera que de deux mois seulement ou de trois au plus. »

— « Je te le promets, » répondit Haçan.

Le père fit alors emballer beaucoup de marchandises d'un poids léger et d'un grand prix ; il équipa une caravane de quarante mules accompagnées de leurs conducteurs dont il était aussi propriétaire, et fit préparer pour son fils des provisions de toute espèce. La mère, de son côté, versait d'abondantes larmes, en pensant à cette cruelle séparation. Lorsque toutes choses furent en état et que l'on eut chargé les mules, Haçan alla saluer sa mère et lui demander sa bénédiction et ses prières, en lui baisant la main ; puis, tout joyeux de son départ, il fit également ses adieux à son père, qui le serra dans ses bras, lui donna toutes les ins-

tructions relatives à son voyage, et lui remit des lettres de recommandation pour ses amis, négociants à Baghdad.

Haçan prit les lettres et se mit en route; mais il ne fut pleinement heureux que lorsqu'il put arriver à Baghdad, la ville du salut. Le chef de la caravane, qui connaissait bien Baghdad, conduisit Haçan à l'hôtellerie d'Abou Djafar, rendez-vous des principaux négociants étrangers. A son entrée, l'intendant de l'hôtel lui présenta les clefs des magasins et des appartements. Haçan choisit ce qui lui convenait, et donna l'ordre aux conducteurs de décharger les mules, d'emmagasiner les marchandises et d'envoyer les animaux à l'écurie. Les serviteurs montèrent pour balayer et préparer l'appartement de Haçan, et celui-ci vint s'y asseoir pour se reposer des fatigues du voyage.

La nouvelle de son arrivée s'étant répandue parmi les négociants, les notables et les grands de Baghdad, ils vinrent en foule lui offrir leurs hommages et leurs félicitations. « Ta présence, lui dirent-ils, honore notre pays et nous comble de joie. » Pendant trois jours, les visites se

succédèrent sans interruption, en sorte qu'il n'y eut aucun des notables, des seigneurs et des grands de Baghdad, qui ne vînt le saluer et lui témoigner toute sorte d'égards. Haçan, qui n'était pas à court de savoir, d'intelligence et de facilité d'élocution, recevait chacun d'eux avec aisance, avec noblesse et d'excellentes reparties. Les habitants de Baghdad, émerveillés de sa grâce, de son éloquence et de ses manières distinguées, unies à sa beauté, sa perfection, son esprit et sa modestie, en firent pendant trois jours le sujet de leur conversation, et personne ne manqua de se rendre auprès de lui.

Pendant qu'il était assis dans son appartement, son esclave vint lui dire qu'un vieux négociant désirait le saluer. Haçan consentit à le recevoir. Cet homme, couvert d'un vêtement magnifique, portait une longue barbe blanche; son visage était vénérable et grave. Haçan, le voyant entrer, se leva par respect et vint au-devant de lui jusqu'à la porte de l'appartement, puis, le prenant par la main, l'introduisit dans le divan, le fit asseoir au fond et lui témoigna un gracieux accueil.

« Mon enfant, lui dit le négociant, j'aurais

dû venir avant tout autre te présenter mes salutations; mais, sachant que tu avais besoin de repos par suite des fatigues d'un long voyage, j'ai patienté jusqu'au troisième jour. Ayant appris que tu étais bien remis, que les notables de Baghdad et les négociants, nos confrères, s'étaient empressés de t'offrir de justes hommages, et qu'aucun d'eux n'avait fait défaut, je suis enfin venu tout seul, et je rends grâces à Dieu de ce que tu es arrivé ici en bonne santé; par ta présence bénie, notre ville brille d'un éclat qui rejaillit sur nous-mêmes. Mon enfant, ajouta-t-il, je désire que tu me fasses l'honneur de dîner aujourd'hui chez moi. »

A cette invitation, Haçan, qui avait déjà bien envisagé le visiteur et remarqué son extérieur noble et vénérable, fut saisi de respect et ne put lui refuser sa demande. Il accepta donc, et tous deux prirent alors des montures pour se rendre à la demeure du négociant. Dès qu'ils furent arrivés, celui-ci appela tous ses serviteurs; et quand Haçan eut mit pied à terre, le négociant le prit par la main et l'introduisit dans une habitation semblable à un

paradis de délices. Elle renfermait une vaste cour, pavée de marbre en grande partie, et deux réservoirs vis-à-vis l'un de l'autre; le premier était environné d'une quantité prodigieuse de fleurs odorantes, et le second d'arbres chargés de toute espèce de fruits. L'eau coulait de ces deux réservoirs, et les oiseaux perchés sur les arbres faisaient entendre des accents variés. La vue de ce séjour de félicité produisit sur l'esprit de Haçan une vive impression. Ensuite le négociant donna l'ordre à ses serviteurs d'ouvrir le divan et y entra avec Haçan, qu'il fit asseoir à côté de lui. Celui-ci contempla les tapis et les rideaux du divan et remarqua qu'ils étaient tous, sans exception, tissus d'or, et parsemés de perles, d'émeraudes et de rubis, au point de ravir l'imagination et d'éblouir les yeux. Émerveillé de tant d'opulence, il dit en lui-même : « Loué soit le suprême donateur! mais comment donc ce négociant a-t-il rassemblé une richesse telle que le calame ne saurait la décrire et que son appréciation serait impossible? »

Le négociant ayant fait chauffer la salle de bain pour Haçan et pour lui, ils y entrèrent,

7.

et, après s'être lavés, allèrent s'asseoir sur les degrés. Des esclaves vinrent alors au-devant d'eux avec des serviettes chaudes et parfumées, puis ils leur donnèrent à boire des verres d'eau de rose bien sucrés, et peu à peu leur offrirent d'autres serviettes dont ils changèrent jusqu'à trois fois. Ensuite ils apportèrent à tous deux des vêtements dignes d'un souverain, et les aspergèrent d'eau de rose musquée et de parfums de rose, de jasmin et de violette. La table fut dressée et garnie de toute espèce de mets d'une couleur et d'une odeur exquise, tels que rôti, friture, ragoûts de volailles et de viandes, sucreries, en un mot, de tout ce que l'on peut désirer dans le monde. S'étant assis, ils mangèrent et burent leur suffisance; puis, les serviteurs leur ayant apporté un bassin et une aiguière, ils se lavèrent les mains et se rendirent à la salle de jeu, pour se livrer à la conversation.

Le négociant se tourna vers Haçan et lui dit : « Comment trouves-tu ma propriété ? »

— « Maître, répondit Haçan, que Dieu vous continue ses faveurs! Vous jouissez d'une admirable félicité. »

— « Tu n'as pas encore vu grand'chose, reprit le négociant; viens avec moi, que je te montre toute ma maison et la richesse que j'ai amassée; puis je te raconterai comment je me la suis procurée. » Prenant alors Haçan par la main, il le conduisit aux appartements, qu'il ouvrit l'un après l'autre, et lui fit voir dans chacun d'eux des tapis et de précieuses fourrures de zibeline qui valaient des trésors. Haçan était tout étonné de l'immense richesse de ce négociant. Ils ne quittaient une chambre que pour entrer dans une autre, et n'étaient pas encore arrivés à la dernière qu'il faisait déjà nuit. Une foule de serviteurs apportèrent des chandeliers d'or garnis de bougies parfumées, et le négociant revint s'asseoir avec Haçan dans le divan, où l'on plaça devant eux un flambeau d'ambre pur. Là se trouvaient aussi des aromates parmi lesquels se distinguait l'aloès de Sanf et de Komar (1).

Après s'être assis tous deux et avoir pris un rafraîchissement, le négociant se tourna vers

(1) Pays renommés pour ce genre de parfum. — Komar est une contrée montagneuse dont le nom présente une grande analogie avec celu du cap Comorin, qui forme la pointe méridionale de l'Inde.

Haçan et lui dit : « Je veux te faire voir un endroit bien différent de ceux que tu as visités et mille fois plus considérable. » Se levant aussitôt, il défendit expressément à ses serviteurs de venir sans en avoir reçu l'ordre, et ferma la porte du divan dont il garda les clefs sur lui ; puis, s'approchant d'un tapis étendu au milieu de ce divan, il le souleva et mit à découvert une porte secrète qu'il ouvrit. Au-dessous se trouvait une échelle. Le maître prit une bougie, Haçan en fit autant, et, descendant par cette échelle, ils pénétrèrent dans un long souterrain que personne ne connaissait, à l'exception du négociant. Des deux côtés du souterrain étaient rangés des coffres de fer dont chacun avait dix coudées de longueur. Pendant une heure ils marchèrent sans pouvoir arriver au dernier. Enfin le négociant s'avança, et, ouvrant un des coffres placés à droite, en fit voir le contenu à Haçan, qui l'examina bien attentivement et reconnut que c'était de l'or brillant et pur ; de là il se porta vers la gauche, et ouvrit dans cette rangée un coffre rempli d'argent aussi blanc que le lait ; puis, revenant à l'entrée du souterrain, il tira d'une armoire une petite corbeille

qui contenait deux vases, l'un en cristal jaune et l'autre en porcelaine. « Fais attention à ces deux vases, dit le négociant, car ils renferment un secret merveilleux qui égale la richesse du monde. »

— « Quel est donc ce secret? mon cher maître! » demanda Haçan.

— « Remontons au divan, lui dit le négociant, et tu seras témoin de la secrète puissance de chacun d'eux. »

Ils remontèrent tous deux à leur place, et le négociant, fermant le souterrain, recouvrit la porte secrète avec le tapis. Quand ils furent installés dans le divan, le négociant se fit apporter de l'eau et se mit à remplir le vase de porcelaine, puis il en répandit à terre, et tout à coup elle fut changée en argent pur. « Tu vois bien, Haçan, lui dit-il, si tu puisais l'eau de toutes les mers et que tu la répandisses au moyen de ce vase, l'eau se transformerait en argent. » Prenant ensuite le vase de cristal, il fit venir du vin de dattes et le remplit ; ce qu'il en versa devint de l'or. « Tel est, dit le maître, la secrète puissance de ces deux vases ; il y a dans chacun une richesse incalculable. »

Maintenant je désire t'adresser quelques mots : « Sache, mon fils, que j'étais excessivement pauvre dans ma jeunesse, car mon père n'avait pas même de quoi se procurer sa nourriture quotidienne ; et toute cette richesse que tu as vue, c'est moi qui l'ai amassée par mon intelligence et mon travail. Personne au monde ne m'a aidé à la gagner; je dois tout à mes efforts. »

Haçan, indigné de ces paroles, se dit en lui-même : « Certes la trop grande richesse de cet homme lui a fait perdre la raison et l'a plongé dans une funeste erreur. Est-ce qu'il ne devrait pas s'écrier : « Gloire et reconnaissance à Dieu ! C'est lui qui m'a donné ces biens ! » — Je ne pense pas qu'une telle fortune demeure toujours en son pouvoir, puisqu'il n'attribue qu'à lui seul le mérite de son acquisition. »

Le négociant dit ensuite à Haçan : « Mon ami, fais bien attention à la fin de mon récit et au but que je me propose. Je possède une perle précieuse et unique ; elle est pour moi supérieure à toute la richesse et à toute la félicité dont tu as été témoin, et je te la ferai voir. Cette perle, c'est ma fille bien-aimée; je n'ai

point d'autre enfant, elle est ma seule héritière, et je désire vivement pour toi qu'après l'avoir vue, si elle te plaît et que tu la trouves jolie, tu l'épouses ce soir même ; cette union mettra le comble à ma joie. »

Haçan prêta l'oreille à ces paroles bienveillantes, et, considérant à la fois la fortune et le rang élevé du négociant, il lui répondit : « Maître, l'affection que vous me témoignez est si généreuse, que je m'empresse d'accepter votre proposition. »

Le maître fit alors appeler l'eunuque et lui dit : « Va prier ta maîtresse de venir de suite me parler. »

L'eunuque partit sur-le-champ, et bientôt apparut une jeune fille de moyenne grandeur et d'une taille déliée. Son visage était arrondi comme la lune dans son plein ; ses yeux ressemblaient à ceux d'une gazelle ; elle avait une éclatante blancheur et une extrême beauté. Dieu, en formant cette créature, l'avait parée d'une grâce parfaite. Elle entra, suivie de deux jeunes filles qui lui servaient d'escorte, et s'avança en saluant, puis elle baisa la main de son père, qui la fit asseoir près de lui. Haçan

contempla la jeune fille ; son cœur fut épris de ses charmes, et il en devint éperdument amoureux.

« Hé bien! mon fils, s'écria le négociant, comment la trouves-tu? »

— « O maître, répondit Haçan, je vous regarde comme mon père, et jamais je ne manquerai d'obéir à vos ordres. »

Le maître dit alors à un de ses serviteurs d'aller chercher un cadi qui demeurait dans le voisinage et d'amener en même temps deux de ses amis. Lorsqu'ils furent arrivés, on passa le contrat de mariage, et les témoins y apposèrent leur signature. Ensuite les tables furent dressées, et l'on se mit à manger, à boire et à se divertir. Pendant ce temps, les serviteurs préparèrent à l'intention de Haçan une chambre dans la maison et la garnirent de bougies et de divers candélabres ; ils y placèrent un magnifique lit en bois d'ébène, incrusté d'or, et recouvert d'un tapis rempli de duvet d'autruche, sur lequel Haçan et son épouse devaient reposer. Le maître et tous ceux qui se trouvaient chez lui, à l'occasion du mariage, continuèrent de manger, de boire, de jouer et de

se divertir jusqu'au dernier moment. Enfin, Haçan fut conduit en grande pompe vers son épouse et entra dans la chambre nuptiale où il demeura jusqu'au matin. A son réveil, il alla trouver son beau-père, lui baisa la main, et, le remerciant de ses bontés, lui demanda la permission de se rendre à l'hôtellerie pour ses affaires. Le négociant la lui donna.

Haçan se dirigea donc vers l'hôtellerie, et les négociants, qui avaient entendu déjà parler de son mariage, vinrent lui présenter leurs félicitations. Ensuite ils s'entretinrent avec lui de la spécialité de ses marchandises, dans le but de les acheter, et débattirent ensemble le prix jusqu'à ce qu'il consentît à les leur vendre. Ayant réalisé un profit considérable et touché le prix des marchandises vendues, Haçan ferma son magasin, prit une monture et revint à la maison de son beau-père, où il était attendu par ce dernier et par sa fille. Il entra, les salua tous deux et s'assit; les tables furent dressées et couvertes de mets et de boissons par les serviteurs. Jusqu'à l'approche de la nuit, on ne cessa de manger et de boire; puis Haçan se leva et se rendit avec sa femme dans la chambre à coucher.

Les choses durèrent en cet état deux ou trois mois jusqu'à ce qu'enfin, pendant une nuit, Haçan, qui dormait à côté de sa femme, se leva saisi d'épouvante et les yeux baignés de larmes.

« Dieu te préserve de tout malheur, mon ami! s'écria sa femme. Que t'est-il donc survenu? »

— « Mon père, répondit-il, vient de m'apparaître au milieu de mon sommeil; il m'a reproché de m'être détourné de lui et m'a dit ces paroles : « Haçan, tu m'as délaissé! Est-ce ainsi que tu tiens la promesse que tu m'as faite? Si tu n'avais abandonné et oublié que moi seul, ô mon fils! ta faute serait moins grave, et Dieu te la pardonnerait; mais cette mère désolée, l'as-tu donc aussi abandonnée, de sorte qu'il lui arrive, comme à moi-même, de mourir de chagrin à cause de toi? » — Je ne doute nullement, ma bien-aimée, de la réalité de cette apparition; je crains que mon père ne soit déjà mort dans la grâce du Dieu très-haut, et que ma mère ne verse continuellement des pleurs et sur moi et sur son époux. J'ai donc l'intention d'aller, demain matin, demander à

ton père la permission de partir en toute hâte : s'il t'accorde de venir avec moi, j'en serai charmé ; sinon, je me vois dans la nécessité de te laisser près de lui et de voyager seul ; j'irai revoir mon pays, savoir des nouvelles de mon père et de ma mère ; je leur raconterai mon mariage et reviendrai de suite vers toi. Assurément j'aimerais mieux mourir que de te quitter ainsi ; mais, si ton père ne te permet pas de m'accompagner, je ne connais aucun moyen d'obtenir son consentement. »

— « Garde le silence sur tout cela, lui dit sa femme. Pour moi, je ne veux pas me séparer de ta personne un seul instant ; demain matin, j'irai parler à mon père, et, s'il plaît à Dieu, sa réponse ne sera que favorable : n'aie point d'inquiétude. »

Elle s'empressa de le réconforter et de le tranquilliser jusqu'au matin ; puis, s'étant levée, elle s'habilla et alla trouver son père pour lui raconter la vision qu'avait eue son mari ainsi que les paroles qu'il avait entendues ; elle lui annonça qu'il était absolument décidé à partir et qu'il lui avait dit à elle-même : « Si ton père te permet de m'accompagner, j'en serai

charmé; sinon, je me vois dans la nécessité de te laisser près de lui; je partirai, j'irai voir ce qui est arrivé à mon père et à ma mère, et je reviendrai. » — « Mon père, ajouta-t-elle, comme je suis nouvellement mariée, et que je n'ai pas encore beaucoup joui de la société de mon époux, il m'est impossible de m'en séparer; j'espère donc que tu voudras bien me permettre de le suivre dans son voyage. »

Le père, après l'avoir écoutée, lui accorda sa demande et lui dit : « Ma fille, il me serait moins pénible de perdre tout ce que je possède que de vous voir tous deux vous éloigner; mais allez en paix, à condition toutefois que, toi et ton mari Haçan, vous me jurerez de ne pas vous absenter plus de deux ou trois mois. »

La jeune femme alla chercher aussitôt son mari, et, quand il fut arrivé, le père consentit à leur voyage, après avoir reçu leur serment de ne pas s'absenter plus de trois mois l'un et l'autre. Le négociant fit ensuite le partage de toute sa fortune, y compris même les deux vases, et donna la moitié de son bien à Haçan ainsi que le vase qui convertissait l'eau en argent.

Haçan se leva et se mit à faire ses bagages; ayant appelé ses muletiers, il leur ordonna de tenir prêt un palanquin pour lui et sa femme et de se charger de leurs effets. Prenant alors congé de son beau-père, il partit avec sa femme, et tous deux voyagèrent pendant quinze jours sous la protection du Dieu clément; ils ne cessèrent de monter et de descendre jusqu'à ce qu'ils eussent atteint la Syrie.

Arrivé à la maison paternelle, Haçan trouva sa mère dans le chagrin, et pleurant son mari qui était mort depuis un mois. Profondément affligé de cette perte, il se mit à verser des larmes.

Les négociants de la Syrie, ayant appris le retour de Haçan, s'empressèrent de venir pour le consoler au sujet de son père et le féliciter de son heureux voyage. « Haçan, lui dirent-ils, telle est la condition du monde, chacun de nous doit mourir; mais celui qui laisse pour successeur un fils comme toi ne meurt pas. Grâce à Dieu, tu n'es plus un petit enfant, tu es un homme, ne te laisse donc pas abattre par la tristesse; rouvre vite le magasin de ton père, et tu seras comme lui notre syndic ; nous n'en

voulons point d'autre que toi; d'ailleurs ton père, avant de mourir, nous a recommandé d'agir ainsi. » Les négociants ne cessèrent de le consoler, de l'engager à bannir sa tristesse et à rouvrir son magasin. Haçan se rendit à leurs instances, et les clients arrivèrent en foule. Il reprit avec ardeur les transactions commerciales, se vit encore plus aimé que son père et prospéra dans ses entreprises. Le bonheur et la joie qu'il partagea avec sa femme et sa mère procurèrent à celle-ci, dans la personne de son fils, un sujet de consolation.

Telle était la position de Haçan et de sa femme. Quant au beau-père, il plut au Dieu très-haut (dont le nom soit glorifié !) d'exercer contre lui sa justice, et de lui faire connaître qu'il n'aimait point l'orgueilleux qui s'était vanté auprès de Haçan d'avoir gagné toute sa richesse par son propre mérite, au lieu de l'attribuer à la générosité du Tout-Puissant.

Une semaine s'était à peine écoulée depuis le départ de Haçan et de sa femme, et le beau-père était assis tranquillement dans sa maison, lorsqu'un esclave vint lui annoncer que son magasin s'était écroulé. Se levant aussitôt, il

alla lui-même s'assurer du fait, qui n'était, hélas! que trop réel. Tandis qu'il regardait avec chagrin son magasin bouleversé et n'offrant plus qu'un monceau de ruines, sous lesquelles étaient anéanties toutes les richesses qu'il renfermait, un autre serviteur vint lui dire que sa maison s'était affaissée sur elle-même et qu'il n'en restait plus un seul mur debout. Saisi de trouble et d'épouvante, il laissa le magasin pour aller voir sa maison qu'il trouva dans l'état que son serviteur lui avait dépeint. Alors il se frappa le visage et se mit à pleurer, puis il fit venir des ouvriers et des maçons pour remuer les débris de la maison et du magasin, afin d'en extraire les richesses enfouies; mais, toutes les fois que les ouvriers donnaient un coup de pioche dans les décombres pour les fouiller, il s'en élevait du feu qui leur brûlait le visage. Désespérant du succès, ils abandonnèrent l'entreprise et avertirent le négociant. « Maître, lui dirent-ils, nous ne pouvons rien retirer ni du magasin, ni de la maison; car, chaque fois qu'un d'entre nous donne un coup de pioche dans les décombres, il en sort un feu qui lui brûle la figure. Il y a

sûrement là-dessous quelque mystère divin. »

Le négociant, dont le chagrin devenait plus vif, hésitait, dans son malheur, sur le parti qu'il devait prendre. Enfin il envoya chercher au loin d'autres ouvriers qu'il arrêta moyennant un honnête salaire. Ceux-ci se mirent donc en devoir de fouiller les décombres; mais il leur arriva la même chose qu'aux premiers; ils perdirent courage et vinrent avertir le négociant, qui désespéra de toutes les richesses entassées dans son magasin et dans sa maison. Ces richesses étaient en si grand nombre que personne n'en saurait donner une exacte évaluation.

Complétement dépouillé, le beau-père se rendit dans une hôtellerie et y loua un endroit pour coucher, puis il se mit à écrire à ses correspondants de divers pays, pour qu'ils lui fissent restitution des marchandises qu'il leur avait confiées; mais, avant qu'il n'eût expédié ses lettres, il en reçut d'autres de plusieurs contrées. Elles lui annonçaient qu'un tel avait fait banqueroute et s'était enfui; que tel autre était mort ruiné selon toute apparence et n'avait rien laissé; qu'un autre, dont la maison avait été

incendiée, était parti sans ressources avec sa famille. Enfin le décret de Dieu s'était fait sentir à tous ses correspondants, de quelque pays qu'ils fussent : aux uns par l'incendie, aux autres par la banqueroute, et à d'autres par une émigration lointaine.

Le chagrin et la peine excitèrent le délire dans l'esprit du négociant, à tel point qu'il devint presque fou par suite du malheur dont il avait été si subitement atteint. Il sortit, n'ayant pour tout vêtement que celui dont il était couvert; sa détresse devint plus affreuse et ses chagrins se multiplièrent; il fut même tenté de se donner la mort, surtout lorsqu'il s'aperçut que les hommes le méprisaient après ce qui lui était arrivé, qu'ils tiraient des conjectures de sa situation, et qu'ils évitaient son approche.

Quand il se vit ainsi méprisé, avili, réduit à la misère et couvert d'opprobre au sein de Baghdad, sa ville natale, peu s'en fallut qu'il n'exhalât toute sa colère. Il songea dès lors à se réfugier en Syrie auprès de son gendre; mais, comme il n'avait pas de quoi faire le voyage, il alla trouver le chef de la caravane, avec lequel il était lié, et lui raconta tous ses malheurs,

dans l'espérance que celui-ci consentirait à l'emmener. Touché de compassion, le chef de la caravane le prit avec lui et recommanda à ses gens de lui donner en route ce dont il aurait besoin en fait de nourriture, de boisson et d'autres choses; ce qui fut exécuté.

Il partit donc avec eux et parvint, après quinze jours de marche, à la ville de Damas. Ayant fait appeler le chef de la caravane, il le remercia de ses bontés et lui dit adieu; puis il s'en alla tout honteux en lui-même, ne sachant comment se présenter en cet état devant son gendre Haçan, après que ce dernier l'avait connu si riche et si heureux. Dans son embarras extrême, il se mit à pleurer et marcha jusqu'à ce qu'il fût arrivé au centre de la ville, parmi les hôtelleries des négociants. Alors il s'approcha d'un homme qui se trouvait sur son passage, et lui demanda s'il connaissait Haçan, fils du syndic des négociants de Syrie.

Cet homme lui répondit : « Qu'y a-t-il de commun entre un pauvre comme toi et le seigneur Haçan, et de quel droit m'interroges-tu à son égard? Ce seigneur Haçan a perdu son père et lui a succédé dans son commerce qu'il

a rendu bien plus florissant au moyen des richesses considérables qu'il a rapportées de Baghdad ; maintenant il jouit d'un bonheur égal à celui d'un roi, au milieu de serviteurs, d'esclaves, de commis et de valets. Comment donc un malheureux tel que toi et moi aurait-il assez d'influence pour l'approcher, lui qui ne reçoit que les notables, les chefs et les grands ? »

— « Monsieur, répondit le négociant infortuné, ce n'est pas précisément à son sujet que je vous ai questionné ; mais, comme je connais un de ses serviteurs, je désirerais savoir où il demeure, afin de lui parler et de remettre entre ses mains une lettre de sa famille. »

— « Vois-tu cet édifice entièrement neuf ? » lui dit cet homme, en lui indiquant un grand hôtel, construit en marbre de toute espèce. Le négociant fixa ses regards de ce côté et aperçut une très-grande porte à deux battants. « Cet hôtel, ajouta l'homme, est celui de Haçan le syndic. »

Le négociant s'y rendit aussitôt. Lorsqu'il fut arrivé, il vit des commis, des valets, des esclaves, des serviteurs, des notables et des grands qui sortaient et entraient, ainsi que

des montures attachées près de la porte, et des huissiers qui se tenaient à l'entrée de l'hôtel. Personne ne pouvait y mettre le pied sans permission. Étonné de tout cela, le négociant parvint, en s'approchant, à se glisser peu à peu dans la foule jusqu'à ce qu'il fût arrivé près de la porte; mais les huissiers l'empêchèrent d'entrer, et il se trouva fort embarrassé du parti qu'il devait prendre.

Jetant alors les yeux sur un huissier qui lui paraissait d'un naturel facile et plein de bienveillance, il vint à lui et lui dit qu'il était étranger, qu'il connaissait son excellence le syndic, et qu'il désirait l'aborder en personne afin de lui demander une faveur. A ces mots, l'huissier, voyant qu'il était étranger, fut touché de compassion et l'introduisit dans la cour de l'hôtel. Le négociant, à peine entré, fut frappé de la beauté des ornements intérieurs et contempla le magasin dans lequel son gendre Haçan était assis. C'était une salle supportée par des colonnes de marbre, avec des arceaux en ivoire et en bois d'ébène incrusté d'or; les rideaux étaient en soie brochée d'or; quatre coussins en duvet d'autruche servaient de siége à Haçan

devant lequel se tenaient des esclaves favoris, attentifs à ses ordres. Le négociant dit en lui-même : « Je ne me hâterai pas d'entrer, mais je vais regarder à travers la porte; peut-être que mon gendre se tournera de mon côté et me reconnaîtra; car, pour sûr, il me reconnaîtra s'il vient à m'apercevoir, et dès qu'il m'aura reconnu, il quittera toutes ses occupations pour venir au-devant de moi. »

Il se rapprocha donc vivement de la porte du magasin et se plaça vis-à-vis de Haçan dont les regards, en se retournant, rencontrèrent les siens; mais le syndic se mit en courroux et appela ses esclaves, en leur disant : « Pourquoi donc vois-je depuis le matin ce pauvre aller et venir? Pourquoi les huissiers l'ont-ils laissé entrer? »

Les esclaves allèrent chercher l'huissier qui l'avait introduit. Celui-ci, déjà saisi de frayeur, trembla de tous ses membres lorsqu'il fut en présence de son maître.

Haçan lui dit : « Qui est-ce qui t'a permis de laisser entrer cet homme? »

— « Pardon, seigneur, répondit l'huissier; mais il m'a dit qu'il était étranger, qu'il con-

naissait votre excellence, et qu'il désirait se présenter à elle afin d'en obtenir une faveur. »

Alors Haçan donna l'ordre de lui remettre dix pièces d'argent et de le chasser.

En apprenant ceci, le négociant fut sur le point de mourir de colère; il répondit aux serviteurs : « Dites à son excellence qu'elle daigne seulement me regarder; car sans doute elle ignore qui je suis. »

Les serviteurs rapportèrent ces paroles à Haçan; mais il leur dit encore : « Je le connais très-bien, donnez-lui ce que je vous ai commandé de lui remettre, chassez-le et ne le laissez plus entrer une autre fois. »

Aussitôt ils allèrent informer le négociant de la réponse de leur maître et voulurent lui donner dix pièces d'argent; mais il refusa leur offrande et fut mis à la porte.

Il se retira donc dans une consternation aussi profonde que celle du jour de la résurrection, à cause du violent chagrin dont il était dévoré, et il s'en alla sans savoir où mettre le pied, ni vers quel lieu diriger ses pas; puis il se mit à courir çà et là, comme un insensé et un aveugle, dans les grandes rues de Damas. Enfin,

après bien des tournées, il vint à passer au-dessous d'une des fenêtres de l'hôtel de son gendre. Or, par la permission du Dieu très-haut, la femme de Haçan, assise à cette fenêtre, s'amusait à regarder les allants et les venants. En jetant un coup d'œil, elle aperçut au loin un homme qui s'avançait de son côté et qui semblait être son père; elle l'observa bien attentivement et dit, en se frottant les yeux : « Je me serai peut-être trompée! » Elle le suivit de son regard jusqu'à ce qu'il se fût approché de la fenêtre, et, lorsqu'elle eut reconnu que c'était son père, elle fut accablée de douleur en le voyant dans un état pitoyable, avec un vêtement sale et un visage altéré. Appelant aussitôt un serviteur, elle l'envoya à sa rencontre. Le serviteur alla le chercher et le fit asseoir dans le divan qui donnait sur la cour; puis il revint avertir sa maîtresse et reçut de nouveaux ordres pour monter avec lui au salon de réception.

Lorsque le serviteur eut accompli sa mission, la femme de Haçan descendit et vint se jeter aux genoux de son père; elle l'embrassa et s'informa de sa santé ainsi que des malheurs

qu'il avait dû éprouver pour se rendre en Syrie dans une position si misérable.

Son père lui raconta d'un bout à l'autre toutes ses aventures : le renversement de sa fortune; la perte de son bonheur et le moyen par lequel il était venu en Syrie; ses efforts pour parvenir jusqu'à son mari, qui, l'ayant entrevu, s'était emporté contre l'huissier; l'aumône des dix pièces d'argent qu'il avait voulu lui faire; enfin, l'ordre qu'il avait donné à ses serviteurs de le chasser et de ne plus le laisser entrer une autre fois.

A ce récit, la fille du négociant, courroucée contre son mari et affligée de l'état de son père, s'écarta de son devoir et se montra bien imprudente; elle s'assit près de son père, se mit à le consoler et lui déclara que, lorsque son mari serait venu, elle saurait bien ce qu'elle aurait à lui dire; elle lui fit aussi quitter son vêtement pour en prendre d'autres plus propres et plus convenables, commanda qu'on lui servît à manger, se mit elle-même à table, et ne cessa de le tranquilliser et de causer familièrement avec lui jusqu'à ce qu'elle eût su que son mari était de retour à la maison; puis elle dit aux

serviteurs de conduire son père au divan particulier qui donnait sur la cour et de l'y faire asseoir.

Son père descendit donc et s'assit dans le divan; pour elle, elle remonta à sa chambre.

Bientôt après survint Haçan, précédé et suivi de serviteurs et d'esclaves; il entra dans la maison et monta à la chambre de sa femme, qui vint au-devant de lui suivant sa coutume, le pria de s'asseoir et s'empressa de lui dire : « O mon maître, si Dieu permettait que mon père vînt ici, comment le recevrais-tu ? »

Haçan, devinant la portée de ces paroles, répondit à sa femme : « Ma bonne amie, je dois à ton père un bienfait que je n'oublierai jamais. Je ne veux point parler des biens qu'il m'a donnés, car, grâce à Dieu, je n'étais pas dans le besoin; mais il m'a marié avec toi, et ce bienfait a plus de prix pour moi que tout ce que je possède. Cependant, lorsque Dieu veut châtier un homme, est-ce qu'il est possible à un autre homme de sauver celui-ci de la punition divine?

« Sache donc, ma bien-aimée, que ton père n'a compté que sur lui-même ; la prospérité l'a

tellement abusé, qu'il s'est imaginé que tout ce qu'il avait amassé provenait uniquement de son talent et de sa persévérance. Il a négligé de l'attribuer à la générosité du Tout-Puissant. Or, Dieu, qui fait attention à chacun de nous, s'est armé d'un juste ressentiment, et je ne doute pas qu'il n'ait frappé ton père d'un coup terrible, qu'il ne l'ait dépouillé de toutes ses richesses et réduit au plus affreux dénûment. Peut-être est-il venu dans notre ville; car aujourd'hui j'ai vu un homme entrer dans mon divan, je l'ai reconnu en un clin d'œil et mon cœur m'a fait pressentir ce qui lui était arrivé. Si je ne considérais que sa noble conduite à mon égard, je devrais me lever, aller moi-même au-devant de lui et rétablir sa fortune au moyen de tout ce que je possède; mais je sais aussi que, si je viens à son secours pendant qu'il est sous le coup de la colère divine, à l'instant même Dieu m'accablera d'un malheur semblable. J'ai pensé que je n'avais rien de mieux à faire que de lui donner l'aumône comme à un pauvre et de le mettre dehors. Tu l'auras peut-être aperçu de ta fenêtre et tu l'auras fait appeler pour qu'il de-

meure avec nous; mais sache bien que, s'il en est ainsi et qu'il s'installe seulement une heure dans la maison, tu ne pourras empêcher que Dieu n'y allume l'incendie et que nous ne brûlions tous, à cause de la colère de Dieu contre lui. »

— « O mon maître, lui dit la jeune femme, à quoi penses-tu donc? rejette loin de toi un pareil discours. Oui, je l'ai vu et je l'ai fait venir. » Puis elle lui raconta ce qui s'était passé entre elle et son père, ce que celui-ci lui avait dit relativement à la perte de sa fortune et à son voyage.

Or, pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, les serviteurs s'écrièrent : « Au feu! au feu! » Haçan et sa femme se levèrent tout effrayés, et voici que le feu avait pris en différentes parties du divan qui donnait sur la cour et dans lequel le beau-père était assis. Haçan se hâta de donner des ordres à tous ses gens, qui, à force de jeter de l'eau sur le feu, parvinrent à l'étouffer.

« Vois-tu maintenant si j'avais raison de te parler ainsi? » dit Haçan à sa femme.

Celle-ci se mit à pleurer et lui répondit : « Qui est-ce donc qui pourrait manquer d'é-

gards envers son père? Cet homme est mon père! Que ferons-nous, à ton avis? »

— « Laisse-moi me charger, après Dieu, de cette affaire, repartit Haçan; j'indiquerai à ton père un moyen de se répentir, et j'espère que Dieu lui accordera le pardon et l'oubli de sa faute, qu'il lui rendra tout le bonheur et toutes les richesses dont il l'a dépouillé. »

— « Hé bien, mon maître, fais ce que tu voudras, » lui dit-elle.

Haçan envoya chercher son beau-père, le salua et le fit asseoir près de lui; puis il lui dit : « Votre fille m'a raconté tout ce qui vous est arrivé, et j'ai tout compris jusqu'à la fin. Ce qui a fait votre malheur, c'est que vous n'avez compté que sur vous-même, que vous vous êtes vanté en disant que tout ce que vous aviez amassé provenait uniquement de votre talent et de votre persévérance, et que vous n'avez pas songé que Dieu seul vous l'avait donné. C'est pour cela que Dieu vous a puni de votre faute, qu'il s'est mis en colère contre vous, et qu'il est également courroucé contre moi, parce que je suis de votre famille. Maintenant, je ne vois plus pour vous d'autre ressource que de vous

repentir de votre faute, d'en demander pardon à Dieu, de tâcher d'apaiser sa colère, et d'échapper au feu en vous retirant dans la solitude. Pour moi, je veux vous mettre dans un lieu d'exil où vous aurez à subir votre supplice; je vous enverrai chaque jour votre nourriture, et là vous prierez Dieu d'avoir pitié de vous. »

Haçan tenait alors dans sa main, en manière de jouet, une baguette sèche et toute lisse dont il ne connaissait pas l'origine. Prenant des montures pour lui, son beau-père et ses serviteurs, il sortit de Damas et les conduisit à travers la plaine jusqu'à un endroit éloigné d'environ une heure de marche du fleuve Acy (1), qui coule dans la fertile campagne appelé *Ghoutat* (2). Arrivé au pied d'une petite colline, il fit faire halte à ses serviteurs, descendit de sa monture

(1) Nom arabe de l'Axius ou Oronte, qui prend sa source dans le Djébel echcheïkh ou Antiliban, traverse la ville de Hamât, passe à côté d'Antioche et va se jeter dans la Méditerranée, près de Séleucie. Le géographe arabe Abou'lféda prétend que ce fleuve est appelé *âcy*, c'est-à-dire *rebelle*, parce que son lit est profondément encaissé et que ses eaux ne peuvent être distribuées sur les terres voisines qu'à l'aide de roues hydrauliques élevées sur ses rives.

(2) Le mot arabe *ghoutat* désigne un vaste terrain, qui est bas, humide, planté d'un grand nombre d'arbres, et situé à l'est de Damas.

et dit à son beau-père : « Regardez bien cette baguette sèche! » et, l'enfonçant dans la terre, il ajouta : « Il y a une heure de marche d'ici au fleuve Acy; eh bien, il faut que, chaque jour, vous vous y rendiez et que vous en rapportiez un peu d'eau, afin d'arroser cette baguette jusqu'à ce qu'elle croisse et se couvre de feuilles; pendant ce temps, vous vous humilierez devant Dieu et le prierez, en lui avouant votre faute, de vous la pardonner. Quand cette baguette que je viens de planter aura poussé, vous serez assuré que Dieu vous aura pardonné; il vous rendra toutes vos richesses et vous en donnera plus encore que vous n'en aviez précédemment. Votre nourriture vous sera chaque jour apportée par un de mes esclaves. Gardez-vous bien de vous plaindre de la chaleur de l'été ou du froid de l'hiver; car, si vous ne supportez pas cela d'un cœur content, vous n'obtiendrez point de Dieu votre pardon. »

— « Je me soumets volontiers, répondit le beau-père; tu as bien raison, mon fils; j'ai commis une grande faute. »

Ensuite Haçan lui dit adieu et s'en retourna chez lui.

Le négociant resta donc auprès de cette baguette, occupé à l'arroser journellement, et il supporta avec reconnaissance le supplice qui l'endurcissait contre l'excessive chaleur de l'été et le froid rigoureux de l'hiver. Il couchait sur la terre et ne cessait d'invoquer le Dieu très-haut en pleurant à chaudes larmes. Il demeura dans cet état pendant trois années consécutives. A la fin, il perdit patience, car sa santé souffrait du froid. L'hiver touchait à sa fin, et le printemps commençait déjà.

Tandis que, épuisé de fatigue, malade, transi de froid et accablé d'ennui, il s'était mis à dormir, quelqu'un vint lui dire au milieu de son sommeil : « Je vous apporte une bonne nouvelle ; votre baguette a verdi ! »

Aussitôt il se leva tout joyeux ; c'était au moment même de l'aurore. Il courut vers sa baguette et crut s'apercevoir, en l'examinant, qu'elle était déjà plus longue. Bondissant d'allégresse, il se prosterna devant Dieu et baisa la terre en signe de reconnaissance. Un instant il eut l'idée d'envoyer quelqu'un auprès de Haçan pour l'informer de cette nouvelle ; mais, revenant sur sa première pensée, il se dit en

lui-même : « Non, je ne l'avertirai que quand le bois aura poussé beaucoup de feuilles et de branches. » Puis il se leva comme de coutume, transporté de joie et rendant grâces au Dieu très-haut. Dix jours à peine s'étaient écoulés, que déjà la baguette était un arbre couvert d'un épais feuillage et de branches fort étendues.

Alors il fit avertir son gendre, et quand Haçan et sa femme reçurent cette nouvelle, ils en éprouvèrent une vive satisfaction. Haçan courut chercher des habits précieux et une mule de selle, couverte d'une housse d'or parsemée de pierreries ; il fit préparer un bain pour son beau-père et partit avec ses serviteurs. Lorsqu'il fut arrivé, il mit pied à terre, s'approcha de son beau-père, l'embrassa étroitement et le félicita ; puis il lui donna d'autres vêtements, le fit monter sur la mule et prescrivit à ses serviteurs de l'environner de toutes sortes d'égards et de le conduire au bain. Ils se baignèrent donc, se parfumèrent, prirent divers breuvages et revinrent ensuite à l'hôtel.

La femme de Haçan guettait de loin l'arrivée de son père, et, lorsqu'il fut entré chez elle, elle vint au-devant de lui pour lui présenter ses

salutations. La joie de le revoir, et d'apprendre que Dieu lui avait accordé son pardon, fut si vive pour elle, qu'elle se prit à pleurer et justifia ces paroles d'un poëte :

Le bonheur m'a saisi par de si puissants charmes,
Qu'à force de plaisir j'ai répandu des larmes.

Le jour suivant, Haçan fit préparer pour son beau-père des ballots de marchandises d'un poids léger, mais d'un grand prix, et donna l'ordre à ses muletiers de se tenir prêts à partir avec son beau-père pour Baghdad. Il vint s'asseoir près de ce dernier et lui dit : « Maintenant, quand vous serez de retour dans votre pays, il faudra faire venir des ouvriers pour fouiller les décombres de votre maison et de votre magasin ; ils en retireront toute votre fortune sans qu'il en manque un seul dirhem. Pour moi, je vous ai fait préparer une quantité de marchandises égale à la moitié de ce que je possède ; partez donc dès à présent sous la garde et avec le secours de Dieu, et ne différez pas de nous donner de vos nouvelles pour que nous soyons rassurés à votre sujet. »

— « Je te promets de n'y point manquer, » répondit le négociant.

Prenant alors congé de sa fille et de son gendre, il les remercia et leur souhaita toute sorte de prospérité, puis il se remit en route pour Baghdad. En arrivant, son premier soin fut de faire venir à l'instant même des ouvriers auxquels il ordonna de fouiller les décombres de la maison et du magasin. Ceux-ci se mirent à l'œuvre, et en retirèrent toutes ses richesses sans que rien y manquât. Le négociant rouvrit donc son magasin, le garnit de nombreuses marchandises et fit reconstruire sa maison; il recouvra le bonheur et devint plus riche qu'auparavant.

Quant à la baguette, elle s'allongea de plus en plus et devint un grand arbre qui donna des fleurs et produisit une espèce de pêche appelée *zahri*. Des gens en examinèrent la semence, et reconnaissant qu'elle était bonne, ils en plantèrent un quantité considérable.

Nous autres vendeurs, nous les crions ainsi que tu l'as entendu, par allusion au maître qui a fait là une grande action, et parce qu'il est cause que l'on trouve de ces pêches dans notre pays.

— Cette histoire me fit un extrême plaisir,

dit l'auteur, et, rendant à Dieu mille actions de grâces pour son mystérieux bienfait, je donnai deux dirhems au marchand et rentrai à la maison, charmé du récit que je venais d'entendre.

XIX

Asmaï et son Bienfaiteur

Je me rendis un jour, dit Asmaï (1), chez un homme que j'étais allé trouver maintes fois, à cause de sa générosité et de sa bienfaisance ; et, à mon arrivée, je rencontrai sur le seuil de sa porte un huissier qui m'empêcha de pénétrer jusqu'à lui et me dit : « Asmaï, certes mon maître ne m'a prescrit de refuser sa porte à un homme tel que vous, qu'à cause de son état de gêne et des faibles ressources qui lui restent entre les mains. »

— « Eh bien, répondis-je aussitôt, je veux lui écrire un mot que tu lui feras parvenir. »

— « Très-volontiers, » ajouta-t-il, en me présentant du papier, un calame et un encrier.

(1) Abou Saïd Abd elmélik ben Koraïb, surnommé *Asmaï*, à cause de son aïeul Asma, était très-versé dans l'intelligence de l'Alcoran, les traditions, l'art de la grammaire et de l'éloquence. Ce savant, né en 739 de l'ère chrétienne, eut l'honneur de compter au nombre de ses disciples le calife Haroun arrachid.

Alors je lui adressai ce distique :

Quand l'homme généreux fait sentir son absence,
Entre l'avare et lui quelle est la différence ?

Je pliai le papier et le donnai à l'huissier, en lui disant : « Remets ce billet à ton maître. »

Il partit et, peu de temps après, rapporta le même écrit, qui portait au-dessous de mes vers ces deux autres en réponse :

Quand l'homme généreux se trouve court d'argent,
Il faut bien qu'il se cache aux yeux de l'indigent.

Le billet était accompagné d'une bourse contenant cinq cents dinars.

Émerveillé de tant de générosité, malgré la gêne qu'éprouvait mon bienfaiteur, je me dis en moi-même : « Je vais réjouir Haroun ar-rachid (1) en lui annonçant cette bonne nouvelle ! » et de suite je me dirigeai vers le palais du calife. Ayant obtenu la permission d'entrer, je présentai mes salutations ; et le calife, en me voyant, s'écria : « D'où viens-tu donc, Asmaï ? »

(1) Ce calife, de la race des Abbassides, naquit à Reï, en Médie, l'an 765, et mourut à Tous, en 809. Il se rendit célèbre par ses conquêtes et par la protection qu'il accorda aux savants. Il fit traduire en arabe les meilleurs ouvrages des Grecs, dans le but de répandre parmi ses sujets le goût des sciences et des lettres. — *Rachid* signifie, en arabe, *celui qui suit la voie droite ; loyal, sincère.*

— « Je sors, lui répondis-je, de chez un homme qui est un des plus généreux après le prince des croyants. »

— « Quel est-il donc? » demanda le calife.

Aussitôt je lui montrai la bourse et lui racontai tout au long l'aventure.

A la vue de la bourse, il s'écria : « Mais cela vient de mon trésor! Il faut absolument que je voie cet homme! »

— « Prince des croyants, repris-je aussitôt, je suis tout confus d'être la cause du trouble que mon bienfaiteur va ressentir en apprenant que vous le demandez. »

— « Que cela ne te préoccupe pas, » me dit-il; et se tournant vers un de ses serviteurs particuliers, il lui adressa ces paroles : « Pars avec Asmaï; quand il t'aura indiqué la maison, entre et dis au maître de venir parler au prince des croyants. Surtout, que cet ordre lui soit communiqué avec tous les ménagements possibles et sans lui causer la moindre crainte! »

Nous allâmes donc ensemble, dit Asmaï, et invitâmes cet homme à venir avec nous chez le prince des croyants. Quand il eut offert ses hommages au calife, Haroun arrachid lui fit

cette question : « N'est-ce pas toi qui es venu hier te plaindre à nous d'être dans la gêne, d'avoir vu l'adversité venir camper chez toi avec son cortége, et d'être réduit au plus pressant besoin? Touché de compassion à ton égard, nous t'avons donné cette bourse pour rétablir tes affaires. Mais Asmaï t'a adressé des vers, et tu lui as envoyé la bourse? »

— « Oui, prince des croyants, répondit l'homme, je ne vous ai point menti en me plaignant auprès de vous de ma misère et de l'excès de mes besoins; mais j'aurais rougi devant le Dieu très-haut de traiter celui qui avait recours à moi, autrement que le prince des croyants ne m'a traité lui-même. »

Alors Haroun arrachid s'écria : « Dieu bénisse les entrailles qui t'ont porté! car jamais les Arabes n'ont produit d'homme plus généreux que toi. »

Puis il lui témoigna toute sorte d'égards, lui fit présent d'une robe d'honneur, de cadeaux magnifiques, et l'admit au nombre de ses intimes.

XX

La Bourse et les trois Amis

J'avais, dit Wakédi (1), deux amis dont l'un appartenait à la famille de Hachem (2), et notre affection mutuelle était si vive, que nous ne faisions pour ainsi dire qu'une seule âme. A la fête du *beïram* (3), une gêne extrême étant survenue dans mon ménage, ma femme me dit : « O mon maître ! quant à nous, nous pourrions bien supporter la misère et l'adversité ; mais mon cœur est brisé de chagrin et de pitié, relativement à nos enfants, qui voient ceux de nos parents et de nos connaissances déjà parés pour

(1) Ce personnage, qui vivait sous le califat d'Almamoun, mourut en 822 de l'ère chrétienne.

(2) Hachem était un aïcul de Mahomet, et le titre de *Hachémite* fut adopté par les califes Abbassides.

(3) *Beïram* est un mot turc qui veut dire *fête solennelle*, et qui a pour correspondant *aïd* en arabe. Il y a deux beïrams : le premier tombe le dixième jour de *dzou'lhidjdjat* (mois du pèlerinage), et le second, qui commence le premier jour de *chawal* (mois de l'accouplement des chameaux), termine le jeûne de *ramadan* (mois de la grande chaleur).

la fête et remplis de joie. Je crois qu'il ne serait pas mal d'aviser au moyen de leur acheter quelques vêtements.

Ces paroles me parurent très-justes, et sentant mon cœur subjugué par le récit de ma femme, je me mis à réfléchir, puis j'écrivis à mon ami le Hachémite, pour le prier de me secourir en m'envoyant ce dont il pourrait disposer. Il me fit parvenir une bourse contenant mille dirhems; mais elle ne demeura pas longtemps entre mes mains, car je reçus de mon autre ami une lettre dans laquelle il se plaignait d'une gêne semblable à celle dont j'avais informé le Hachémite. Je lui envoyai donc la bourse telle qu'elle, et me rendis ensuite à la mosquée, n'osant paraître devant ma femme. Toutefois, lorsque j'allai la trouver et qu'elle eut connaissance de mon action, elle ne m'en fit aucun reproche.

Sur ces entrefaites, le Hachémite vint rapporter chez moi la bourse dont le cachet était intact, et il me dit : « Explique-moi donc ce que tu as fait de ce que je t'ai envoyé? » Je lui racontai franchement l'affaire, et il reprit : « Tu m'as demandé de te secourir, mais je te jure

que je ne possédais alors rien autre chose que la bourse que je t'ai envoyée. Bientôt après je me suis vu forcé d'écrire à notre ami pour qu'il m'aidât, s'il le pouvait. Or il est venu lui-même me remettre cette bourse encore scellée de mon cachet et que je te rapporte aujourd'hui. Comme il est évident que nous sommes tous trois dans le besoin, et que nous n'avons plus que cette bourse, eh bien! il faut nous la partager. » Ouvrant aussitôt la bourse, le Hachémite donna cent dirhems à ma femme et répartit le reste entre nous, savoir : trois cents dirhems pour moi, trois cents pour notre ami, et les trois cents derniers pour lui.

La nouvelle de cette aventure étant parvenue aux oreilles du calife Almamoun, il me fit appeler et me questionna sur l'affaire, que je lui racontai dans tous ses détails. Ensuite il envoya chercher mes deux amis, et fit donner à chacun de nous deux mille dinars, plus mille dinars pour ma femme (1).

(1) L'aventure de la bourse et des trois amis est aussi racontée par D'Herbelot dans sa *Bibliothèque orientale*, à l'article *Hachemioun*, p. 437, col. 2, de l'édition in-fol. Paris, 1697.

XXI

Trait de générosité du calife Moawiat

Abd allah ben Zobeïr (1) possédait un domaine contigu à un autre, appartenant à Moawiat (2) et cultivé par des esclaves éthiopiens. Ceux-ci, en raison de ce qu'ils étaient au service du calife, se montraient arrogants et pleins de malveillance. Pénétrant dans le domaine d'Abd allah ben Zobeïr, ils se ruèrent sur ses esclaves.

Abd allah, informé du fait, écrivit à Moawiat la lettre suivante :

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux, etc.

(1) Ce personnage, proclamé calife des musulmans par les habitants de la Mekke et de Médine, l'an 62 de l'hégire, périt d'un coup de pierre dans le temple de la Mekke où il s'était retranché, et sa tête fut coupée, puis envoyée au calife Abd elmélik, fils de Merwan, qui avait expédié une armée pour lui faire la guerre.

(2) Moawiat ben Abou Sofian fut le premier calife de la dynastie des Omayyades; son règne dura dix-neuf ans et trois mois, de l'an 41 à l'an 60 de l'hégire. Ce prince se rendit célèbre par sa clémence et sa libéralité.

« Moawiat, je t'avertis que, si tu ne défends pas à tes esclaves d'entrer dans mon domaine et de chercher querelle à mes esclaves, nous aurons une grande affaire ensemble. »

Dès que Moawiat eut reçu et lu la lettre, il la remit à son fils Yézid (1), qui en prit connaissance à son tour.

« Que penses-tu de cela, mon fils? » lui dit Moawiat.

— « Je pense, répondit Yézid, qu'il faut envoyer contre Abd allah une armée qui s'étende depuis lui jusqu'à vous et que l'on vous apporte sa tête. »

— « Oh! non, reprit Moawiat, je songe à mieux que cela; nous ne pouvons faire ce que tu dis, à cause de la parenté d'Abd allah ben Zobeïr avec l'Apôtre de Dieu (2), sur qui soient le salut et la paix! Qu'on m'apporte de l'encre et du papier. »

(1) Deuxième calife de la dynastie des Omayyades, fameux par sa cruauté, son avarice et son impiété. Il ne régna que trois ans et neuf mois moins quelques jours. Après avoir tenté de se défaire par le poison de Hoceïn, fils d'Ali, il le fit tuer ensuite avec toute sa famille dans la plaine de Kerbélâ. Aussi les Persans, qui sont de la secte d'Ali, ne prononcent-ils jamais son nom sans le maudire.

(2) Qualification de Mahomet chez les peuples musulmans.

Ensuite Moawiat écrivit à Ebn Zobeïr une lettre ainsi conçue :

« J'ai lu la lettre du fils du disciple de l'Apôtre de Dieu, sur qui soient le salut et la paix! et je suis autant affligé que lui de ce qui est arrivé. Comme le monde est aussi méprisable à mes yeux qu'il est séduisant, je renonce par la présente déclaration à ce domaine et à ces esclaves qui m'appartiennent, et je veux que désormais le tout soit la propriété d'Abd allah; qu'il annexe mon domaine au sien et mes esclaves à ses esclaves. Salut! »

Dès qu'Abd allah ben Zobeïr eut lu la lettre de Moawiat, il lui expédia cette réponse :

« J'ai lu la lettre du prince des croyants (que Dieu prolonge sa vie!) et je vois qu'il n'a rien perdu de la sagacité, de l'intelligence et de la générosité dont il a fait preuve en pareille circonstance à l'égard de Koreïch. Salut! »

Quand la lettre parvint à Moawiat, il en prit connaissance et la remit à son fils Yézid, qui la lut à son tour d'un air souriant. Moawiat lui dit alors : « O mon fils, si jamais tu te trouves atteint d'un pareil mal, sache employer un pareil remède. »

XXII

Le calife Elmahdi et le Bédouin

Le calife Elmahdi (1), prince des croyants, étant un jour parti pour la chasse, lança son cheval jusqu'à l'entrée de la tente d'un Bédouin (2), et, mettant pied à terre, il demanda à ce dernier si quelqu'un pouvait lui donner l'hospitalité.

« Certainement, » dit le Bédouin, et il offrit à manger au calife un morceau de pain d'orge et un peu de lait à boire, puis il revint avec du vin de dattes dans une outre et lui en versa un verre.

Elmahdi, après l'avoir bu, s'écria : « Frère des Arabes, sais-tu qui je suis? »

— « Non, je vous assure, » répondit le Bédouin.

(1) Ce prince, fils d'Abou Djafar almansour, fut le troisième calife Abbasside; il se distingua surtout par sa magnificence et sa libéralité.

(2) Arabe du désert. Nom donné aux membres des tribus errantes qui sont répandues en Arabie, en Égypte, en Syrie, et dans différentes autres contrées de l'Afrique et de l'Asie.

— « Je suis un des serviteurs intimes du prince des croyants. »

— « Que Dieu répande ses bénédictions sur vous et sur votre emploi ! » dit le Bédouin, en lui versant un autre verre de vin.

Elmahdi le but et lui demanda de nouveau : « Sais-tu qui je suis ? »

— « Vous venez de le dire : un des serviteurs intimes du prince des croyants. »

Elmahdi reprit : « Mieux que cela ; un de ses kaïds (1). »

Et le Bédouin s'écria : « Que Dieu fertilise votre pays et vous fasse parvenir au but de vos désirs ! » Puis il lui servit un autre verre, qu'Elmahdi prit et avala en répétant la même question : « Sais-tu qui je suis ? »

— « Vous êtes, à ce qu'il paraît, un des kaïds du prince des croyants. »

— « Mieux encore, le prince des croyants lui-même. »

Tout à coup le Bédouin saisit l'outre et la pressa pour en répandre le vin à terre, puis il

(1) Le mot *kaïd* désigne un chef militaire qui commande au moins à cinq cents hommes. On l'emploie aussi, dans les États barbaresques, en parlant d'un gouverneur de province ou d'un chef de tribu.

dit à Elmahdi : « Certes, si je vous en versais un quatrième verre, vous prétendriez être l'Apôtre de Dieu, sur qui soient le salut et les bénédictions ! »

Elmahdi se mit à rire aux éclats, et voici que des cavaliers, reconnaissant les traces du calife, environnèrent la tente et se rangèrent auprès de lui; puis vinrent les hauts personnages, les généraux et les soldats. La frayeur alors s'empara du cœur du Bédouin, qui reconnut aussitôt que son hôte était véritablement le calife Elmahdi. Ce dernier se retourna, et, voyant que le Bédouin tremblait de peur, il sourit en lui disant : « On ne te fera point de mal; ne crains rien. » Et, à l'instant même, il lui fit donner une gratification et un vêtement.

XXIII

Ibrahim, fils de Soleïman

Lorsque le souverain pouvoir tomba entre les mains des Abbassides, tous les Omayyades s'empressèrent, dit-on, de se cacher. Au nombre de ces derniers était Ibrahim, fils de Soleïman (1), fils d'Abd elmélik. Cet homme, malgré sa jeunesse, était doué d'un grand savoir et d'une parfaite éducation, ce qui fit réclamer en sa faveur un sauf-conduit à Abou'labbas essaffah, qui le lui accorda et le combla d'honneurs, en lui disant : « Attache-toi à ma cour. »

Un jour, entre autres, Abou'labbas essaffah l'ayant prié de lui raconter ce qui lui était arrivé en cherchant à se soustraire à la vue des étrangers, Ibrahim répondit : « Très-volontiers, prince des croyants. Je me tenais caché à Hirat (2), dans une maison située sur un grand chemin qui mène au désert ; et, un jour que

(1) Voyez, au sujet de Soleïman et de son père, notes 1 et 2, p. 74.

(2) Ancienne ville de l'Irak Arabique, située à deux lieues de Koufat.

j'étais sur la terrasse de cette habitation, j'aperçus des étendards noirs qui sortaient de Koufat (1) dans la direction de Hirat. Pendant qu'on était à ma recherche, je sortis bien vite de ma retraite sous un déguisement jusqu'à ce que je fusse arrivé à Koufat. Comme je ne connaissais personne chez qui je pusse me cacher, je m'arrêtai à Hirat tout auprès d'une grande porte donnant accès à une très-vaste cour; j'y entrai et vis un homme d'une belle figure et d'un extérieur remarquable. Monté sur un cheval, il s'avança dans la cour avec les gens de sa suite. Après avoir mis pied à terre, il se tourna vers moi et me dit, aussitôt qu'il m'eut aperçu : « Qui es-tu, et que fais-tu là ? »

— « Je suis, lui répondis-je, un homme qui, craignant pour sa vie, est venu chercher un refuge dans ta demeure. »

Alors il m'introduisit chez lui et m'installa dans une chambre attenante à son harem. J'y trouvai tout ce que je pouvais désirer en fait de mets, de breuvages et de vêtements. Jamais il ne m'adressait de questions sur mon état,

(1) Ville située sur la rive droite de l'Euphrate, à quatre journées environ de Baghdad.

parce que, chaque jour, il partait à cheval dès l'aurore et ne rentrait que vers le milieu de la journée.

Une fois je lui dis : « Je te vois journellement sortir à cheval ; quel est donc le motif de tes excursions ? »

— « C'est, me répondit-il, parce qu'Ibrahim, fils de Soleïman, fils d'Abd elmélik, a perfidement tué mon père ; et, comme j'ai appris qu'il se tenait caché dans Hirat, je vais chaque jour à sa recherche ; peut-être finirai-je par le rencontrer et me venger sur lui. »

A ces paroles, prince des croyants, je fus saisi d'un vif étonnement, et je me dis en moi-même : « Certes le destin m'a poussé pour ma perte dans la demeure d'un homme avide de mon sang. » Alors je pris la vie en horreur et je demandai à cet homme quel était son nom et celui de son père. Quand il me l'eut déclaré, je reconnus qu'il disait vrai et que j'avais donné la mort à l'auteur de ses jours ; puis je lui dis : « O un tel, tu as tout droit sur moi, et ton bienfait m'oblige à te donner des renseignements sur ton adversaire et à abréger tes démarches. »

— « Que signifie cela? » s'écria-t-il.

— « Je suis, ajoutai-je, Ibrahim, fils de Soleïman, fils d'Abd elmélik, et le meurtrier de ton père; exerce donc sur moi le talion (1). »

Il se mit à sourire et me dit : « Je crois que tu es du nombre de ceux qui ne peuvent supporter la contrainte de se cacher, ni l'éloignement de leur demeure et de leur famille, et que tu préfères la mort. »

— « Certes, non, lui répondis-je; mais je te dis la vérité; c'est moi qui l'ai tué, tel jour, en tel endroit, et pour telle cause. »

Aussitôt cet homme, persuadé de la sincérité de mes paroles, changea de couleur, et ses yeux devinrent rouges de colère. Après avoir longtemps réfléchi, il se tourna vers moi et me dit : « Un jour, tu retrouveras mon père devant le juge suprême, qui saura te punir de ton crime; mais moi, je ne faillirai point à la protection que je t'ai accordée; seulement j'exige

(1) Chez les Arabes, la vengeance du sang est considérée comme une obligation sacrée, qui peut s'étendre jusqu'à la cinquième génération dans la famille de la personne tuée, et en égale proportion sur celle du meurtrier. Quelquefois le sang peut être racheté par une amende, conformément aux prescriptions de l'Alcoran (surate II, versets 173 à 175).

que tu sortes d'ici, car je ne puis te confier ma vie. » En achevant ces mots, il me fit l'offre de mille dinars; mais je ne voulus pas les accepter et partis à l'instant même.

Voilà, certes, ô prince des croyants, un homme qui est, après votre majesté, le plus généreux de ceux que j'aie jamais vus ou dont j'aie entendu parler de ma vie.

XXIV

Traits de libéralité de l'émir Ma'n

1°

Un poëte, dit-on, s'étant un jour présenté chez Ma'n (1), fils de Zaïdat, attendit quelque temps dans l'espoir de pénétrer jusqu'à lui; mais, ne pouvant réussir et perdant patience, il adressa cette demande à l'un des serviteurs de l'émir : « J'espère que tu voudras bien m'avertir quand l'émir entrera dans son jardin. »

Or, dès que Ma'n s'y fut rendu pour se récréer, le serviteur vint en informer le poëte, qui écrivit des vers sur une planche de bois et la jeta dans l'eau courante, à l'entrée du jardin. En ce moment, l'émir était assis au bord de l'eau, et la planche vint à passer sous ses yeux. L'ayant prise, il vit que l'on avait écrit dessus les vers suivants :

(1) Personnage célèbre chez les Arabes par sa valeur et sa générosité. Suivant l'historien persan Mirkhond, c'était un des principaux émirs de Merwan, dernier calife Omayyade.

Ma'n, en se retirant, m'a laissé sans appui!
Je n'ai donc plus que toi pour aller jusqu'à lui.

Aussitôt il dit à son serviteur : « Amène-moi l'auteur de cet écrit. » Le serviteur partit et revint avec le poëte.

« Qu'as-tu donc écrit là? » demanda l'émir à ce dernier.

Le poëte récita ses vers, et Ma'n, après l'avoir reconnu, lui fit donner mille dirhems. Puis il mit la planche sous un tapis, à l'endroit même où il avait coutume de s'asseoir, et, le lendemain, quand il vint pour se reposer dans son salon, la planche l'incommoda et il se leva pour examiner la cause de son malaise. A la vue de la planche, il donna l'ordre à son serviteur d'aller chercher l'homme, et dès qu'il fut arrivé, l'émir lui fit remettre mille autres dirhems. Le surlendemain, ayant éprouvé le même effet en s'asseyant, il fit mander de nouveau l'individu auquel il donna encore mille dirhems.

Le poëte, qui voyait chaque jour se renouveler le même présent pour un seul distique, craignit que Ma'n ne revînt sur son intention et ne lui fît rendre l'argent. Ce motif le détermina donc à prendre la fuite.

Le quatrième jour, l'émir, en voyant la planche, pensa encore au poëte et dit à son serviteur de l'amener et de lui remettre mille dirhems. Le serviteur alla s'informer de l'homme; mais on lui dit qu'il était parti, et, de retour vers son maître, il l'instruisit de ce qui s'était passé. Ma'n, en apprenant que le poëte avait disparu, conçut un violent dépit et s'écria : « Certes, s'il était resté près de moi, je me serais fait un plaisir de lui donner autant chaque jour, jusqu'à ce qu'il ne restât plus ni argent ni or dans ma maison. »

2°

On raconte aussi que Ma'n, ayant entre les mains un certain nombre de prisonniers, voulait les faire périr par le fer. L'un d'eux, se tournant alors vers lui, s'écria : « Que Dieu bénisse l'émir ! vous ne réunirez pas sur nous à la fois la faim, la soif et la mort; cela répugnerait certainement à votre générosité. »

Aussitôt l'émir leur fit donner à manger et à boire, et se mit à les regarder.

Quand ils eurent terminé leur repas, ils lui

dirent : « Émir, que Dieu prolonge votre existence! Naguère nous étions vos prisonniers, et maintenant nous sommes vos hôtes; considérez comment il convient de traiter ceux à qui vous donnez l'hospitalité. »

— « Je vous pardonne! » s'écria l'émir.

Et l'un d'eux ajouta : « Émir, le pardon que vous nous accordez est certainement plus glorieux pour vous que le jour où vous avez fait notre conquête. »

Ma'n fit alors distribuer à chacun d'eux des habits et de l'argent.

❧

Le prince des croyants Almansour avait permis de mettre à mort un homme qui s'était joint à des révoltés d'entre les habitants de Koufat pour exciter des troubles dans son royaume, et une somme de cent mille dirhems avait été promise par le calife à quiconque pourrait lui fournir des renseignements sur cet homme ou l'amener en sa présence. Le coupable se montra à Baghdad, et, pendant que sous un déguisement il traversait un quartier de cette ville,

un des habitants de Koufat le reconnut et le saisit par le pan de sa robe, en s'écriant : « Voilà celui que le prince des croyants fait chercher! »

Sur ces entrefaites, notre homme, entendant le bruit occasionné par les pieds d'un cheval, se retourna et vit Ma'n, fils de Zaïdat. « Père! lui dit-il aussitôt, sauve-moi; Dieu te sauvera! »

Ma'n, s'adressant à celui qui s'acharnait après l'autre, lui demanda : « Qu'y a-t-il de commun entre toi et cet homme? »

— « Cet individu, répondit l'habitant de Koufat, est précisément celui que le prince des croyants recherche; le calife a permis de le tuer et a promis cent mille dirhems à quiconque donnerait sur lui des renseignements. »

— « Laisse-le, » répliqua Ma'n, et s'adressant à son esclave : « Mets pied à terre, lui dit-il, et place cet homme sur ta monture. »

L'habitant de Koufat se mit alors à jeter de grands cris et à rassembler la foule, en disant : « Je n'ai pas affaire à d'autre que celui qui est poursuivi par le prince des croyants. »

Ma'n ajouta : «Va dire au prince des croyants que le coupable est chez moi. »

L'homme alla donc porter la nouvelle à Almansour, qui prescrivit de faire comparaître Ma'n à l'instant même.

Dès que celui-ci fut informé de l'ordre d'Almansour, il rassembla tous les gens de sa maison, ses intendants, ses enfants, ses proches, ses serviteurs, en un mot tous ceux qu'il avait sous sa dépendance, et leur dit : « Je vous défends de faire jamais aucune insulte à cet homme; au reste, il y a des yeux qui vous surveillent. » Ensuite il alla trouver Almansour et lui présenta ses hommages; mais le calife ne lui rendit point le salut et lui dit : « Ma'n, est-ce que tu fais de l'opposition contre moi? »

— « Oui, prince des croyants, » répondit-il.

— « Et toi aussi! » ajouta Almansour, enflammé de colère.

— « Prince des croyants, reprit Ma'n, maintes fois, sous votre règne, j'ai donné des preuves de mon dévouement et de mon zèle, et souvent j'ai exposé ma vie. Vous ne me jugez donc pas assez digne pour que l'on me confie un homme qui a imploré publiquement ma protection,

parce qu'il supposait que j'étais un des serviteurs du prince des croyants? Le fait est arrivé comme je vous le dis; ordonnez donc ce qu'il vous plaira; mon sort est entre vos mains. »

Almansour baissa la tête et se mit à réfléchir un instant; puis il la releva, et, quand sa colère fut apaisée, il s'écria : « Ma'n, nous t'abandonnons le coupable, quand même. »

— « Si le prince des croyants juge convenable d'accorder à la fois deux récompenses, reprit Ma'n, je désire qu'il fasse un présent à cet homme; il lui sauvera la vie et l'enrichira. »

— « Nous lui donnons cinquante mille dirhems, » dit Almansour.

— « Prince des croyants, poursuivit Ma'n, certes les dons des califes sont en proportion des crimes des sujets; or, si la faute de cet homme est grande, faites-lui un présent magnifique. »

— « Nous lui donnons cent mille dirhems, » dit le calife.

— « Hâtez-vous de les donner, prince des croyants, s'écria Ma'n; car ce qu'il y a de meilleur dans un bienfait, c'est la promptitude avec laquelle on l'accorde. »

Et le calife donna des ordres pressants à ce sujet.

Ma'n partit ensuite avec l'homme en possession de la somme, et, quand ils furent arrivés au domicile de Ma'n, ce dernier se tourna vers l'homme et lui dit : « Emporte ce cadeau, attache-toi à ta famille, et prends bien garde désormais d'être rebelle aux ordres des califes. »

XXV

L'Avare et son Hôte

Quelqu'un, dit-on, se présenta chez un avare pour lui demander à dîner. Celui-ci, qui tenait dans ses mains du pain et un pot rempli de miel, fit aussitôt disparaître le pain, et voulait en faire autant du miel, pensant bien que son visiteur ne mangerait pas l'un sans l'autre; puis il lui dit : « Est-ce que tu mangerais du miel sans pain ? »

— « Oui, certes, » répondit l'homme, et il se mit à lécher peu à peu le miel.

« Mon frère, s'écria l'avare, mais cela fait mal au cœur ! »

— « Tu as raison, repartit le visiteur, cela doit faire bien mal au tien ! »

XXVI

Le Vol impuni

On rapporte que Khosroès Nouchirevan (1) donnait une fois un grand dîner à l'occasion du renouvellement de l'année, et les principaux du royaume se trouvaient alors réunis dans son palais. Vers la fin du repas, on apporta les liqueurs, le dessert et les parfums dans des vases d'or et d'argent. Au moment d'enlever les plats, un des convives s'empara d'une coupe d'or du poids de mille sicles et la cacha sous son vêtement; mais Khosroès l'avait aperçu. L'échanson, ne trouvant plus la coupe, s'écria : « Que personne ne sorte d'ici avant d'avoir été fouillé! »

(1) Nom d'un célèbre roi de Perse de la dynastie des Sassanides; il succéda en 531 à Kobad, son père. Après avoir remporté plusieurs avantages sur les Romains et agrandi ses États du côté de l'Orient, il fut enfin vaincu par l'armée de Tibère II. Le surnom de *Nouchirevan*, qui signifie *juste*, lui a été donné par ses sujets; mais les chrétiens, qu'il persécuta, ne reconnaissent en lui que de la bravoure ternie par la cruauté. Le fameux livre de *Calilah et Dimnah*, apporté de l'Inde sous son règne, a été traduit par ses ordres.

— « Et pourquoi? » lui demanda Khosroès.

L'échanson l'informa de ce qui venait d'avoir lieu, et le souverain répondit : « Celui qui a pris la coupe ne la rendra certes pas, et celui qui l'a vu prendre ne dénoncera pas le coupable ; ainsi, qu'on ne fouille personne. »

L'homme emporta donc la coupe, la brisa et se fit faire avec le produit une ceinture, un ornement pour son épée et un vêtement magnifique. Dans une autre réunion semblable à la première, l'individu se présenta couvert d'une riche parure ; et Khosroès, le faisant appeler, lui dit : « Ceci provient de la coupe en question ! »

Le voleur aussitôt baisa la terre, et Khosroès ajouta : « C'est bien ; que le Dieu très-haut te pardonne ! »

XXVII

Adroite repartie du poëte Abou Doulamat

Le poëte Abou Doulamat (1) se trouvant un jour en présence d'Abou'labbas essaffah, le calife lui dit : « Demande-moi ce dont tu as besoin. »

— « Eh bien, dit Abou Doulamat, je désire un chien de chasse. »

— « Je te le donne, » répondit Abou'labbas.

— « Puis une monture pour m'aider à chasser. »

— « Je te la donne aussi. »

— « Ensuite un esclave pour conduire le chien et chasser avec lui. »

— « Soit. »

— « Et une jeune fille pour faire cuire le gibier et nous le servir. »

(1) Surnom de Zend, fils de Djoun. Ce poëte, qui était de couleur noire, comme son surnom l'indique, naquit à Koufat, sous les derniers califes Omayyades; mais sa réputation ne s'étendit que sous les Abbassides. Son père, qui avait été d'abord esclave d'un Arabe de la tribu des Béni Açad, fut ensuite affranchi par son maître.

— « Volontiers. »

— « Prince des croyants, ajouta le poëte, comme ces gens-là sont au nombre de vos serviteurs, il leur faut évidemment une maison? »

— « Sans doute. »

— « Et si, avec cela, ils n'ont point de terres, comment pourront-ils vivre? »

— « Je te donne alors dix champs en rapport et dix autres en friche. »

— « Qu'est-ce que c'est qu'un champ en friche? prince des croyants! » s'écria Abou Doulamat.

— « C'est, dit le calife, une terre dépourvue de plantation. »

— « Alors, moi, je vous donne, prince des croyants, cent terrains en friche des déserts des Béni Açad. »

Cette repartie fit sourire le calife, qui s'écria : « Qu'on lui donne le tout en plein rapport (1)! »

(1) Cette historiette, tirée du recueil intitulé *Kitâb alaghâni*, composé par Abou'lfaradj Ali, fils de Hosaïn Isfahâni, auteur du xe siècle de l'ère chrétienne, se trouve racontée avec plus de détails dans la *Grammaire arabe* de feu le baron Silvestre de Sacy, qui en a donné le texte comme modèle de lecture, en l'accompagnant d'une transcription en caractères européens et d'une traduction française.

XXVIII

La Probité récompensée

L'anecdote suivante est rapportée par Ebn elkharif, qui la tenait de son père. — Une fois, dit le père, je remis au courtier Ahmed, fils d'Essebh, un vêtement, en ajoutant cette recommandation : « Vends-le à mon profit; mais ne manque pas de faire remarquer à l'acheteur qu'il y a un défaut; » et je lui montrai une déchirure que portait le vêtement.

Le courtier s'en alla et revint sur la fin du jour m'en rapporter le prix, en me disant qu'il l'avait vendu à un étranger, moyennant une certaine quantité de pièces d'or. »

— « Mais lui as-tu montré le défaut, et en est-il bien averti ? » lui dis-je.

— « Mon Dieu, non, me répondit-il, j'ai totalement oublié ta recommandation. »

— « Dieu ne t'en récompensera pas, ajoutai-je; viens avec moi chez l'acheteur. »

Nous partîmes aussitôt et nous arrivâmes à

la demeure de l'individu; mais il était absent. Nous prîmes des informations, et l'on nous annonça qu'il était parti pour la Mekke (1) avec la caravane des pèlerins. Demandant alors au courtier le signalement de l'homme, je louai une monture et atteignis la caravane. Je me mis à la recherche de l'acheteur et l'on me conduisit auprès de lui. « Le vêtement que tu as acheté hier à un tel, lui dis-je, moyennant telle somme, a un défaut, rends-le-moi donc et reprends ton or. »

L'homme se leva aussitôt, alla chercher le vêtement et se mit à le retourner en tous sens jusqu'à ce qu'il eût découvert le défaut. Dès qu'il le vit, il s'écria : « Cheïkh (2), représente-moi mon or, afin que je l'examine. »

(1) Ancienne et célèbre ville du Hédjaz, où naquit Mahomet. Elle renferme le fameux temple appelé *Kaabat,* ou maison carrée, qui chaque année reçoit la visite d'une foule de pèlerins accourus de toutes les contrées où l'islamisme est en vigueur. — L'usage permet d'écrire aussi *la Mecque;* mais cette transcription est irrégulière, et l'on peut consulter à ce sujet notre *Dictionnaire étymologique des mots de la langue française dérivés de l'arabe, du persan ou du turc;* Paris, Imprimerie impériale, 1866; grand in-8°.

(2) Ce mot, qui signifie proprement *vieillard,* s'applique aussi par déférence à tout personnage recommandable par son autorité, son savoir ou sa piété.

Quant à moi, j'avais reçu cet or sans y faire attention et sans compter la somme. Dès que je l'eus retiré de la bourse, il me dit : « C'est bien mon or, cheïkh ; compte-le. » En y regardant de près, je m'aperçus qu'il était faux et ne valait absolument rien. L'homme le prit et le jeta, en me disant : « C'est à cause du défaut de ton vêtement que je l'ai payé de cette monnaie ; » puis il me remit, en échange de de l'or faux, une somme égale en or véritable que je remportai.

XXIX

Les Singes et l'Oiseau

Pendant une nuit froide et tourmentée par le vent et la pluie, des singes, qui habitaient sur une montagne, cherchaient du feu sans pouvoir en trouver. Enfin ils aperçurent un ver luisant qui s'agitait comme une étincelle, et, s'imaginant que c'était du feu, ils rassemblèrent une grande quantité de bois qu'ils jetèrent par-dessus, puis ils se mirent à souffler, dans le désir de le voir s'allumer et de se mettre à l'abri du froid. Près d'eux se trouvait un oiseau perché sur un arbre; ils le remarquèrent, et celui-ci les vit également. Témoin de ce qu'ils venaient de faire, l'oiseau leur cria : « Ne vous fatiguez pas inutilement, car ce que vous avez vu n'est point du feu, » et, dans son impatience, il voulait s'approcher d'eux pour les détourner de leur projet, lorsqu'un homme, venant à passer près de l'oiseau, comprit l'intention de ce dernier et lui dit : « Ne cherche

pas à obtenir l'impossible; car personne n'essaie une épée sur une pierre dure qu'on ne peut briser, et l'on ne saurait faire un arc avec un morceau de bois qui ne se courbe point; ainsi donc ne te fatigue pas. » L'oiseau, sans tenir compte de cet avis, s'avança vers les singes pour leur prouver que le ver luisant n'était pas du feu ; mais un des singes le saisit, le jeta par terre et le tua.

XXX

Le Fripon et l'Étourdi

On raconte qu'un fripon et un étourdi, associés tous deux pour des opérations commerciales, s'étaient mis à voyager. Un jour qu'ils cheminaient ensemble, l'étourdi, étant resté en arrière pour satisfaire un besoin particulier, trouva une bourse contenant mille dinars et la ramassa. Le fripon avait tout aperçu. Ils continuèrent ensuite leur route vers leur pays, et, au moment d'entrer en ville, ils s'assirent pour partager la somme.

« Prends-en la moitié, dit l'étourdi, et donne-moi le reste. »

Mais son camarade, qui avait déjà médité en lui-même le projet de s'approprier la somme entière, lui répondit : « Nous ne partagerons pas, car la communauté de biens et la confiance mutuelle ont leur source dans la sincérité et la conformité des sentiments; je ne prendrai que ce qu'il me faut pour ma dépense, tu feras de

même, puis nous enterrerons le reste au pied de cet arbre; l'endroit est sûr. Quand nous aurons besoin, nous viendrons toi et moi prendre notre nécessaire, et personne n'aura connaissance de notre cachette. »

Ils prirent donc tous deux une faible portion de la somme, enfouirent le reste au pied de l'arbre et s'en retournèrent chez eux. Bientôt le fripon vint faire visite aux dinars, à l'exclusion de son associé; il s'en empara et aplanit la terre comme elle se trouvait auparavant. Quelques mois après, l'étourdi alla trouver le fripon et lui dit : « J'ai besoin de quelque chose pour ma dépense; viens avec moi prendre ce qui nous est nécessaire. »

Celui-ci se leva et accompagna son associé jusqu'à l'endroit en question; ils se mirent à creuser, mais ils ne trouvèrent plus rien. Aussitôt le fripon se frappa le visage en s'écriant : « Ne trompe pas la confiance d'un ami; tu es allé, après moi, visiter les dinars et tu les as pris. »

L'autre se mit à jurer qu'il n'en était rien et à maudire le ravisseur.

Pendant ce temps, le fripon redoublait ses la-

mentations, puis il dit à son camarade : « Personne autre que toi n'a pu les prendre; est-ce qu'un autre que toi savait en quel lieu ils étaient cachés? »

Après une longue et vive altercation, ils en référèrent au cadi, qui se fit expliquer l'affaire. Le fripon prétendait que l'étourdi s'était emparé des dinars, ce que ce dernier repoussait de toutes ses forces.

« As-tu quelque preuve à fournir? » demanda le cadi au fripon.

— « Oui, répondit-il, l'arbre au pied duquel étaient les dinars témoignera pour moi que mon camarade les a dérobés. »

Or le fripon s'était déjà rendu près de son père pour le prier d'aller se cacher dans l'arbre, qui était creux, afin de répondre quand on l'interrogerait; et le père s'était effectivement blotti dans le creux de l'arbre. Cela parut digne d'attention au cadi, et il se rendit, lui et ses gens, en compagnie du fripon et de l'étourdi, au pied de l'arbre et lui adressa des questions sur ce qui s'était passé.

Le vieillard caché dans l'arbre répondit : « Oui, c'est l'étourdi qui a pris les dinars. »

A ces mots, le cadi sentit redoubler son étonnement, il fit apporter du bois pour brûler l'arbre et ordonna d'allumer des feux tout alentour. Le père du fripon cria au secours, et on le fit sortir de sa retraite au moment même où il allait perdre la vie. Le cadi le questionna sur l'affaire, que celui-ci raconta dans tous ses détails; puis il fit donner la bastonnade au fripon et souffleter le père, qu'il ordonna de promener ignominieusement à cheval. Ensuite il condamna le fripon à la restitution des dinars et en fit don à l'étourdi.

XXXI

Le Prince, sa Femme et le Fauconnier

Il y avait, dit-on, dans une ville, un illustre prince dont la femme était à la fois belle et sage. Cet homme avait à son service un fauconnier fort habile dans l'art d'élever et de dresser les faucons; il lui témoignait une affection toute particulière, au point de l'admettre dans son palais et de le faire asseoir parmi les femmes de son harem.

Or il arriva que le fauconnier entreprit de séduire la femme de son maître; mais celle-ci fit résistance et se montra fort indignée d'un pareil attentat; son visage changea de couleur, elle rougit de honte, et plusieurs fois elle dut renouveler ses refus et s'entourer de toute sorte de précautions. Le fauconnier eut beau recourir à la ruse pour arriver à ses fins, aucun expédient ne put lui réussir.

Un jour qu'il était allé à la chasse comme de coutume, il trouva deux jeunes perroquets, les

prit et les emporta chez lui pour les élever. Lorsqu'ils eurent acquis de la force, il mit chacun d'eux dans une cage séparée, puis il apprit à l'un à dire : « J'ai vu le portier couché avec ma maîtresse dans le lit de mon maître, » et à l'autre : « Quant à moi, je n'en dirai rien. »

Durant six mois entiers il continua ses leçons jusqu'à ce que les deux oiseaux les récitassent parfaitement. Lorsqu'il eut obtenu d'eux tout ce qu'il voulait, il les porta à son maître, qui fut ravi de les voir et de les entendre parler, bien qu'il ne comprît rien à ce qu'ils disaient, car le fauconnier s'était servi pour cela de la langue des gens de Balkh (1). Toutefois le prince n'en témoigna pas moins un vif étonnement ; il conçut une grande estime pour le fauconnier et dit à sa femme d'avoir un soin tout particulier des deux oiseaux, ce qui fut ponctuellement exécuté.

Quelque temps après, plusieurs grands per-

(1) Capitale de la province du même nom, située dans le Khoraçan. Il s'y fait un grand commerce de soieries. Cette ville fut prise en 1221 de l'ère chrétienne par Djenguiz khan, et par Timour lenk, appelé communément Tamerlan, en 1369.

sonnages de Balkh vinrent présenter leurs salutations au prince, qui fit préparer des mets, des breuvages, et rassembler à leur intention beaucoup de fruits et de présents. On se mit à table, et la conversation s'engagea sur différentes nouvelles. Vers la fin du repas, le prince fit signe au fauconnier d'apporter les deux perroquets. Celui-ci les amena, et, quand ils furent en présence du prince, ils répétèrent ce qu'on leur avait enseigné. Les convives, comprenant ce que les oiseaux venaient de raconter, se regardèrent les uns les autres et détournèrent la tête avec un profond sentiment de pudeur.

Le prince leur demanda ce que les perroquets avaient dit; mais ils refusèrent de répondre. Enfin, après de nouvelles instances, ils lui révélèrent ce qu'ils avaient entendu, en ajoutant : « Il ne convient pas à notre dignité de rester davantage dans une maison où l'on se livre au libertinage. »

A ces mots, le prince les pria d'adresser aux deux oiseaux, dans la langue de Balkh, d'autres paroles que celles qu'ils venaient de faire entendre. Les hôtes se rendirent à son désir;

mais ils s'aperçurent que les perroquets ne savaient que ce qu'on leur avait enseigné. Aussitôt l'innocence de la femme fut reconnue par eux et par tous ceux qui étaient présents, et la calomnie du fauconnier fut mise à découvert. Le prince fit appeler ce dernier, qui se présenta avec un faucon blanc sur la main. A peine était-il sur le seuil de la porte, que la femme du prince, en le voyant, lui adressa ces paroles : « O ennemi de toi-même, est-il vrai que tu m'aies vue comme l'ont déclaré les perroquets que tu as instruits ? »

— « Oui, répondit-il, je vous ai vue comme ils l'ont dit. »

A l'instant même, le faucon, s'élançant au visage du calomniateur, lui creva les yeux avec ses serres.

« Tu mérites bien ce qui t'arrive, s'écria la femme; c'est le Dieu très-haut qui te punit pour avoir attesté ce que tes yeux n'ont point vu ! »

XXXII

L'Éléphant et le Lièvre

Dans une contrée peuplée d'éléphants, plusieurs années consécutives de stérilité avaient rendu l'eau rare, tari les sources et desséché les plantes et les arbres. Les éléphants, tourmentés par une soif brûlante, allèrent se plaindre à leur roi, qui envoya dans toutes les directions à la recherche de l'eau ses émissaires et ses éclaireurs.

L'un d'eux vint rapporter au roi cette nouvelle : « J'ai découvert en tel lieu une abondante source appelée la *Fontaine de la Lune.* »

Aussitôt le roi des éléphants se dirigea vers la fontaine avec son escorte pour se désaltérer, lui et ses sujets. Or cette fontaine était située dans un endroit appartenant aux lièvres ; et les éléphants, écrasant sous leurs pieds les lièvres blottis dans leurs gîtes, en firent périr un grand nombre. Les survivants se réunirent autour de leur souverain et lui dirent : « Vous savez ce

que nous avons éprouvé de la part des éléphants! »

— « Eh bien, répondit le roi, que tous ceux qui ont un avis à donner le fassent connaître. »

Aussitôt un lièvre, nommé Firouz, estimé du roi pour la solidité de son jugement et de son savoir, s'écria : « Le roi jugerait-il convenable de me confier une mission auprès des éléphants et de m'adjoindre un aide fidèle qui puisse être témoin de mes paroles et en rendre compte à sa majesté? »

— « Tu es digne de toute confiance, lui dit le roi, et je suis satisfait de ta proposition. Va donc trouver les éléphants; annonce-leur de ma part ce que tu voudras, et souviens-toi que c'est par le jugement, la sagacité, la douceur et les nobles qualités, qu'un émissaire justifie le choix éclairé de celui qui l'envoie; sois doux et conciliant, car un messager peut attendrir les cœurs par son affabilité ou les aigrir par sa rudesse. »

Le lièvre se mit en route pendant la nuit, au clair de la lune, et parvint jusqu'à l'endroit où se trouvaient les éléphants; mais il ne voulut pas s'approcher d'eux, de peur d'être écrasé

sous leurs pieds et d'être tué, sans qu'il y eût intention de leur part. Il alla donc se poser sur une montagne et adressa ces paroles au roi des éléphants : « La lune m'a envoyé vers vous, et un ambassadeur ne doit pas être blâmé pour la mission dont il s'acquitte, quelque sévères que soient ses paroles. »

— « Quelle est cette mission ? » lui demanda le roi.

Le lièvre répondit : « Voici ce que la Lune me charge de vous dire : Celui qui se fie sur la supériorité de sa force contre les faibles devient victime de sa présomption auprès des puissants ; sa force fait son malheur. Pour vous, plein de confiance en votre supériorité sur les autres animaux, vous vous êtes abusé au point d'aller à la fontaine qui porte son nom, vous y avez bu et l'avez troublée. La Lune m'a donc envoyé vers vous, et je vous avertis de ne plus recommencer, ou sinon elle vous aveuglera et vous fera périr. Si vous avez quelque doute sur ma mission, allons sur-le-champ à la fontaine, et je vous en donnerai des preuves. »

Le roi des éléphants, étonné des paroles du lièvre, se rendit avec l'envoyé Firouz à la fon-

taine, et, en jetant les yeux sur elle, il vit briller la Lune dans l'eau. Firouz lui dit alors : « Prenez de l'eau avec votre trompe ; lavez-vous la face, et prosternez-vous devant la Lune. »

L'éléphant plongea sa trompe dans l'eau dont l'agitation lui fit croire que la Lune tremblait. « Pourquoi donc la Lune tremble-t-elle ? elle est peut-être courroucée de ce que j'ai plongé ma trompe dans l'eau ? » s'écria-t-il.

— « Précisément, » lui dit le lièvre Firouz.

Alors l'éléphant se prosterna de nouveau devant la Lune en signe de repentir de ce qu'il avait fait, et lui promit que désormais ni lui ni les siens ne retomberaient dans une pareille faute.

XXXIII

Le Moine, le Voleur et le Diable

Un moine, qui avait acheté d'un homme une vache à lait, la conduisait à sa demeure, lorsqu'un voleur survint dans l'intention de la dérober. Derrière celui-ci marchait le diable, qui voulait enlever le moine. Le diable, s'adressant au voleur, lui demanda qui il était.

« Je suis, répondit-il, un voleur qui veut dérober la vache du moine quand il sera endormi. Et toi, qui es-tu? »

— « Moi, je suis le diable; je veux saisir le moine pendant son sommeil et m'enfuir avec lui. »

Ils n'en dirent pas davantage jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la demeure du moine. Celui-ci entra, suivi des deux autres; puis il fit entrer la vache, l'attacha dans la cour de sa maison, se mit à souper et s'endormit. Le voleur et le diable délibérèrent alors sur ce qu'ils allaient faire et se disputèrent à qui se met-

trait à l'œuvre le premier. Puis le diable dit au voleur : « Si c'est toi qui commence par prendre la vache, il peut se faire que le moine se réveille, qu'il crie et rassemble du monde, alors je ne pourrai m'emparer de rien. Attends que je l'enlève lui-même, et tu feras ensuite ce que tu voudras. »

Le voleur conçut des craintes et fit cette réflexion : « Si c'est le diable qui commence par enlever le moine, il est possible que celui-ci se réveille, et je ne pourrai prendre la vache. » Il dit alors au diable : « Non pas, attends toi-même que je prenne la vache, et tu feras comme il te plaira. »

Ils ne cessèrent de se quereller à tel point que le voleur s'écria : « Holà! moine, réveille-toi; voici le diable qui veut t'emporter! »

Le diable cria de son côté : « Holà! moine, réveille-toi; voici un voleur qui veut enlever ta vache! »

Ces cris réveillèrent le moine ainsi que ses voisins, et les deux coquins prirent la fuite.

XXXIV

La Souris changée en jeune Fille (1)

Un moine, dont la prière était habituellement exaucée, se trouvait un jour assis au bord de la mer, lorsque vint à passer un milan tenant dans une de ses serres une petite souris qui lui échappa et tomba près du moine. Celui-ci, touché de compassion pour la souris, la prit, l'enveloppa dans une feuille et l'emporta chez lui. Craignant que ses gens ne missent peu d'empressement à l'élever, il pria son Seigneur de la changer en jeune fille, et aussitôt elle devint une jeune fille douée d'une grande beauté.

Le moine la conduisit auprès de sa femme et dit à celle-ci : « Voici une fille qui m'appartient et je désire que tu la traites comme mon enfant. »

Lorsqu'elle eut atteint l'âge nubile, le moine lui adressa ces paroles : « Ma chère fille, te

(1) Le même sujet a été mis en vers français par La Fontaine.

voilà devenue grande, et il te faut absolument un mari; choisis donc celui qui te convient, afin que je t'unisse à lui. »

— « Puisque vous me laissez libre de choisir, répondit-elle, je veux pour mari celui qui est le plus puissant dans le monde. »

— « Tu désires peut-être le soleil? » reprit-il, et il s'en alla trouver le soleil, auquel il dit : « O toi, qui es essentiellement grand, j'ai une fille qui désire avoir pour époux celui qui est le plus puissant dans le monde; voudrais-tu te marier avec elle? »

— « Je vais vous indiquer quelqu'un de plus puissant que moi, répondit le soleil; c'est le nuage, qui m'obscurcit, fait pâlir mes rayons et ternit la splendeur de mes feux. »

Le moine se rendit auprès du nuage et lui rapporta les paroles du soleil.

« Et moi, dit le nuage, je vais vous indiquer quelqu'un de plus puissant que moi; allez trouver le vent, qui me fait avancer ou reculer, qui me pousse à l'orient et à l'occident. »

Le moine alla trouver le vent et lui tint le même discours qu'au nuage; mais le vent lui

dit aussi : « Je vais vous indiquer quelqu'un de plus puissant que moi ; c'est le mont, que je ne puis remuer. »

Et le moine vint s'adresser au mont, qui lui fit cette réponse : « Je vais vous indiquer quelqu'un de plus puissant que moi ; c'est le rat, dont je ne puis me défendre quand il me perfore et fait de moi son habitation. »

Enfin le moine s'en alla dire au rat : « Veux-tu épouser cette jeune fille ? »

— « Et comment le pourrais-je ? s'écria le rat ; mon trou est étroit, et le rat ne s'allie qu'avec la souris. »

Le moine alors pria son Seigneur de changer la jeune fille en souris, comme elle était auparavant, et cela au grand contentement de la jeune fille. Aussitôt Dieu la fit revenir à sa première condition, et elle s'enfuit avec le rat.

XXXV

Les huit Songes

Un roi, nommé Béladz, très-zélé pour les exercices de piété, avait un vizir appelé Iladz. Or il arriva qu'une nuit, le roi, pendant son sommeil, eut huit songes différents qui l'épouvantèrent. Il se réveilla tout troublé et fit appeler des religieux brahmanes (1) pour qu'ils lui donnassent l'explication de ce qu'il avait vu. Lorsqu'ils furent en sa présence, il leur raconta ses songes, et tous s'accordèrent à lui dire : « Certes le roi a vu quelque chose d'étrange, et, s'il daigne nous accorder sept jours, nous viendrons lui en apporter l'interprétation. »

— « Je vous les accorde, » dit le roi.

(1) Sectateurs du dieu Brahma, considéré dans l'Inde comme la cause unique du monde. Les brahmanes forment la permière caste des Hindous et s'occupent spécialement de l'étude des Védas ou livres sacrés. Ils portent des vêtements particuliers, s'abstiennent de manger la chair des animaux et n'ont pour nourriture que les légumes, le riz et le lait. Souvent plongés dans la méditation, ils se livrent à la pratique des plus dures austérités.

Ayant donc pris congé de lui, les brahmanes se rassemblèrent dans la demeure de l'un d'entre eux, tinrent conseil et se dirent : « Nous voilà assez amplement informés pour pouvoir exercer le talion et nous venger de notre ennemi. Nous savons qu'il a fait périr hier douze mille des nôtres. Il nous a révélé son secret et nous a demandé l'explication de ses songes : eh bien! tenons-lui un langage sévère; effrayons-le de telle sorte que la crainte et la tristesse le portent à céder à nos désirs et à nos ordres. Disons-lui : « Il faut nous livrer vos amis et tous ceux que vous estimez, afin que nous les mettions à mort; car nous avons consulté nos livres, et nous ne voyons pas d'autre moyen de détourner de vous les sinistres présages et le malheur dans lequel vous êtes tombé, que celui de faire périr ceux que nous vous nommerons. » — Et si le roi nous demande : « Quels sont ceux dont vous désirez la mort? nommez-les-moi; » nous lui répondrons :

« C'est d'abord la reine Irakht, mère de Djouir, la plus honorable et la plus noble de vos femmes;

« Ensuite Djouir, votre fils de prédilection et celui dont le mérite, à vos yeux, est supérieur à celui de vos autres enfants ;

« Puis le fils de votre noble frère ;

« Hadz, votre ami et votre compagnon ;

« Kal, votre secrétaire et votre conseiller intime.

« Il nous faut encore votre incomparable épée ;

« L'éléphant blanc, que la cavalerie ne peut atteindre à la course ;

« Le cheval que vous montez dans le combat ;

« Les deux autres grands éléphants qui sont avec l'éléphant mâle ;

« Votre agile et vigoureux dromadaire ;

« Enfin, le sage, l'excellent et l'expérimenté Kibarioun. »

— Voilà un moyen de nous venger du mal qu'il nous a fait. Puis nous ajouterons : « Il vous est absolument nécessaire, ô roi, de faire périr ceux que nous venons de vous désigner ; vous verserez ensuite leur sang dans un réservoir, et, après l'avoir rempli, vous vous y asseyerez. Lorsque vous en serez sorti, nous autres, nous ferons venir les brahmanes des

quatre points du royaume, nous tournerons autour de vous, nous prononcerons sur vous des paroles magiques, et, après avoir essuyé le sang répandu sur votre corps, nous vous laverons avec de l'eau et des essences aromatiques; ensuite vous retournerez à votre resplendissant palais, et Dieu bannira le malheur que nous redoutons pour vous. Ainsi donc, ô roi, si vous vous résignez sans aucune crainte à livrer pour votre rançon les amis que nous vous avons nommés, vous serez délivré de tout danger, votre royaume et votre autorité se consolideront, et vous pourrez alors choisir librement votre successeur. Mais si vous rejetez ces conditions, nous craignons que votre royaume ne vous soit enlevé et que vous ne périssiez. » — Si le roi se soumet à nos ordres, nous lui ferons subir le genre de mort que nous jugerons convenable. »

Lorsqu'ils furent d'un commun accord sur leur projet, ils revinrent auprès du roi le septième jour et lui dirent : « O roi, nous avons consulté nos livres au sujet de l'interprétation de vos songes, et nous avons attentivement examiné entre nous l'avis qu'il fallait émettre. Honneur

vous soit rendu, roi pur et juste ! mais nous ne pouvons vous informer du résultat de nos recherches que lorsque nous serons seuls avec vous. »

Aussitôt le roi fit sortir tous ceux qui se trouvaient auprès de lui et ne retint que les brahmanes. Ceux-ci lui firent part de leur délibération, et le roi s'écria : « Je préfère la mort à la vie, s'il me faut tuer ceux que j'aime autant que ma personne ; je suis mortel, sans aucun doute, et la vie est courte. Mon règne ne peut durer toujours, et la mort vaut autant pour moi que la séparation de mes amis. »

Les brahmanes reprirent : « Si vous ne vous offensez pas de notre observation, nous vous ferons remarquer que vous n'êtes point dans le vrai quand vous estimez une autre personne plus que vous-même. Prenez donc garde à vous et à vos États, et faites ce qui vous offre un grand espoir de bonheur et de sécurité ; jouissez de votre puissance au milieu des grands de votre royaume qui font votre gloire et votre honneur. N'abandonnez pas l'affaire essentielle pour vous attacher à de faibles considérations, et ne vous perdez pas par égard pour ceux que

vous aimez. Sachez, ô roi, que l'homme ne tient à la vie que par amour pour lui-même, et que, sauf la volonté du Dieu très-haut, votre existence n'est attachée qu'à celle de votre royaume, que vous n'avez d'ailleurs obtenu qu'à force de soucis et de peines pendant des mois et des années ; or il ne convient pas que vous l'abandonniez comme une chose méprisable. Prêtez donc l'oreille à nos paroles, pensez à vous et laissez de côté ce qui vous est étranger et ne mérite aucune attention. »

Le roi, voyant que les brahmanes s'étaient montrés durs et arrogants envers lui dans leurs paroles, sentit augmenter sa peine et son chagrin ; il se leva du milieu d'eux et se retira dans son cabinet. Se jetant alors la face contre terre, il versa des larmes et se tortilla comme un poisson qui est sorti de l'eau. Puis il se dit en lui-même : « Je ne sais lequel des deux malheurs est le plus grand pour moi, de ma mort ou du meurtre de mes amis. Tant que je vivrai, je ne pourrai plus goûter aucun plaisir, si je ne conserve mon royaume jusqu'au dernier moment et n'obtiens l'accomplissement de mes désirs ; et certes je ne me soucie plus de la vie, s'il faut

que je sois privé de la vue d'Irakht. Comment pourrai-je gouverner mon royaume lorsque mon vizir Iladz aura péri? Que ferai-je, étant privé de mon éléphant blanc et de mon excellent cheval? Et comment conserver le titre de roi, quand j'aurai mis à mort ceux que les brahmanes m'ont désignés? A quoi bon rester au monde après eux? »

La nouvelle de l'affliction et du chagrin du roi se répandit bientôt dans le pays, et dès qu'Iladz en fut informé, il fit de sages réflexions et se dit : « Il ne convient pas que j'aille trouver le roi et l'interroger sur ce qui lui est arrivé, avant qu'il ne m'appelle. » Puis il se rendit auprès d'Irakht et lui dit : « Depuis le moment où j'ai commencé à servir le roi jusqu'à ce jour, jamais il n'a rien fait sans me demander conseil; et cependant je vois qu'il me cache quelque chose dont j'ignore la nature et dont il ne laisse rien percer. Voilà déjà plusieurs nuits qu'il passe mystérieusement en compagnie des brahmanes; il s'est séparé de nous à ce sujet, et je crains que les brahmanes, mis dans la confidence de quelques-uns de ses secrets, ne lui aient conseillé de prendre des

mesures capables d'attirer sur lui des malheurs. Levez-vous donc, allez le trouver, demandez-lui des nouvelles de son état, puis vous reviendrez m'en informer ; car il m'est impossible de pénétrer jusqu'à lui. Peut-être que les brahmanes, lui présentant l'affaire sous des apparences brillantes, l'auront poussé à quelque honteuse démarche ; et vous savez que le roi, conformément à son caractère, lorsqu'il est irrité, ne demande jamais l'avis de personne et ne réfléchit pas aux conséquences des choses, grandes ou petites. »

Irakht lui répondit : « J'ai eu naguère quelque contestation avec le roi et je ne puis l'aller trouver pour le moment. »

— « N'apportez pas de mauvais vouloir en pareille occasion, lui répliqua Iladz, et ne laissez pas le ressentiment prévaloir dans votre esprit ; car personne autre que vous ne peut arriver jusqu'au roi. Maintes fois je l'ai entendu avouer que la présence d'Irakht lui avait rendu la joie au milieu de la violence de ses chagrins. Allez donc, je vous prie, lui pardonner et lui raconter les nouvelles que vous avez apprises ; réconfortez-le par vos paroles, et ses chagrins

se dissiperont. Puis vous me ferez connaître sa réponse, qui sera, je l'espère, pour nous et pour son peuple le sujet de la plus grande consolation. »

Irakht s'en alla donc et entra dans l'appartement du roi ; s'étant assise à ses côtés, elle lui dit : « Que vous est-il arrivé, ô roi vénéré ! et qu'avez-vous appris des brahmanes ? Je vous vois tout affligé ! Dites-moi ce que vous éprouvez ; car il est juste que je partage vos peines et que je vous apporte moi-même du soulagement. »

— « O femme ! répondit le roi, ne m'adressez pas de questions qui pourraient augmenter ma douleur et ma tristesse ; c'est une affaire sur laquelle il ne convient pas que vous m'interrogiez. »

— Est-ce que le rang que j'occupe auprès de vous mérite une telle réception ? lui répliqua la reine. Le plus intelligent des hommes est celui qui, au moment où l'infortune vient le frapper, redouble de vigilance et demande le plus de conseils aux gens sincères, afin de s'affranchir du malheur par l'adresse, la prudence et les avis judicieux. Jamais un grand criminel ne

désespère de la clémence. Ne vous laissez donc pas abattre par le chagrin et la tristesse dont les seuls effets sont d'amaigrir le corps et de servir les intérêts de l'ennemi. »

— « Cessez de m'importuner par de telles questions, lui dit le roi ; l'affaire sur laquelle vous m'interrogez ne renferme rien de bon ; elle a pour résultat ma mort, la vôtre, celle d'un grand nombre de mes sujets et de ceux que j'affectionne le plus; car les brahmanes prétendent qu'il faut absolument vous faire périr ainsi que beaucoup de gens qui me sont chers; et certes, sans vous, la vie n'aura plus de charmes pour moi. Est-ce que l'on peut entendre de pareilles choses sans être profondément affligé ? »

A ces mots, Irakht fut saisie d'effroi ; mais sa prudence l'empêcha de manifester au roi son trouble, et elle lui dit : « O roi, ne craignez rien, car nous vous servirons de rançon ; vous avez d'autres femmes que moi pour vous consoler de ma perte. Cependant, ô roi, je vous demande une chose sur laquelle mon amour et mon attachement pour vous m'engagent à insister ; suivez mon sage conseil. »

— « Et quel est-il? » s'écria le roi.

— « C'est, ajouta-t-elle, de ne plus vous fier désormais aux brahmanes pour vos propres affaires, et ensuite de prendre souvent conseil de vos fidèles amis; car un meurtre est une chose grave, et vous ne pouvez rendre la vie à ceux que vous auriez tués. Quand vous trouvez une perle, dit le proverbe, bien qu'elle ne vous semble bonne à rien, ne la rejetez pas de votre main avant de la montrer à celui qui peut en apprécier la valeur. Et vous, ô roi, vous ne connaissez pas vos ennemis. Sachez donc que les brahmanes ne vous aiment point; hier, vous avez fait périr douze mille de leurs frères, et vous ne pensez pas que ces brahmanes puissent avoir du ressentiment contre vous? J'affirme sur ma vie que vous ne deviez pas leur parler de vos songes et les consulter à cet égard; tout ce qu'ils vous ont dit n'a été suggéré que par vengeance de ce qui s'est passé entre vous et eux; peut-être vous feront-ils périr ainsi que vos amis et votre vizir, et de cette manière ils atteindront leur but. Je pense donc que, si vous les écoutez en mettant à mort ceux qu'ils vous ont désignés, ils triompheront de vous et

s'empareront de votre royaume, qui leur retombera entre les mains tel qu'il était précédemment. Allez donc trouver le sage Kibarioun, car il est rempli de savoir et d'intelligence ; racontez-lui ce que vous avez vu en songe, et priez-le de vous en donner le sens et l'explication. »

Ces paroles dissipèrent le chagrin du roi, qui fit seller son cheval et le monta pour se rendre auprès du sage Kibarioun. Lorsqu'il fut arrivé à la demeure de ce dernier, il descendit de cheval, le salua et se tint la tête humblement inclinée devant lui.

Le sage lui dit : « Qu'avez-vous donc, ô roi ! et pourquoi cette altération que je remarque sur votre visage ? »

Le roi répondit : « J'ai eu pendant mon sommeil huit songes que j'ai racontés aux brahmanes ; d'après l'explication qu'ils m'en ont donnée, je crains qu'il ne m'arrive un grand malheur ; je redoute d'être chassé de mon royaume ou d'en être dépouillé. »

— « Voulez-vous me raconter vos songes, dit le sage, ou préférez-vous que je vous les raconte moi-même et que je vous donne des ren-

seignements sur tout ce que vous avez vu ? »

— « Dans votre bouche, le récit sera plus surprenant, » repartit le roi.

— « Eh bien, ne vous affligez pas de cette affaire, poursuivit Kibarioun, et n'ayez aucune crainte :

« 1° Quant aux deux poissons rouges, que vous avez vus se dresser sur leurs queues, cela signifie qu'un envoyé du roi d'Himoun vous apportera deux boîtes entourées de perles et de rubis, du prix de quatre mille livres d'or, et vous les offrira.

« 2° Les deux oies, que vous avez vues prendre leur vol derrière votre dos et s'abattre devant vous, indiquent que le roi de Balkh vous enverra deux chevaux qui n'ont point leurs pareils au monde et vous en fera cadeau.

« 3° Le serpent, que vous avez vu ramper sur votre pied gauche, signifie qu'un homme vous offrira de la part du roi de Sandjin une épée de pur acier dont il n'existe point de pareille.

« 4° Et quant au sang dont il vous a semblé que votre corps était teint, cela veut dire que le roi de Kazroun vous enverra un superbe man-

teau de pourpre, brillant au milieu de l'obscurité.

« 5° L'ablution de votre corps avec de l'eau signifie que le roi de Bahzin vous fera présent de vêtements de coton comme en portent les souverains.

« 6° Le songe dans lequel vous pensiez être sur le blanc sommet d'une montagne vous annonce que le roi de Kidour vous offrira un éléphant blanc que la cavalerie ne saurait atteindre.

« 7° Le feu que vous avez vu briller au-dessus de votre tête signifie que le roi d'Arzen vous fera présent d'un diadème d'or, entouré de perles et de rubis.

« 8° Quant à l'oiseau que vous avez vu frapper de son bec votre tête, je ne puis vous en donner aujourd'hui l'explication, quoiqu'il n'y ait pour vous aucun malheur à craindre ni aucun sujet d'alarme; mais cela présage un mouvement d'humeur et de mécontentement de la part d'une personne que vous aimez.

« Voici donc, ô roi, l'interprétation de vos songes, et les messagers chargés de porter les présents arriveront ensemble au bout de sept jours et les remettront entre vos mains. »

Alors le roi salua Kibarioun et revint à son palais. Sept jours après on annonça l'arrivée des messagers. Le roi s'assit sur son trône et convoqua les grands dignitaires; les présents lui furent offerts, comme le sage Kibarioun le lui avait prédit. A leur vue, le roi fut saisi d'un vif étonnement et témoigna la joie que lui causait la science de Kibarioun. Puis il s'écria :

« Je n'ai pas été bien inspiré lorsque j'ai raconté mes songes aux brahmanes et que je prêtais l'oreille à leurs ordres; et si le Dieu très-haut n'avait eu pitié de moi, j'aurais péri et en aurais fait périr bien d'autres. Je vois qu'il ne faut jamais écouter que les conseils d'amis doués d'intelligence. Irakht m'en a donné un bon, je l'ai suivi et en ai senti l'heureux effet. Qu'on m'apporte donc les présents devant elle pour qu'elle choisisse celui qui lui plaira. »

Il dit ensuite à Iladz : « Prenez la couronne et les vêtements, faites-les porter et suivez-moi avec eux jusque dans mon harem. »

Le roi fit ensuite appeler Irakht et Hourkanah, les deux plus nobles de ses femmes, et il dit à Iladz : « Mettez devant Irakht les vête-

ments et la couronne pour qu'elle choisisse ce qu'elle voudra. »

Iladz plaça donc les cadeaux devant Irahkt, qui fit choix de la couronne, et Hourkanah prit un des plus riches et des plus beaux vêtements.

Or le roi était dans l'habitude de passer une nuit avec Irahkt et une autre avec Hourkanah, et la femme chez laquelle il se rendait dans cette intention lui préparait habituellement du riz sucré dont il faisait sa nourriture. Le roi vint une fois trouver Irakht dont c'était le tour; et celle-ci, en apportant le riz qu'elle avait préparé, se présenta devant lui avec le plat dans la main et la couronne sur la tête. Hourkanah, informée du fait, conçut de la jalousie contre Irakht; elle se couvrit de ses vêtements et passa devant le roi. L'éclat de son visage et de sa parure était brillant comme le soleil, et le roi, à son aspect, fut émerveillé. Se tournant alors vers Irakht, il lui dit : « Vous avez fait une folie en choisissant la couronne et laissant de côté des vêtements dont il n'existe pas de pareils dans notre garde-robe. »

Irakht, entendant le roi faire indirectement l'éloge d'Hourkanah et blâmer son choix in-

considéré, fut saisie d'un violent dépit; elle frappa de son plat la tête du roi, et le riz se répandit sur la face de celui-ci. Se levant aussitôt de son siége, le roi fit appeler Iladz et lui dit : « Voyez donc comme cette insensée me méprise, moi qui suis le roi du monde! Voyez ce qu'elle vient de me faire ! Emportez-la et tuez-la sans pitié ! »

Iladz partit en disant : « Je ne la ferai point périr, j'attendrai que la colère du roi soit apaisée ; car cette femme est la plus spirituelle et la plus sensée des reines ; elle n'a point sa pareille ; le roi ne peut s'en passer ; c'est elle qui l'a préservé de la mort ; elle a fait de bonnes actions, et nous avons en elle un grand espoir. Je crains d'ailleurs que le roi ne me dise : « Pourquoi n'avez-vous pas différé sa mort jusqu'à ce que je revienne sur ma décision ? » Je ne la ferai donc point mourir avant d'avoir pris de nouveau l'avis du roi. Si je le vois repentant et chagrin de ce qu'il a fait, je la lui présenterai vivante, j'aurai accompli une grande action ; j'aurai sauvé Irakht du trépas, préservé le cœur du roi de tout remords et mérité l'estime de tous les hommes. Si, au contraire, je le vois satisfait,

tranquille et bien décidé à persévérer dans ses intentions, la mort d'Irakht sera inévitable. » Alors il emmena la reine chez lui et mit à sa disposition un serviteur fidèle, en prescrivant à celui-ci d'avoir soin d'elle, et de la tenir au secret jusqu'à ce qu'il eût sondé l'intention du roi à son égard.

Après avoir trempé son épée dans le sang, Iladz se présenta devant le roi, dans l'attitude d'un homme profondément affligé, et lui dit : « O roi, j'ai exécuté vos ordres concernant Irakht. »

Le ressentiment du roi ne tarda pas à se calmer, et, au souvenir de la grâce et de la beauté d'Irakht, il sentit redoubler son chagrin à cause de la perte de cette femme; mais il chercha à se consoler et à s'endurcir contre une telle idée. Toutefois il avait honte de demander à Iladz s'il avait réellement exécuté ses ordres ou non, et il espérait, d'après ce qu'il savait touchant la prudence d'Iladz, que celui-ci n'en aurait rien fait.

Iladz le regarda d'un air plein de sagacité et comprit ce qui se passait dans l'esprit du roi; puis il lui dit : « Cessez de vous affliger, ô roi;

car le chagrin et la tristesse, loin d'être utiles au corps, le font maigrir et le consument; supportez donc patiemment un malheur que vous ne pourrez jamais réparer. Si le roi daigne le permettre, je vais lui raconter un apologue pour le tranquilliser. »

— « Racontez-le, » dit le roi.

« On rapporte, reprit Hadz, que deux colombes, mâle et femelle, remplirent leur nid de froment et d'orge. Le mâle dit à la femelle : « Tant que nous trouverons dans la plaine de quoi vivre, nous ne mangerons rien de ce que nous avons ici; quand viendra l'hiver et qu'il n'y aura plus rien dans la plaine, nous reviendrons à ce qui se trouve dans notre nid et nous le mangerons. »

La femelle, charmée de cette proposition, répondit au mâle : « Tu as grandement raison. »

Or le grain était humide au moment où ils le mirent dans leur nid.

Le mâle s'en alla au loin, et, quand l'été fut arrivé, le grain se dessécha et s'amincit considérablement. A son retour, le mâle, voyant le grain diminué, dit à la femelle : « N'étions-

nous pas convenus de ne rien manger de ceci? pourquoi donc en as-tu mangé? »

La femelle se mit à jurer qu'elle n'en avait point mangé et à repousser cette accusation; mais il ne la crut pas et la frappa de son bec à tel point qu'elle mourut.

Lorsque les pluies tombèrent et que l'hiver fut arrivé, le grain s'humecta et parut aussi plein qu'auparavant. En voyant cela, le mâle se repentit, et, se couchant auprès de sa compagne, il s'écria : « A quoi me servent maintenant le grain et la vie, puisque je suis privé de toi! Je te désire et ne te retrouve plus; je ne puis plus rien pour toi, et, quand je songe à ton malheur, je reconnais que j'en suis la cause! » Et il s'abstint de manger et de boire jusqu'à ce qu'il mourut à côté de sa femelle. »

« L'homme sensé n'apporte jamais de précipitation dans le supplice et le châtiment, et surtout quand il craint d'avoir à se repentir comme le mâle de la colombe. »

— « J'ai aussi entendu dire qu'un homme gravissait une montagne, la tête chargée d'un paquet de lentilles. Voulant se reposer un peu, il déposa son fardeau derrière lui. Alors un

singe descendit d'un arbre, prit une poignée de lentilles et remonta sur l'arbre; mais, une lentille étant tombée de sa patte, il redescendit pour la chercher, ne put la retrouver, et toutes les autres s'éparpillèrent. »

« Et vous aussi, ô roi, parmi les seize mille femmes que vous possédez et que vous réunissez pour votre plaisir, il en est une que vous chercherez et que vous ne trouverez plus. »

A ces mots, le roi craignit qu'Irakht n'eût perdu la vie, et il s'écria : « O Hadz ! sur une seule parole, vous avez donc exécuté sans délai l'ordre que je vous ai donné? Eh quoi! vous vous êtes attaché à une seule parole de ma part, sans en attendre la confirmation ! »

Hadz reprit : « La parole de Dieu seul est immuable, lui seul ne varie jamais dans ses ordres et ses décrets. »

— « Je me suis perdu moi-même, dit le roi, et j'ai multiplié mes chagrins en ordonnant le meurtre d'Irakht ! »

— « Il y a deux sortes d'hommes qui doivent avoir des sujets d'affliction, continua Hadz : celui qui chaque jour commet le mal, et celui qui ne fait jamais le bien; car leur joie

et leur félicité dans ce monde sont peu de chose, tandis que leur repentir, lorsqu'ils attendent une rétribution, est long et incalculable. »

— « Oh! s'écria le roi, si je pouvais voir encore Irakht vivante, je n'aurais plus de chagrin ! »

— « Il y a deux sortes d'hommes qui n'éprouvent jamais de chagrin, dit Iladz : celui qui s'exerce chaque jour à la pratique du bien, et celui qui ne fait jamais de mal. »

— « Hélas! je ne reverrai plus Irakht ! » s'écria de nouveau le roi.

Iladz reprit : « Il y a deux sortes d'hommes qui ne peuvent pas voir : l'aveugle et l'insensé; car, de même que l'aveugle n'aperçoit ni le ciel, ni les astres dans le firmament, et ne distingue pas les objets proches ou éloignés de lui; de même l'insensé ne fait aucune distinction entre ce qui est honnête et ce qui est déshonnête, entre l'homme de bien et le malfaiteur. »

— « Oh! dit encore le roi, si je revoyais Irakht, je serais au comble de la joie ! »

— « Il n'y a que deux sortes d'hommes qui puissent être joyeux, poursuivit Iladz : celui qui est doué de sagacité et celui qui possède la

science ; car, de même que l'homme sagace pénètre les choses du monde et tout ce qu'il renferme d'accroissement, de diminution, de proximité et d'éloignement ; de même le savant connaît les qualités de la vertu et du vice, il sait ce qu'il doit faire pour obtenir la vie future qui lui promet le salut et dont l'espérance le dirige dans le droit chemin. »

Le roi répliqua : « Je vois qu'il faut que je m'éloigne de vous, Iladz, que je prenne mes précautions et me tienne sur mes gardes ! »

— « Il y a deux sortes d'hommes que l'on doit éviter, dit encore Iladz : celui qui soutient qu'il y a ni vertu, ni vice, ni châtiment, ni récompense, et qui nie les obligations qu'il a contractées ; puis celui qui ne détourne pas ses regards de ce qu'il ne doit point voir, ses oreilles des mauvais discours, sa passion des femmes d'autrui, et son cœur des vices et des désirs qui portent le trouble dans son âme. »

— « J'étends la main vers Irakht, s'écria le roi, et ma main reste vide ! »

— « Il y a trois choses qu'on peut appeler vides, dit Iladz : un fleuve sans eau, un pays sans roi, et une femme sans mari. »

— « O Iladz! vous n'êtes jamais à court de réponse, s'écria le roi.

— « Il y a trois sortes de personnes qui trouvent facilement leurs réponses, dit Iladz : le roi qui distribue largement de ses trésors; la femme qui épouse un homme riche qu'elle aime, et l'homme savant qui s'applique au bien. »

S'apercevant alors que le roi devenait plus triste, Iladz ajouta : « O roi! Irakht vit encore. »

Aussitôt le roi, transporté d'allégresse, s'écria : « O Iladz, la sincérité bien connue de vos conseils et de vos paroles a suffi pour m'empêcher de me mettre en colère; et j'espère, d'après la confiance que m'inspire votre sagesse, que vous n'aurez pas fait périr Irakht. Bien qu'elle ait commis une grande faute et prononcé de dures paroles, elle n'a pas agi par inimitié ni par le désir de m'injurier; la jalousie seule l'a poussée à cet excès, et j'aurais dû n'en tenir aucun compte et le supporter patiemment; mais vous, Iladz, vous avez voulu m'éprouver et me laisser dans le doute sur son sort; vous avez pris envers moi le meilleur

parti, et je vous en remercie. Allez donc et amenez-la-moi. »

Hadz quitta le roi, alla trouver Irakht et la pria de se parer, ce qu'elle fit; puis il revint avec elle vers le roi. Lorsqu'elle fut en sa présence, elle le salua, et, se tenant devant lui, elle s'écria : « Louange au Dieu très-haut, et louange au roi qui m'a fait du bien! J'ai commis une grande faute qui ne me rendait plus digne de la vie; mais le roi a déployé envers moi sa douceur, sa générosité naturelle et sa clémence. Louange aussi à Hadz, qui a différé mon supplice et m'a sauvée du trépas, parce qu'il connaissait l'indulgence du roi, l'étendue de sa douceur, de sa libéralité, de la générosité de son caractère et de sa fidélité dans ses promesses! »

Alors le roi dit à Hadz : « Oh, combien est grand votre pouvoir sur moi, sur Irakht et sur mon peuple! car vous avez sauvé la vie de celle dont j'avais ordonné la mort; c'est vous qui me rendez Irakht aujourd'hui! Je ne cesserai jamais de me fier à vos conseils et à votre sage direction. Aujourd'hui votre crédit et votre mérite se sont rehaussés auprès de moi, et je vous

abandonne le gouvernement de mon royaume; vous l'administrerez comme il vous plaira, je m'en rapporte entièrement à vous. »

— « Que Dieu prolonge votre règne et votre félicité! s'écria Iladz. Certes, je ne mérite pas un pareil honneur, je ne suis que votre serviteur; seulement, je désire une chose, c'est que le roi n'apporte plus dans les affaires importantes une précipitation dont il aurait à se repentir et qui ne lui causerait que de la douleur et de la tristesse, surtout à l'égard d'une femme si fidèle, si digne de considération, et qui n'a point sa pareille sur la terre. »

— « Vous avez raison, Iladz, répondit le roi; j'approuve vos paroles, et dorénavant je n'entreprendrai aucune affaire, petite ou grande, à plus forte raison une affaire aussi grave que celle dont je viens de me tirer, sans m'entourer des conseils prudents et judicieux d'amis éclairés. »

Ensuite le roi fit des présents magnifiques à Iladz et lui livra les brahmanes qui avaient conspiré contre ses jours. L'épée en fit justice, et le roi ainsi que les grands de son royaume furent remplis d'allégresse; ils offrirent à Dieu

des actions de grâces et louèrent Kibarioun de l'étendue de ses connaissances, et de la supériorité de sa sagesse qui lui avait suggéré les moyens de sauver le roi, sa vertueuse femme et son fidèle vizir.

XXXVI

Le Moine et son Hôte

Il y avait, dans le pays de Karkh (1), un moine plein de zèle pour ses devoirs de piété. Un jour, un visiteur descendit chez lui, et le moine fit servir à son hôte des dattes, afin que celui-ci goûtât d'un fruit qu'il ne connaissait pas, et tous deux en mangèrent. Puis l'hôte s'écria : « Ah ! que ces dattes sont douces et bonnes ! Il n'y en a pas dans le pays que j'habite. A vrai dire, je ne suis pas friand de dattes ; et, comme notre contrée produit beaucoup d'autres espèces de fruits, elle peut conséquemment se passer de dattes, qui sont indigestes et peu saines au corps. »

(1) Nom d'un ancien quartier de la ville de Baghdad. Sous le règne de Mostasem, dernier calife Abbasside, un grand tumulte s'étant élevé parmi les *chiytes* ou dissidents, qui habitaient cet endroit, et les *sunnites* ou orthodoxes, habitant l'autre partie de la ville, les troupes du calife, sous prétexte de rétablir la tranquillité, pillèrent Karkh et y commirent toutes les horreurs imaginables.

Le moine répliqua : « Celui qui désire ce qu'il n'a pas ne peut être réputé sage, et vous êtes assurément très-heureux, puisque vous vous contentez de ce que vous possédez. »

L'observation du moine fut faite en hébreu, et l'hôte trouva cette langue si belle, qu'il se sentit émerveillé ; plein du désir de l'apprendre, il s'y appliqua pendant quelque temps.

Le moine dit alors à son hôte : « Vous méritez bien d'éprouver un sort pareil à celui du corbeau, pour avoir abandonné votre propre langue et vous être efforcé d'apprendre à parler en hébreu ! »

— « Et que lui arriva-t-il donc ? » demanda l'hôte.

— « On rapporte, continua le moine, qu'un corbeau, voyant une perdrix à l'allure vive et fière, fut si ravi de sa démarche qu'il conçut le désir de l'imiter et s'y appliqua de son mieux ; mais, malgré ses efforts, il ne put y parvenir. Dans son désespoir, il voulut revenir à sa marche naturelle, et voici qu'il s'embrouilla tellement en mêlant les deux manières de marcher, qu'il devint le plus disgracieux des oiseaux quand il essayait de faire un pas. » — Je ne

vous cite cet exemple que pour vous faire sentir que vous avez abandonné votre langage pour vous lancer dans l'étude de la langue hébraïque, qui ne vous convient nullement. Je crains que vous n'arriviez pas à la comprendre, et qu'après avoir oublié votre langue maternelle, quand vous retournerez vers vos amis, vous ne parliez plus mal qu'eux tous; car il est dit que l'on doit regarder comme un insensé celui qui s'applique à des choses qui ne lui conviennent point, qui ne sont pas de sa compétence, que ses parents ne lui ont point enseignées, et dont ses ancêtres n'avaient aucune notion. »

XXXVII

Le Voyageur et l'Orfèvre

Des gens avaient creusé une fosse dans laquelle tombèrent un orfèvre, un serpent, un singe et un tigre. Un voyageur vint à passer tout près de là, et, se penchant au-dessus de la fosse, il aperçut l'homme, le serpent, le tigre et le singe. Alors il réfléchit en lui-même et se dit : « Je ne saurais accomplir une œuvre qui me soit plus profitable pour la vie future que de délivrer cet homme des ennemis dont il est entouré. »

Prenant aussitôt une corde, il la glissa dans la fosse ; le singe, en raison de son agilité, s'y suspendit le premier, et se tira d'embarras.

Le voyageur tendit la corde une seconde fois, et le serpent, s'enroulant autour d'elle, sortit également.

A la troisième fois, le tigre s'y accrocha et fut sauvé.

Puis ces animaux remercièrent leur libérateur et lui dirent : « Ne faites pas sortir cet homme de la fosse ; car, assurément, rien n'est

moins reconnaissant que l'homme en général, et que cet individu en particulier. »

Le singe lui dit ensuite : « Ma demeure est sur une montagne, près de la ville de Nawadirekht ; » — et le tigre ajouta : « Moi, j'habite une forêt dans les environs. » — « Et moi, dit le serpent, j'ai pour retraite un mur de la même ville. Or, si jamais il vous arrive de passer près de nous et d'avoir besoin de nos services, appelez-nous, et nous viendrons vous récompenser de votre bienfait. »

Le voyageur, sans tenir compte de ce qu'ils venaient de lui dire au sujet de l'ingratitude de l'espèce humaine, jeta de nouveau la corde et délivra l'orfèvre qui se prosterna devant lui en s'écriant : « Vous avez été généreux envers moi; eh bien, si vous venez quelque jour à Nawadirekht, demandez mon adresse; je suis orfèvre, et je me ferai un devoir de vous être utile, au souvenir du service que vous m'avez rendu. »

L'orfèvre se rendit ensuite à sa ville, et le voyageur s'en alla de son côté.

A quelque temps de là, le voyageur eut affaire à Nawadirekht; et il se promenait dans cette ville, quand le singe s'avança vers lui, se

prosterna, lui baisa les pieds, et lui présenta ses excuses, en disant : « Assurément les singes ne possèdent pas grand'chose ; mais asseyez-vous jusqu'à mon retour. » Il partit et revint avec des fruits excellents qu'il offrit au voyageur.

Celui-ci en mangea tout à son aise et se retira. Quand il fut près de la porte de la ville, le tigre vint à sa rencontre et s'inclina respectueusement devant lui en disant : « Vous avez été bienfaisant à mon égard ; prenez patience un moment jusqu'à ce que je revienne. » Aussitôt il partit, et, pénétrant à travers les murs de la ville jusqu'à la fille du roi, il la tua et lui prit son collier, qu'il apporta au voyageur sans lui annoncer d'où provenait cette parure.

Le voyageur dit en lui-même : « Ces animaux m'ont noblement récompensé; voyons donc ce qui arrivera si je vais trouver l'orfèvre. Certes, s'il est dans la gêne, si même il n'a rien pour me venir en aide, il pourra du moins vendre le collier, en toucher le prix, m'en donner une part et garder l'autre pour lui. C'est un homme qui doit parfaitement connaître la valeur de cet objet. » Le voyageur se rendit donc chez l'orfèvre, et celui-ci, en le voyant, lui

souhaita la bienvenue et le fit entrer dans sa maison. Ayant jeté les yeux sur le collier, l'orfèvre le reconnut, car c'était lui-même qui l'avait fabriqué pour la fille du roi, et il dit au voyageur : « Attendez que j'aille vous chercher de quoi manger; je n'ai rien chez moi qui soit digne de vous être offert. » Puis il sortit en faisant cette réflexion : « Voici mon affaire! je vais aller trouver le roi, lui dénoncer le fait, et par là je me mettrai en faveur auprès de sa majesté. » Alors il se dirigea vers le palais du roi et fit parvenir au souverain ce message : « Celui qui a tué votre fille et volé son collier est chez moi. »

Le roi envoya chercher le voyageur, et, à la vue du collier que ce dernier portait sur lui, il ordonna sans plus tarder de le livrer au supplice, de le promener à travers la ville et de l'attacher à une croix.

Quand cela fut exécuté, le voyageur se mit à verser des larmes et à crier de toute la force de sa voix : « Si j'avais suivi les conseils du singe, du serpent et du tigre, relativement au peu de reconnaissance de l'homme, je ne serais point tombé dans un tel malheur! » Et comme il

proférait à diverses reprises les mêmes paroles, il fut entendu par le serpent, qui sortit d'entre les pierres sous lesquelles il était caché et reconnut son bienfaiteur. Vivement touché de son sort, il se mit à chercher un moyen de le sauver et s'en alla mordre le fils du roi.

Aussitôt le roi fit appeler des gens expérimentés qui s'efforcèrent de guérir son fils par leurs enchantements; mais ils ne purent rien obtenir.

Alors le serpent se rendit auprès d'une de ses sœurs parmi les fées et lui raconta la belle action du voyageur à son égard ainsi que le malheur survenu à ce dernier. La fée en eut pitié, alla trouver le fils du roi, lui apparut mystérieusement et lui dit : « Vous ne guérirez qu'après avoir subi les enchantements de celui que vous avez injustement condamné. »

Le serpent, de son côté, revint auprès du voyageur, et lui dit en entrant dans sa prison : « Ne vous avais-je pas défendu de faire du bien à l'homme en question ? Vous ne m'avez pas écouté ! » Puis il lui donna des feuilles destinées à servir d'antidote contre son venin et lui dit : « Quand on vous amènera devant le fils du roi pour pratiquer vos enchantements, faites-lui

boire une infusion de ces feuilles; il recouvrera la santé. Et lorsque le roi vous questionnera sur votre affaire, exposez-la-lui franchement; vous serez sauvé, s'il plaît au Dieu très-haut. »

Le fils du roi raconta à son père qu'il avait entendu quelqu'un lui dire : « Vous ne guérirez qu'au moyen des enchantements de ce voyageur qui a été injustement emprisonné. »

Aussitôt le roi manda le voyageur et lui ordonna d'opérer des enchantements sur son fils. « Les enchantements ne lui seront d'aucune utilité, répliqua le voyageur; mais je lui ferai boire de l'eau de ces feuilles et lui rendrai la santé, par la permission du Dieu très-haut. » Il lui donna donc à boire, et le jeune homme fut guéri, à la grande satisfaction de son père.

Le voyageur, questionné par le roi sur son aventure, la lui raconta. Puis, le roi le remercia, lui fit un cadeau magnifique, et condamna l'orfèvre au supplice de la croix, en punition de sa calomnie, de son ingratitude, et de l'action honteuse par laquelle il avait payé un beau trait de générosité.

XXXVIII

Le Fils du Roi et ses Compagnons (1)

On rapporte que quatre individus se rencontrèrent une fois sur la même route. L'un était fils de roi; le second, fils d'un négociant; le troisième, doué d'une grande beauté, avait pour père un noble personnage; et le quatrième était fils d'un laboureur.

Arrivé dans un endroit éloigné de toute communication, ils se trouvèrent dans le besoin et dans un embarras extrême, n'ayant plus rien que les vêtements dont ils étaient couverts. Tout en marchant ils réfléchirent à ce qu'ils devaient faire, et chacun d'eux comptait sur ses qualités naturelles et sur le profit qu'il en pourrait tirer.

« Tout dans le monde, dit le fils du roi, est réglé par la Providence, et ses décrets au sujet de l'homme doivent s'accomplir infaillible-

(1) Ce conte, d'origine indienne comme plusieurs autres contenus dans le présent recueil, a été mis en vers français par La Fontaine.

ment. Ainsi la patience et la soumission à la destinée sont préférables à toute autre chose. »

— « Rien n'est au-dessus de l'intelligence, » répliqua le fils du négociant.

— « Et la beauté, ajouta le fils du noble, l'emporte encore sur ce que vous venez de mentionner. »

— Enfin, le fils du laboureur dit à son tour : « Il n'y a rien de meilleur au monde que les efforts dans le travail. »

Lorsqu'ils furent près d'une ville appelée Matroun, ils s'arrêtèrent dans un de ses faubourgs pour délibérer sur le parti qu'il fallait prendre, et les trois premiers dirent au fils du laboureur : « Va-t-en, et procure-nous par tes efforts de quoi vivre aujourd'hui. »

Celui-ci partit donc et s'informa du genre de travail qui pourrait procurer à un homme la nourriture de quatre personnes. On lui répondit qu'il n'y avait rien de plus lucratif dans cette ville que le bois de chauffage ; mais que le bois se trouvait à la distance d'une parasange (1).

(1) Mesure itinéraire en usage chez les anciens habitants de la Perse, les Arabes et divers peuples de l'Asie ; elle équivaut à trente stades grecs, ou à cinq kilomètres environ, suivant notre système métrique.

Le fils du laboureur s'en alla faire un fagot de bois à brûler, et, de retour à la ville, il le vendit une pièce d'argent et acheta de quoi manger. Alors il écrivit sur la porte de la ville :

Une journée de travail opiniâtre vaut une pièce d'argent.

Puis il revint auprès de ses compagnons avec des provisions dont ils se rassasièrent.

Le lendemain, il fut convenu que ce serait le tour de celui qui avait dit que rien n'était au-dessus de la beauté. En conséquence, le fils du noble partit pour se rendre à la ville; mais il réfléchit en lui-même et se dit : « Je ne sais rien faire ; à quoi bon entrer dans la ville ? » Cependant, ayant honte de revenir vers ses compagnons sans leur apporter de nourriture, il conçut le projet de les abandonner et alla s'appuyer le dos contre un grand arbre; le sommeil le gagna, et il s'endormit. Sur ces entrefaites, la femme d'un des principaux habitants de la ville, venant à passer près de lui, fut tellement émerveillée à la vue de la beauté de ce jeune homme, qu'elle envoya sa servante avec ordre de le lui amener. La jeune fille alla le trouver et le pria de vouloir bien la suivre

jusque chez sa maîtresse, ce qu'il fit. Il passa avec elle une journée fort agréable, et, vers le soir, elle lui fit cadeau de cinq cents pièces d'argent. S'étant retiré, il écrivit sur la porte de la ville :

La beauté, pour un jour, est estimée cinq cents pièces d'argent.

Puis il apporta la somme à ses compagnons.

Le troisième jour, au matin, on dit au fils du négociant : « Va-t-en, toi ; et, à l'aide de ton habileté dans les affaires commerciales, cherche-nous quelque chose pour aujourd'hui. »

Le fils du négociant partit donc et ne s'arrêta que lorsqu'il aperçut un vaisseau chargé d'une grande quantité de marchandises et s'avançant vers le port. Bientôt une foule de négociants se rendirent à bord dans l'intention d'acheter la cargaison, et s'assirent dans un coin du bâtiment pour se consulter à ce sujet; puis ils se dirent les uns aux autres : « Allons-nous-en aujourd'hui sans rien acheter, quoique nous ayons grand besoin de marchandises ; de cette manière, les propriétaires du navire, ne trouvant pas d'acquéreurs, nous feront des offres à plus bas prix, et nous profiterons de la

diminution. » Le fils du négociant prit alors un autre moyen, et, allant trouver les propriétaires du vaisseau, il leur acheta toute la cargaison cent pièces d'or, mais à crédit, et fit semblant de vouloir faire transporter les marchandises dans une autre ville. A cette nouvelle, les négociants, craignant de laisser aller les marchandises en d'autres mains, lui offrirent une prime de cent mille pièces d'argent pour le désintéresser de son marché, et le jeune homme remit aux propriétaires du vaisseau des mandats sur les négociants pour le payement du prix dont il leur était redevable; puis il rapporta son bénéfice à ses compagnons, après avoir écrit sur la porte de la ville :

L'adresse, en un seul jour, est payée cent mille pièces d'argent.

Enfin, le quatrième jour, on dit au fils du roi : « A ton tour, va et procure-nous ce que la Providence te fera découvrir. »

Le fils du roi s'en alla donc, et, arrivé à la porte de la ville, il s'assit sur un banc qui se trouvait en cet endroit. Or le roi de ce pays venait de mourir sans laisser de fils ni de proche parent pour successeur. Ceux qui portaient

le cercueil du souverain passèrent auprès de lui, et, comme il ne témoignait aucune tristesse, tandis qu'eux tous étaient plongés dans le deuil, ils lui reprochèrent son insensibilité, puis le portier lui dit d'un ton menaçant : « Chien que tu es! pourquoi restes-tu assis à la porte de la ville sans montrer aucun chagrin de la mort du roi? » Et il le repoussa loin de la porte. Quand le convoi fut passé, le jeune homme revint s'asseoir à la même place, et, au retour de l'enterrement du roi, le portier, l'apercevant encore, s'écria dans un accès de colère : « Ne t'ai-je pas défendu de t'asseoir en ce lieu? » Ensuite il le saisit et le jeta en prison.

Le lendemain, les habitants de la ville se réunirent pour délibérer sur l'élection d'un nouveau roi, et chacun attendait impatiemment la proposition de son voisin; mais ils ne purent s'entendre. Alors le portier leur dit : « Hier j'ai vu un jeune homme assis à la porte; il ne paraissait prendre aucune part à notre affliction; je lui ai adressé la parole, et, comme il ne me répondait pas, je l'ai expulsé. A mon retour, le voyant encore assis au même endroit, je l'ai conduit en prison, dans la crainte que ce ne

fût quelque espion. » Aussitôt les principaux habitants de la ville envoyèrent chercher le jeune homme, et, lorsqu'il fut en leur présence, ils l'interrogèrent sur sa condition et sur les motifs qui l'avaient amené à la ville.

« Je suis le fils du roi Fawiran, leur répondit-il. A la mort de mon père, mon frère m'a ravi la couronne, et je me suis échappé de ses mains pour ma sûreté personnelle ; c'est ce qui m'a réduit à cette extrémité. »

Lorsque le jeune homme eut achevé le récit de son aventure, il fut reconnu par un des assistants, qui était allé par hasard dans le pays de son père. Après avoir fait un pompeux éloge de ce dernier, les grands de la ville choisirent le jeune homme pour leur souverain et parurent satisfaits de cette élection.

Les habitants de cette ville avaient coutume, quand ils nommaient un roi, de lui donner pour monture un éléphant blanc et de le promener autour de la ville. On se conforma donc à cet usage, et le nouveau souverain, en passant près de la porte, remarqua les inscriptions dont elle était revêtue, puis il fit ajouter au bas ce qui suit :

Les efforts, la beauté, l'intelligence, le bien et le mal qui arrivent à l'homme dans le monde, tout est réglé par la puissance et les décrets de Dieu, dont le nom soit exalté et glorifié! La faveur et la bonté divine à mon égard en sont une preuve.

Ensuite il se rendit à la salle d'audience, s'assit sur le trône et envoya chercher ses compagnons, qu'il se fit présenter. Il éleva au rang de ses ministres l'homme intelligent, mit au nombre des cultivateurs celui qui s'était signalé par ses efforts, et, après avoir fait donner une grande somme d'argent à l'homme au beau visage, il le chassa de peur qu'il ne détournât les femmes de leur devoir. Puis rassemblant les plus savants et les plus sages du pays, il leur dit : « Mes compagnons sont persuadés que le bien qu'ils ont reçu du Dieu très-haut (dont le nom soit béni !) ne leur a été accordé que par les décrets de sa Providence, et, quant à moi, je tiens à ce que vous reconnaissiez cette vérité ; car les bienfaits que Dieu m'a réservés ne proviennent que de sa toute-puissance ; ce n'est pas le résultat de la beauté, de l'intelligence, ni d'efforts soutenus. J'étais loin

d'espérer, quand mon frère m'a chassé, de trouver même assez de nourriture pour entretenir ma vie, à plus forte raison d'arriver à une si haute dignité. Et jamais je n'aurais osé y prétendre, en voyant dans ce pays des gens plus distingués que moi par leur mérite, leur grâce, leur zèle et leur sagesse; la destinée a tout conduit à mon égard pour l'accomplissement des décrets de Dieu. »

Il y avait dans cette assemblée un vieillard qui, se levant avec effort, s'écria : « Les paroles que vous venez de faire entendre sont pleines d'esprit et de sagesse ; elles justifient la bonne opinion que nous avions conçue de vous ; nous reconnaissons votre sincérité dans tout ce que vous avez raconté, et vous êtes bien digne du pouvoir et de l'honneur auquel Dieu vous a élevé, en raison de l'esprit et de la sagesse qu'il vous a départis. Certes, le plus heureux des hommes dans ce monde et dans l'autre est celui qui a reçu de Dieu la sagesse et l'intelligence; et Dieu nous a accordé un grand bienfait et un insigne honneur, en vous plaçant à notre tête après la mort de notre roi. »

Un autre vieillard, ancien voyageur, se leva, et, après avoir rendu grâces au Dieu de gloire et de majesté, il fit l'éloge du nouveau roi et ajouta ces paroles : « Avant de me mettre en voyage, et dans ma jeunesse, j'étais au service d'un noble personnage. Lorsque j'eus envie de courir le monde, je quittai cet homme, qui me donna pour récompense deux dinars. Mon intention était d'employer l'un en aumônes et de garder l'autre. Un jour, en me rendant au marché, je rencontrai un chasseur qui avait une paire de colombes, et je les lui marchandai; mais il refusa de les vendre moins de deux dinars, malgré toutes mes instances pour qu'il me les cédât moyennant une seule pièce d'or. « Je n'achèterai qu'un oiseau et laisserai l'autre, me dis-je en moi-même; » puis je fis cette réflexion : « Peut-être sont-ils mâle et femelle, et je les séparerai alors l'un de l'autre. » Touché de compassion pour eux et plein de confiance en Dieu, j'achetai la paire deux pièces d'or; mais je craignis qu'en les lâchant dans un lieu fréquenté, ils ne tombassent entre les mains de quelque chasseur et ne pussent échapper à la faim et à l'amaigrissement dont ils avaient été

déjà victimes; je redoutais pour eux de nouveaux malheurs. Ce motif m'engagea donc à les transporter dans un lieu fertile et couvert d'arbres, loin des hommes et de toute habitation, puis je leur donnai la liberté. Aussitôt ils s'envolèrent et s'abattirent sur un arbre chargé de fruits. Quand ils furent au sommet de l'arbre, ils m'adressèrent leurs remercîments, et j'entendis l'un dire à l'autre : « Ce voyageur nous a délivrés du malheur dans lequel nous étions tombés et nous a sauvés de la mort; il est juste maintenant que nous le récompensions de ce qu'il a fait. Il y a dans la racine de cet arbre une jarre pleine de pièces d'or; ne devons-nous pas l'en avertir pour qu'il s'en empare? »

Je leur dis alors : « Comment pouvez-vous m'indiquer un trésor invisible, vous qui n'apercevez pas même le filet? »

— « La destinée, reprirent-ils, peut bien empêcher de voir la place des objets et obscurcir la vue; elle a détourné nos regards du filet, mais non pas de ce trésor. »

Je me mis alors à creuser et déterrai le vase, qui était effectivement rempli de pièces d'or,

puis je souhaitai bonne chance aux deux oiseaux en leur disant : « Louange à Dieu, qui vous a fait connaître sa volonté : vous volez dans le ciel, et vous m'instruisez de ce qu'il y a sous la terre ! »

— « Homme intelligent, reprirent-ils, ne savez-vous donc pas que la destinée l'emporte sur toute chose et qu'il n'est permis à personne de l'éviter ? »

Je raconte au roi ce que j'ai vu; si sa majesté l'ordonne, j'apporterai la somme et la verserai dans son trésor.

« Elle est à vous, répondit le roi ; qu'elle vous porte profit ! »

FIN

TABLE

NOTA. Pour le texte arabe des Fables et Historiettes, voyez les ouvrages intitulés :

1° *Arabica Analecta inedita* e tribus manuscriptis Genevensibus (editore Joh. Humbert). Parisiis, e Typographia regia, 1838 ; in-8°.

2° *Arabica Chrestomathia facilior* (eodem editore). Parisiis, e Typographia regia, 1834 ; in-8°.

3° *Calilah et Dimnah*, ou Fables de Bidpaï, en arabe, publiées par M. Silvestre de Sacy. Paris, Imprimerie royale, 1816 ; in-4°.

ANALECTA

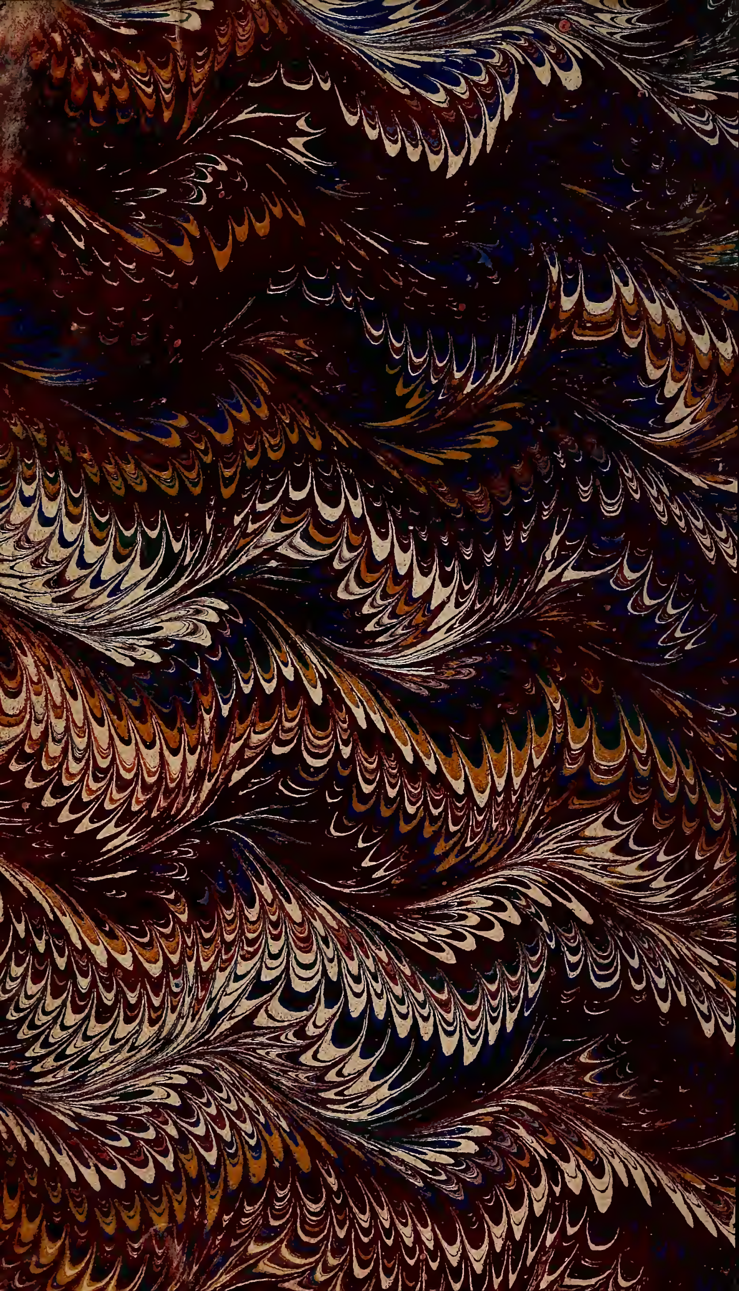
Le même conte existe aussi dans le livre de *Calilah et Dimnah ;* mais les deux textes diffèrent beaucoup l'un de l'autre.

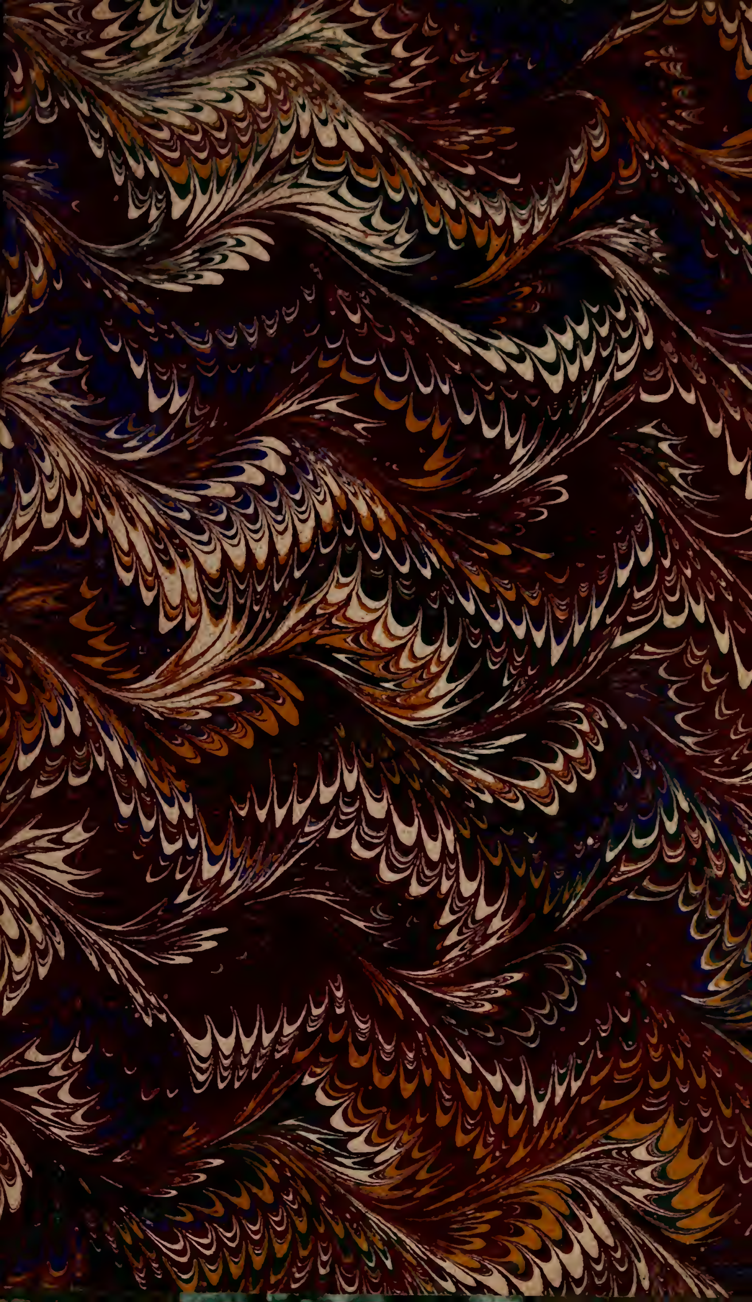
CHRESTOMATHIA

M. Humbert a puisé le texte de ces quatre derniers contes dans l'ouvrage de Rosenmuller, intitulé *Institutiones ad fundamenta linguæ arabicæ*. Lipsiæ, 1818; in-4°.

CALILAH ET DIMNAH

BAR-SUR-AUBE, TYP. Mme JARDEAUX-RAY.






LIBRARY OF CONGRESS
0 029 561 680 5